

DICKENS
CHARLES

DAVID

COPPERFIELD —

TOME I

Charles Dickens
David Copperfield – Tome I

*http://www.litres.ru/pages/biblio_book/?art=25092876
David Copperfield – Tome I:*

Содержание

| | |
|-----------------------------------|-----|
| CHAPITRE PREMIER | 4 |
| CHAPITRE II | 23 |
| CHAPITRE III | 47 |
| CHAPITRE IV | 73 |
| CHAPITRE V | 104 |
| CHAPITRE VI | 135 |
| CHAPITRE VII | 147 |
| CHAPITRE VIII | 177 |
| Конец ознакомительного фрагмента. | 187 |

Charles Dickens

David Copperfield – Tome I

CHAPITRE PREMIER

Je viens au monde

Serai-je le héros de ma propre histoire ou quelque autre y prendra-t-il cette place? C'est ce que ces pages vont apprendre au lecteur. Pour commencer par le commencement, je dirai donc que je suis né un vendredi, à minuit (du moins on me l'a dit, et je le crois). Et chose digne de remarque, l'horloge commença à sonner, et moi, je commençai à crier, au même instant.

Vu le jour et l'heure de ma naissance, la garde de ma mère et quelques commères du voisinage qui me portaient le plus vif intérêt longtemps avant que nous pussions faire mutuellement connaissance, déclarèrent: 1° que j'étais destiné à être malheureux dans cette vie; 2° que j'aurais le privilège de voir des fantômes et des esprits. Tout enfant de l'un ou de l'autre sexe assez malheureux pour naître un vendredi soir vers minuit possédait invariablement, disaient-elles, ce double don.

Je ne m'occupe pas ici de leur première prédiction. La suite de cette histoire en prouvera la justesse ou la fausseté. Quant au second point, je me bornerai à remarquer que j'attends toujours,

à moins que les revenants ne m'aient fait leur visite quand j'étais encore à la mamelle. Ce n'est pas que je me plaigne de ce retard, bien au contraire: et même si quelqu'un possède en ce moment cette portion de mon héritage, je l'autorise de tout mon coeur à la garder pour lui.

Je suis né *coiffé*: on mit ma coiffe en vente par la voie des annonces de journaux, au très-modique prix de quinze guinées. Je ne sais si c'est que les marins étaient alors à court d'argent, ou s'ils n'avaient pas la foi et préféraient se confier à des ceintures de liège, mais ce qu'il y a de positif, c'est qu'on ne reçut qu'une seule proposition; elle vint d'un courtier de commerce qui offrait cinquante francs en argent, et le reste de la somme en vin de Xérès: il ne voulait pas payer davantage l'assurance de ne jamais se noyer. On renonça donc aux annonces qu'il fallut payer, bien entendu. Quant au xérès, ma pauvre mère venait de vendre le sien, ce n'était pas pour en acheter d'autre. Dix ans après on mit ma coiffe en loterie, à une demi-couronne le billet, il y en avait cinquante, et le gagnant devait ajouter cinq shillings en sus. J'assistai au tirage de la loterie, et je me rappelle que j'étais fort ennuyé et fort humilié de voir ainsi disposer d'une portion de mon individu. La coiffe fut gagnée par une vieille dame qui tira, bien à contre-coeur, de son sac les cinq shillings en gros sols, encore y manquait-il un penny; mais ce fut en vain qu'on perdit son temps et son arithmétique à en convaincre la vieille dame. Le fait est que tout le monde vous dira dans le pays qu'elle ne s'est pas noyée, et qu'elle a eu le bonheur de mourir victorieusement dans son

lit à quatre-vingt-douze ans. On m'a raconté que, jusqu'à son dernier soupir, elle s'est vantée de n'avoir jamais traversé l'eau, que sur un pont: souvent en buvant son thé (occupation qui lui plaisait fort), elle s'emportait contre l'impiété de ces marins et de ces voyageurs qui ont la présomption d'aller «vagabonder» au loin. En vain on lui représentait que sans cette coupable pratique, on manquerait de bien de petites douceurs, peut-être même de thé. Elle répliquait d'un ton toujours plus énergique et avec une confiance toujours plus entière dans la force de son raisonnement:

«Non, non, pas de vagabondage.»

Mais pour ne pas nous exposer à *vagabonder* nous-même, revenons à ma naissance.

Je suis né à Blunderstone, dans le comté de Suffolk ou dans ces environs-là, comme on dit. J'étais un enfant posthume. Lorsque mes yeux s'ouvrirent à la lumière de ce monde, mon père avait fermé les siens depuis plus de six mois. Il y a pour moi, même à présent, quelque chose d'étrange dans la pensée qu'il ne m'a jamais vu; quelque chose de plus étrange encore dans le lointain souvenir qui me reste des jours de mon enfance passée non loin de la pierre blanche qui recouvrait son tombeau. Que de fois je me suis senti saisi alors d'une compassion indéfinissable pour ce pauvre tombeau couché tout seul au milieu du cimetière, par une nuit obscure, tandis qu'il faisait si chaud et si clair dans notre petit salon! il me semblait qu'il y avait presque de la cruauté à le laisser là dehors, et à lui fermer si soigneusement notre porte.

Le grand personnage de notre famille, c'était une tante de mon père, par conséquent ma grand'tante à moi, dont j'aurai à m'occuper plus loin, miss Trotwood ou miss Betsy, comme l'appelait ma pauvre mère, quand elle parvenait à prendre sur elle de nommer cette terrible personne (ce qui arrivait très-rarement). Miss Betsy donc avait épousé un homme plus jeune qu'elle, très-beau, mais non pas dans le sens du proverbe: «pour être beau, il faut être bon.» On le soupçonnait fortement d'avoir battu miss Betsy, et même d'avoir un jour, à propos d'une discussion de budget domestique, pris quelques dispositions subites, mais violentes, pour la jeter par la fenêtre d'un second étage. Ces preuves évidentes d'incompatibilité d'humeur décidèrent miss Betsy à le payer pour qu'il s'en allât et pour qu'il acceptât une séparation à l'amiable. Il partit pour les Indes avec son capital, et là, disaient les légendes de famille, on l'avait rencontré monté sur un éléphant, en compagnie d'un babouin; je crois en cela qu'on se trompe: ce n'était pas un babouin, on aura sans doute confondu avec une de ces princesses indiennes qu'on appelle *Begum*. Dans tous les cas, dix ans après on reçut chez lui la nouvelle de sa mort. Personne n'a jamais su quel effet cette nouvelle fit sur ma tante: immédiatement après leur séparation, elle avait repris son nom de fille, et acheté dans un hameau, bien loin, une petite maison au bord de la mer où elle était allée s'établir. Elle passait là pour une vieille demoiselle qui vivait seule, en compagnie de sa servante, sans voir âme qui vive.

Mon père avait été, je crois, le favori de miss Betsy, mais elle

ne lui avait jamais pardonné son mariage, sous prétexte que ma mère n'était «qu'une poupée de cire.» Elle n'avait jamais vu ma mère, mais elle savait qu'elle n'avait pas encore vingt ans. Mon père ne revit jamais miss Betsy. Il avait le double de l'âge de ma mère quand il l'épousa, et sa santé était loin d'être robuste. Il mourut un an après, six mois avant ma naissance, comme je l'ai déjà dit.

Tel était l'état des choses dans la matinée de ce mémorable et important vendredi (qu'il me soit permis de le qualifier ainsi). Je ne puis donc pas me vanter d'avoir su alors tout ce que je viens de raconter, ni d'avoir conservé aucun souvenir personnel de ce qui va suivre.

Mal portante, profondément abattue, ma mère s'était assise au coin du feu qu'elle contemplait à travers ses larmes; elle songeait avec tristesse à sa propre vie et à celle du pauvre petit orphelin qui allait être accueilli à son arrivée dans un monde peu charmé de le recevoir, par quelques paquets d'épingles de mauvais augure prophétiques, déjà préparées dans un tiroir de sa chambre; ma mère, dis-je, était assise devant son feu par une matinée claire et froide du mois de mars. Triste et timide, elle se disait qu'elle succomberait probablement à l'épreuve qui l'attendait, lorsqu'en levant les yeux pour essuyer ses larmes, elle vit arriver par le jardin une femme qu'elle ne connaissait pas.

Au second coup d'oeil, ma mère eut un pressentiment certain que c'était miss Betsy. Les rayons du soleil couchant éclairaient à la porte du jardin toute la personne de cette étrangère, elle

marchait d'un pas trop ferme et d'un air trop déterminé pour que ce pût être une autre que Betsy Trotwood.

En arrivant devant la maison, elle donna une autre preuve de son identité. Mon père avait souvent fait entendre à ma mère que sa tante ne se conduisait presque jamais comme le reste des humains; et voilà en effet qu'au lieu de sonner à la porte, elle vint se planter devant la fenêtre, et appuya si fort son nez contre la vitre qu'il en devint tout blanc et parfaitement plat au même instant, à ce que m'a souvent raconté ma pauvre mère.

Cette apparition porta un tel coup à ma mère que c'est à miss Betsy, j'en suis convaincu, que je dois d'être né un vendredi.

Ma mère se leva brusquement et alla se cacher dans un coin derrière sa chaise. Miss Betsy après avoir lentement parcouru toute la pièce du regard, en roulant les yeux comme le font certaines têtes de Sarrasin dans les horloges flamandes, aperçut enfin ma mère. Elle lui fit signe d'un air refrogné de venir lui ouvrir la porte, comme quelqu'un qui a l'habitude du commandement. Ma mère obéit.

«Mistress David Copperfield, je suppose, dit miss Betsy en appuyant sur le dernier mot, sans doute pour faire comprendre que sa *supposition* venait de ce qu'elle voyait ma mère en grand deuil, et sur le point d'accoucher.

– Oui, répondit faiblement ma mère.

– Miss Trotwood, lui répliqua-t-on; vous avez entendu parler d'elle, je suppose?»

Ma mère dit qu'elle avait eu ce plaisir. Mais elle sentait que

malgré elle, elle laissait assez voir que le plaisir n'avait pas été immense.

«Eh bien! maintenant vous la voyez,» dit miss Betsy. Ma mère baissa la tête et la pria d'entrer.

Elles s'acheminèrent vers la pièce que ma mère venait de quitter; depuis la mort de mon père, on n'avait pas fait de feu dans le salon de l'autre côté du corridor; elles s'assirent, miss Betsy gardait le silence; après de vains efforts pour se contenir, ma mère fondit en larmes.

«Allons, allons! dit miss Betsy vivement, pas de tout cela! venez ici.»

Ma mère ne pouvait que sangloter sans répondre.

«Ôtez votre bonnet, enfant, dit miss Betsy, il faut que je vous voie.»

Trop effrayée pour résister à cette étrange requête, ma mère fit ce qu'on lui disait; mais ses mains tremblaient tellement qu'elle détacha ses longs cheveux en même temps que son bonnet.

«Ah! bon Dieu! s'écria miss Betsy, vous n'êtes qu'un enfant!»

Ma mère avait certainement l'air très-jeune pour son âge; elle baissa la tête, pauvre femme! comme si c'était sa faute, et murmura, au milieu de ses larmes, qu'elle avait peur d'être bien enfant pour être déjà veuve et mère. Il y eut un moment de silence, pendant lequel ma mère s'imagina que miss Betsy passait doucement la main sur ses cheveux; elle leva timidement les yeux: mais non, la tante était assise d'un air rechigné devant le feu, sa robe relevée, les mains croisées sur ses genoux, les pieds

posés sur les chenets.

«Au nom du ciel, s'écria tout d'un coup miss Betsy, pourquoi l'appeler *rookery*¹?

– Vous parlez de cette maison, madame? demanda ma mère.

– Oui, pourquoi l'appeler Rookery? Vous l'auriez appelé *cookery*², pour peu que vous eussiez eu de bon sens, l'un ou l'autre.

– M. Copperfield aimait ce nom, répondit ma mère. Quand il acheta cette maison, il se plaisait à penser qu'il y avait des nids de corbeaux dans les alentours.»

Le vent du soir s'élevait, et les vieux ormes du jardin s'agitaient avec tant de bruit, que ma mère et miss Betsy jetèrent toutes deux les yeux de ce côté. Les grands arbres se penchaient l'un vers l'autre, comme des géants qui vont se confier un secret, et qui, après quelques secondes de confiance, se relèvent brusquement, secouant au loin leurs bras énormes, comme si ce qu'ils viennent d'entendre ne leur laissait aucun repos: quelques vieux nids de corbeaux, à moitié détruits par les vents, ballottaient sur les branches supérieures, comme un débris de navire bondit sur une mer orageuse.

«Où sont les oiseaux? demanda miss Betsy.

– Les...?» Ma mère pensait à toute autre chose.

¹ Une *rookery*, en Angleterre, est une colonie de corneilles (rooks) qu'on laisse nicher et pulluler dans les hauts arbres des avenues ou des massifs qui avoisinent les châteaux. On les garde avec soin comme un signe aristocratique de l'ancienneté du domaine.

² *Cuisinerie*, si le mot était français.

«Les corbeaux?.. où sont-ils passés? redemanda miss Betsy.

– Je n'en ai jamais vu ici, dit ma mère. Nous croyions, M. Copperfield avait cru... qu'il y avait une belle *rookery*, mais les nids étaient très-anciens et depuis longtemps abandonnés.

– Voilà bien David Copperfield! dit miss Betsy. C'est bien là lui, d'appeler sa maison la *rookery*, quand il n'y a pas dans les environs un seul corbeau, et de croire aux oiseaux parce qu'il voit des nids!

– M. Copperfield est mort, repartit ma mère, et si vous osez me dire du mal de lui...»

Ma pauvre mère eut un moment, je le soupçonne, l'intention de se jeter sur ma tante pour l'étrangler. Même en santé, ma mère n'aurait été qu'un triste champion dans un combat corps à corps avec miss Betsy; mais à peine avait-elle quitté sa chaise qu'elle y renonça, et se rasant humblement, elle s'évanouit.

Lorsqu'elle revint à elle, peut-être par les soins de miss Betsy, ma mère vit sa tante debout devant la fenêtre; l'obscurité avait succédé au crépuscule, et la lueur du feu les aidait seule à se distinguer l'une l'autre.

«Eh bien! dit miss Betsy, en revenant s'asseoir, comme si elle avait contemplé un instant le paysage, eh bien, quand comptez-vous?..

– Je suis toute tremblante, balbutia ma mère. Je ne sais ce qui m'arrive. Je vais mourir, c'est sûr.

– Non, non, non, dit miss Betsy, prenez un peu de thé.

– Oh! mon Dieu, mon Dieu! croyez-vous que cela me fasse

un peu de bien? répondit ma mère d'un ton désolé.

– Bien certainement, dit miss Betsy. Pure imagination! Quel nom donnez-vous à votre fille?

– Je ne sais pas encore si ce sera une fille, madame, dit ma mère dans son innocence.

– Que le bon Dieu bénisse cette enfant!» s'écria miss Betsy en citant, sans s'en douter, la seconde sentence inscrite en épingles sur la pelote, dans la commode d'en haut, mais en l'appliquant à ma mère elle-même, au lieu qu'elle s'appliquait à moi, «ce n'est pas de cela que je parle. Je parle de votre servante.

– Peggotty! dit ma mère.

– Peggotty! répéta miss Betsy avec une nuance d'indignation, voulez-vous me faire croire qu'une femme a reçu, dans une église chrétienne, le nom de Peggotty?

– C'est son nom de famille, reprit timidement ma mère. M. Copperfield le lui donnait habituellement pour éviter toute confusion, parce qu'elle portait le même nom de baptême que moi.

– Ici, Peggotty! s'écria miss Betsy en ouvrant la porte de la salle à manger. Du thé. Votre maîtresse est un peu souffrante. Et ne lambinons pas.»

Après avoir donné cet ordre avec autant d'énergie que si elle avait exercé de toute éternité une autorité incontestée dans la maison, miss Betsy alla s'assurer de la venue de Peggotty qui arrivait stupéfaite, sa chandelle à la main, au son de cette voix inconnue; puis elle revint s'asseoir comme auparavant, les pieds

sur les chenets, sa robe retroussée, et ses mains croisées sur ses genoux.

«Vous disiez que ce serait peut-être une fille, dit miss Betsy. Cela ne fait pas un doute. J'ai un pressentiment que ce sera une fille. Eh bien, mon enfant, à dater du jour de sa naissance, cette fille...

– Ou ce garçon, se permit d'insinuer ma mère.

– Je vous dis que j'ai un pressentiment que ce sera une fille, répliqua miss Betsy. Ne me contredisez pas. À dater du jour de la naissance de cette fille, je veux être son amie. Je compte être sa marraine, et je vous prie de l'appeler Betsy Trotwood Copperfield. Il ne faut pas qu'il y ait d'erreurs dans la vie de *cette* Betsy- là. Il ne faut pas qu'on se joue de ses affections, pauvre enfant. Elle sera très-bien élevée, et soigneusement prémunie contre le danger de mettre sa sottise confiance en quelqu'un qui ne la mérite pas. Pour ce qui est de ça, je m'en charge.»

Miss Betsy hochait la tête, à la fin de chaque phrase, comme si le souvenir de ses anciens griefs la poursuivait et qu'elle eût de la peine à ne pas y faire des allusions plus explicites. Du moins ma mère crut s'en apercevoir, à la faible lueur du feu, mais elle avait trop peur de miss Betsy, elle était trop mal à son aise, trop intimidée et trop effarouchée pour observer clairement les choses ou pour savoir que dire.

«David était-il bon pour vous, enfant? demanda miss Betsy après un moment de silence, durant lequel sa tête avait fini par se tenir tranquille. Viviez-vous bien ensemble?

– Nous étions très-heureux, dit ma mère. M. Copperfield n'était que trop bon pour moi.

– Il vous gâtait, probablement? repartit miss Betsy.

– J'en ai peur, maintenant que je me trouve de nouveau seule et abandonnée dans ce triste monde, dit ma mère en pleurant.

– Allons! ne pleurez donc pas, dit miss Betsy, vous n'étiez pas bien assortis, petite... si jamais deux individus peuvent être bien assortis... Voilà pourquoi je vous ai fait cette question... Vous étiez orpheline, n'est-ce pas?

– Oui.

– Et gouvernante?

– J'étais sous-gouvernante dans une maison où M. Copperfield venait souvent. M. Copperfield était très-bon pour moi, il s'occupait beaucoup de moi: il me témoignait beaucoup d'intérêt, enfin il m'a demandé de l'épouser. Je lui ai dit oui, et nous nous sommes mariés, dit ma mère avec simplicité.

– Pauvre enfant! dit miss Betsy, les yeux toujours fixés sur le feu, savez-vous faire quelque chose?

– Madame, je vous demande pardon... balbutia ma mère.

– Savez-vous tenir une maison, par exemple? dit miss Betsy.

– Bien peu, je crains, répondit ma mère. Bien moins que je ne devrais. Mais M. Copperfield me donnait des leçons...

– Avec cela qu'il en savait long lui-même! murmura miss Betsy.

– Et j'espère que j'en aurais profité, car j'avais grande envie d'apprendre, et c'était un maître si patient, mais le

malheur affreux qui m'a frappée...» Ici ma mère fut de nouveau interrompue par ses sanglots.

«Bien, bien! dit miss Betsy.

– Je tenais très-régulièrement mon livre de comptes, et je faisais la balance tous les soirs avec M. Copperfield, dit ma mère avec une nouvelle explosion de sanglots.

– Bien, bien! dit miss Betsy, ne pleurez plus.

– Et jamais nous n'avons eu la plus petite discussion là-dessus, excepté quand M. Copperfield trouvait que mes trois et mes cinq se ressemblaient trop, ou que je faisais de trop longues queues à mes sept et à mes neuf: et ma mère recommença à pleurer de plus belle.

– Vous vous rendrez malade, dit miss Betsy, et cela ne vaudra rien ni pour vous, ni pour ma filleule. Allons! ne recommencez pas.»

Cet argument contribua peut-être à calmer ma mère, mais je soupçonne que son malaise, toujours croissant, y fit plus encore. Il y eut un assez long silence, interrompu seulement par quelques interjections que murmurait par-ci par-là miss Betsy, tout en se chauffant les pieds.

«David avait placé sa fortune en rente viagère, dit-elle enfin.

Qu'a-t-il fait pour vous?

– M. Copperfield, répondit ma mère avec un peu d'hésitation, avait eu la grande bonté de placer sur ma tête une portion de cette rente.

– Combien? demanda miss Betsy.

– Cent cinq livres sterling, répondit ma mère.

– Il aurait pu faire plus mal, dit ma tante.»

Plus mal! c'était tout justement le mot qui convenait à la circonstance; car ma mère se trouvait plus mal, et Peggotty, qui venait d'entrer en apportant le thé, vit en un clin d'oeil qu'elle était plus souffrante, comme miss Betsy aurait pu s'en apercevoir auparavant elle-même sans l'obscurité, et la conduisit immédiatement dans sa chambre; puis elle dépêcha à la recherche de la garde et du médecin son neveu Ham Peggotty, qu'elle avait tenu caché dans la maison, depuis plusieurs jours, à l'insu de ma mère, afin d'avoir un messenger toujours disponible en un cas pressant.

La garde et l'accoucheur, ces pouvoirs alliés, furent extrêmement étonnés, lorsqu'à leur arrivée presque simultanée, ils trouvèrent assise devant le feu une dame inconnue d'un aspect imposant; son chapeau était accroché à son bras gauche, et elle était occupée à se boucher les oreilles avec de la ouate. Peggotty ignorait absolument qui elle était; ma mère se taisait sur son compte, c'était un étrange mystère. La provision de ouate qu'elle tirait de sa poche pour la fourrer dans ses oreilles, n'ôtait rien à la solennité de son maintien.

Le médecin monta chez ma mère, puis il redescendit, décidé à être poli et aimable pour la femme inconnue, avec laquelle il allait probablement se trouver en tête-à-tête pendant quelques heures. C'était le petit homme le plus doux et le plus affable qu'on pût voir. Il se glissait de côté dans une chambre pour entrer et pour

sortir, afin de prendre le moins de place possible. Il marchait aussi doucement, plus doucement peut-être que le fantôme dans *Hamlet*. Il s'avavançait la tête penchée sur l'épaule. Par un sentiment modeste de son humble importance, et par le désir modeste de ne gêner personne, il ne suffirait pas de dire qu'il était incapable d'adresser un mot désobligeant à un chien: il ne l'aurait pas même dit à un chien enragé. Peut-être lui aurait-il glissé doucement un demi-mot, rien qu'une syllabe, et tout bas, car il parlait aussi humblement qu'il marchait, mais quant à le rudoyer ou à lui faire de la peine, cela n'aurait jamais pu lui entrer dans la tête.

M. Chillip regarda affectueusement ma tante, la salua doucement, la tête toujours inclinée de côté, puis il dit, en portant la main à son oreille gauche:

«Est-ce une irritation locale, madame?»

– Moi!» répliqua ma tante en se débouchant brusquement une oreille.

M. Chillip l'a souvent répété depuis à ma mère, l'impétuosité de ma tante lui causa alors une telle alarme, qu'il ne comprend pas comment il put conserver son sang-froid. Mais il répéta doucement:

«C'est une irritation locale, madame?»

«Quelle bêtise!» répondit ma tante, et elle se reboucha rapidement l'oreille.

Que faire après cela? M. Chillip s'assit et regarda timidement ma tante jusqu'à ce qu'on le rappelât auprès de ma mère. Après un quart d'heure d'absence, il redescendit.

«Eh bien! dit ma tante en enlevant le coton d'une oreille.

– Eh bien, madame, répondit M. Chillip, nous avançons, nous avançons tout doucement, madame.

– Bah! bah!» dit ma tante en l'arrêtant brusquement sur cette interjection méprisante. Puis, comme auparavant, elle se reboucha l'oreille.

En vérité (M. Chillip l'a souvent dit à ma mère depuis); en vérité, il se sentait presque indigné. À ne parler qu'au point de vue de sa profession, il se sentait presque indigné. Cependant il se rassit et la regarda pendant près de deux heures, toujours assise devant le feu, jusqu'à ce qu'il remontât chez ma mère. Après cette autre absence, il vint retrouver ma tante.

«Eh bien? dit-elle en ôtant la ouate de la même oreille.

– Eh bien, madame, répondit M. Chillip, nous avançons, nous avançons tout doucement, madame.

– Ah! ah! ah!» dit ma tante, et cela avec un tel dédain, que M. Chillip se sentit incapable de supporter plus longtemps miss Betsy. Il y avait de quoi lui faire perdre la tête, il l'a dit depuis. Il aima mieux aller s'asseoir sur l'escalier, dans l'obscurité, en dépit d'un violent courant l'air, et c'est là qu'il attendit qu'on vînt le chercher.

Ham Peggotty (témoin digne de foi, puisqu'il allait à l'école du gouvernement et qu'il était fort comme un Turc sur le catéchisme), raconta le lendemain qu'il avait eu le malheur d'entr'ouvrir la porte de la salle à manger une heure après le départ de M. Chillip. Miss Betsy parcourait la chambre dans

une grande agitation; elle l'avait aperçu et s'était jetée sur lui. Évidemment, le coton ne bouchait pas assez hermétiquement les oreilles de ma tante, car de temps à autre, quand le bruit des voix ou des pas devenait plus fort dans la chambre de ma mère, miss Betsy faisait sentir à sa malheureuse victime l'excès de son agitation. Elle lui faisait arpenter la chambre en tous sens, le secouant vivement par sa cravate (comme s'il avait pris trop de laudanum), elle lui ébouriffait les cheveux, elle lui chiffonnait son col de chemise, elle fourrait du coton dans les oreilles du pauvre enfant, les confondant sans doute avec les siennes, enfin elle lui faisait subir toute sorte de mauvais traitements. Ce récit fut en partie confirmé par sa tante, qui le rencontra à minuit et demi, un instant après sa délivrance; elle affirmait qu'il était aussi rouge que moi à ce même moment.

L'excellent M. Chillip ne pouvait en vouloir longtemps à quelqu'un, surtout en un pareil moment. Il se glissa dans la salle à manger dès qu'il eut une minute de libre et dit à ma tante d'un ton affable:

«Eh bien, madame, je suis heureux de pouvoir vous féliciter!
– De quoi?» dit brusquement ma tante.

M. Chillip se sentit de nouveau troublé par la grande sévérité des manières de ma tante: il lui fit un petit salut, et tenta un léger sourire dans le but de l'apaiser.

«Miséricorde! qu'a donc cet homme? s'écria ma tante de plus en plus impatientée. Est-il muet?

– Calmez-vous, ma chère madame, dit M. Chillip de sa plus

douce voix. Il n'y a plus le moindre motif d'inquiétude, madame. Soyez calme, je vous en prie.»

Je ne comprends pas comment ma tante put résister au désir de secouer M. Chillip jusqu'à ce qu'il fût venu à bout d'articuler ce qu'il avait à dire. Elle se borna à hocher la tête, mais avec un regard qui le fit frissonner.

«Eh bien, madame, reprit M. Chillip dès qu'il eut retrouvé un peu de courage, je suis heureux de pouvoir vous féliciter. Tout est fini, madame, et bien fini.»

Pendant les cinq ou six minutes qu'employa M. Chillip à prononcer cette harangue, ma tante l'observa curieusement.

«Comment va-t-elle? dit ma tante en croisant les bras, son chapeau toujours pendu à son poignet gauche.

– Eh bien, madame, elle sera bientôt tout à fait bien, j'espère, répondit M. Chillip. Elle est aussi bien que possible, pour une jeune mère qui se trouve dans une si triste situation. Je n'ai aucune objection à ce que vous la voyiez, madame. Cela lui fera peut-être du bien.

– Et *elle*, comment va-t-elle?» demanda vivement ma tante.

M. Chillip pencha encore un peu plus la tête et regarda ma tante d'un air câlin.

«L'enfant, dit ma tante, comment va-t-elle?

– Madame, répondit M. Chillip, je me figurais que vous le saviez.

C'est un garçon.»

Ma tante ne dit pas un mot; elle saisit son chapeau par les

brides, le lança comme une fronde à la tête de M. Chillip, le remit tout bosselé sur sa propre tête, sortit de la chambre et n'y rentra pas. Elle disparut comme une fée de mauvaise humeur ou comme un de ces êtres surnaturels, que j'étais, disait-on, appelé à voir par le privilège de ma naissance; elle disparut et ne revint plus.

Mon Dieu, non. J'étais couché dans mon berceau, ma mère était dans son lit et Betsy Trotwood Copperfield était pour toujours dans la région des rêves et des ombres, dans cette région mystérieuse d'où je venais d'arriver; la lune, qui éclairait les fenêtres de ma chambre, se reflétait au loin sur la demeure terrestre de tant de nouveaux venus comme moi, aussi bien que sur le monticule sous lequel reposaient les restes mortels de celui sans lequel je n'aurais jamais existé.

CHAPITRE II

J'observe

Les premiers objets que je retrouve sous une forme distincte quand je cherche à me rappeler les jours de ma petite enfance, c'est d'abord ma mère, avec ses beaux cheveux et son air jeune. Ensuite c'est Peggotty; elle n'a pas d'âge, ses yeux sont si noirs qu'ils jettent une nuance sombre sur tout son visage; ses joues et ses bras sont si durs et si rouges que jadis, il m'en souvient, je ne comprenais pas comment les oiseaux ne venaient pas la becqueter plutôt que les pommes.

Il me semble que je vois ma mère et Peggotty placées l'une en face de l'autre; pour se faire petites, elles se penchent ou s'agenouillent par terre, et je vais en chancelant de l'une à l'autre. Il me reste un souvenir qui me semble encore tout récent du doigt que Peggotty me tendait pour m'aider à marcher, un doigt usé par son aiguille et plus rude qu'une râpe à muscade.

C'est peut-être une illusion, mais pourtant je crois que la mémoire de beaucoup d'entre nous garde plus d'empreinte des jours d'enfance qu'on ne le croit généralement, de même que je crois la faculté de l'observation souvent très-développée et très-exacte chez les enfants. La plupart des hommes faits qui sont remarquables à ce point de vue ont, selon moi, conservé cette faculté plutôt qu'ils ne l'ont acquise; et, ce qui semblerait le

prouver, c'est qu'ils ont en général une vivacité d'impression et une sérénité de caractère qui sont bien certainement chez eux un héritage de l'enfance.

Peut-être m'accusera-t-on de divagation si je m'arrête sur cette réflexion, mais cela m'amène à dire que je tire mes conclusions de mon expérience personnelle, et si, dans la suite de ce récit, on trouve la preuve que dans mon enfance j'avais une grande disposition à observer, ou que dans mon âge mûr j'ai conservé un vif souvenir de mon enfance, on sera moins étonné que je me croie en effet des droits incontestables à ces traits caractéristiques.

En cherchant, comme je l'ai déjà dit, à débrouiller le chaos de mon enfance, les premiers objets qui se présentent à moi, ce sont ma mère et Peggotty. Qu'est-ce que je me rappelle encore? Voyons.

Ce qui sort d'abord du nuage, c'est notre maison, souvenir familier et distinct. Au rez-de-chaussée, voilà la cuisine de Peggotty qui donne sur une cour; dans cette cour il y a, au bout d'une perche, un pigeonnier sans le moindre pigeon; une grande niche à chien, dans un coin, sans un seul petit chien; plus, une quantité de poulets qui me paraissent gigantesques, et qui arpentent la cour de l'air le plus menaçant et le plus féroce. Il y a un coq qui saute sur son perchoir pour m'examiner tandis que je passe ma tête à la fenêtre de la cuisine: cela me fait trembler, il a l'air si cruel! La nuit, dans mes rêves, je vois les oies au long cou qui s'avancent vers moi, près de la grille; je les revois sans cesse

en songe, comme un homme entouré de bêtes féroces s'endort en rêvant lions.

Voilà un long corridor, je n'en vois pas la fin: il mène de la cuisine de Peggotty à la porte d'entrée. La chambre aux provisions donne dans ce corridor, il y fait tout noir, et il faut la traverser bien vite le soir, car qui sait ce qu'on peut rencontrer au milieu de ces cruches, de ces pots, de ces vieilles boîtes à thé? Un vieux quinquet l'éclaire faiblement, et par la porte entrebâillée, il arrive une odeur bizarre de savon, de câpres, de poivre, de chandelles et de café, le tout combiné. Ensuite il y a les deux salons: le salon où nous nous tenons le soir, ma mère, moi et Peggotty, car Peggotty est toujours avec nous quand nous sommes seuls et qu'elle a fini son ouvrage; et le grand salon où nous nous tenons le dimanche: il est plus beau, mais on n'y est pas aussi à son aise. Cette chambre a un aspect lamentable à mes yeux, car Peggotty m'a narré (je ne sais pas quand, il y a probablement un siècle) l'enterrement de mon père tout du long: elle m'a raconté que c'est dans ce salon que les amis de la famille s'étaient réunis en manteaux de deuil. C'est encore là qu'un dimanche soir ma mère nous a lu, à Peggotty et à moi, l'histoire de Lazare ressuscité des morts: et j'ai eu si peur qu'on a été obligé de me faire sortir de mon lit, et de me montrer par la fenêtre le cimetière parfaitement tranquille, le lieu où les morts dormaient en repos, à la pâle clarté de la lune.

Je ne connais nulle part de gazon aussi vert que le gazon de ce cimetière; il n'y a rien de si touffu que ces arbres, rien de si calme

que ces tombeaux. Chaque matin, quand je m'agenouille sur mon petit lit près de la chambre de ma mère, je vois les moutons qui paissent sur cette herbe verte; je vois le soleil brillant qui se reflète sur le cadran solaire, et je m'étonne qu'avec cet entourage funèbre il puisse encore marquer l'heure.

Voilà notre banc dans l'église, notre banc avec son grand dossier. Tout près il y a une fenêtre par laquelle on peut voir notre maison; pendant l'office du matin, Peggotty la regarde à chaque instant pour s'assurer qu'elle n'est ni brûlée ni dévalisée en son absence. Mais Peggotty ne veut pas que je fasse comme elle, et quand cela m'arrive, elle me fait signe que je dois regarder le pasteur. Cependant je ne peux pas toujours le regarder; je le connais bien quand il n'a pas cette grande chose blanche sur lui, et j'ai peur qu'il ne s'étonne de ce que je le regarde fixement: il va peut-être s'interrompre pour me demander ce que cela signifie. Mais qu'est-ce que je vais donc faire? C'est bien vilain de bâiller, et pourtant il faut bien faire quelque chose. Je regarde ma mère, mais elle fait semblant de ne pas me voir. Je regarde un petit garçon qui est là près de moi, et il me fait des grimaces. Je regarde le rayon de soleil qui pénètre sous le portique, et je vois une brebis égarée, ce n'est pas un pécheur que je veux dire, c'est un mouton qui est sur le point d'entrer dans l'église. Je sens que si je le regardais plus longtemps, je finirais par lui crier de s'en aller, et alors ce serait une belle affaire! Je regarde les inscriptions gravées sur les tombeaux le long du mur, et je tâche de penser à feu M. Bodgers, natif de cette paroisse, et à ce qu'a dû être

la douleur de Mme Bodgers, quand M. Bodgers a succombé après une longue maladie où la science des médecins est restée absolument inefficace. Je me demande si on a consulté pour ce monsieur le docteur Chillip; et si c'est lui qui a été inefficace, je voudrais savoir s'il trouve agréable de relire chaque dimanche l'épithaphe de M. Bodgers. Je regarde M. Chillip dans sa cravate du dimanche, puis je passe à la chaire. Comme on y jouerait bien! Cela ferait une fameuse forteresse, l'ennemi se précipiterait par l'escalier pour nous attaquer; et nous, nous l'écraserions avec le coussin de velours et tous ses glands. Peu à peu mes yeux se ferment: j'entends encore le pasteur répéter un psaume; il fait une chaleur étouffante, puis je n'entends plus rien, jusqu'au moment où je glisse du banc avec un fracas épouvantable, et où Peggotty m'entraîne hors de l'église plus mort que vif.

Maintenant je vois la façade de notre maison: la fenêtre de nos chambres est ouverte, et il y pénètre un air embaumé; les vieux nids de corbeaux se balancent encore au sommet des ormes, dans le jardin. À présent me voilà derrière la maison, derrière la cour où se tiennent la niche et le pigeonnier vide: c'est un endroit tout rempli de papillons, fermé par une grande barrière, avec une porte qui a un cadenas; les arbres sont chargés de fruits, de fruits plus mûrs et plus abondants que dans aucun autre jardin; ma mère en cueille quelques-uns, et moi je me tiens derrière elle et je grappille quelques groseilles en tapinois, d'un air aussi indifférent que je peux. Un grand vent s'élève, l'été s'est enfui. Nous jouons dans le salon, par un soir d'hiver. Quand ma mère est fatiguée,

elle va s'asseoir dans un fauteuil, elle roule autour de ses doigts les longues boucles de ses cheveux, elle regarde sa taille élancée, et personne ne sait mieux que moi qu'elle est contente d'être si jolie.

Voilà mes plus anciens souvenirs. Ajoutez-y l'opinion, si j'avais déjà une opinion, que nous avions, ma mère et moi, un peu peur de Peggotty, et que nous suivions presque toujours ses conseils.

Un soir, Peggotty et moi nous étions seuls dans le salon, assis au coin du feu. J'avais lu à Peggotty une histoire de crocodiles. Il fallait que j'eusse lu avec bien peu d'intelligence ou que la pauvre fille eût été bien distraite, car je me rappelle qu'il ne lui resta de ma lecture qu'une sorte d'impression vague, que les crocodiles étaient une espèce de légumes. J'étais fatigué de lire, et je tombais de sommeil, mais on m'avait fait ce soir-là la grande faveur de me laisser attendre le retour de ma mère qui dînait chez une voisine, et je serais plutôt mort sur ma chaise que d'aller me coucher. Plus j'avais envie de dormir, plus Peggotty me semblait devenir immense et prendre des proportions démesurées. J'écarquillais les yeux tant que je pouvais: je tâchais de les fixer constamment sur Peggotty qui causait assidûment; j'examinais le petit bout de cire sur lequel elle passait son fil, et qui était rayé dans tous les sens; et la petite chaumière figurée qui contenait son mètre, et sa boîte à ouvrage dont le couvercle représentait la cathédrale de Saint-Paul avec un dôme rose. Puis c'était le tour du dé d'acier, enfin de Peggotty

elle-même: je la trouvais charmante. J'avais tellement sommeil, que si j'avais cessé un seul instant de tenir mes yeux ouverts, c'était fini.

«Peggotty, dis-je tout à coup, avez-vous jamais été mariée?

– Seigneur! monsieur Davy, répondit Peggotty, d'où vous vient cette idée de parler mariage?

Elle me répondit si vivement que cela me réveilla parfaitement. Elle quitta son ouvrage et me regarda fixement, tout en tirant son aiguillée de fil dans toute sa longueur.

«Voyons! Peggotty, avez-vous été mariée? repris-je, vous êtes une très-belle femme, n'est-ce pas?»

Je trouvais la beauté de Peggotty d'un tout autre style que celle de ma mère, mais dans son genre, elle me semblait parfaite. Nous avions dans le grand salon un tabouret de velours rouge, sur lequel ma mère avait peint un bouquet. Le fond de ce tabouret et le teint de Peggotty me paraissaient absolument semblables. Le velours était doux à toucher, et la figure de Peggotty était rude, mais cela n'y faisait rien.

«Moi, belle, Davy! dit Peggotty. Ah! certes non, mon garçon. Mais qui vous a donc mis le mariage en tête?

– Je n'en sais rien. On ne peut pas épouser plus d'une personne à la fois, n'est-ce pas, Peggotty?

– Certainement non, dit Peggotty du ton le plus positif.

– Mais si la personne qu'on a épousée vient à mourir, on peut en épouser une autre, n'est-ce pas, Peggotty?

– On le peut, me dit Peggotty, si on en a envie. C'est une affaire

d'opinion.

– Mais vous, Peggotty, lui dis-je, quelle est la vôtre?»

En lui faisant cette question, je la regardais comme elle m'avait regardé elle-même un instant auparavant en entendant ma question.

«Mon opinion à moi, dit Peggotty en se remettant à coudre après un moment d'indécision, mon opinion c'est que je ne me suis jamais mariée moi-même, monsieur Davy, et que je ne pense pas me marier jamais. Voilà tout ce que j'en sais.

– Vous n'êtes pas fâchée contre moi, n'est-ce pas, Peggotty?» dis-je après m'être tu un instant.

J'avais peur qu'elle ne fût fâchée, elle m'avait parlé si brusquement; mais je me trompais: elle posa le bas qu'elle raccommodait, et prenant dans ses bras ma petite tête frisée, elle la serra de toutes ses forces. Je dis de toutes ses forces, parce que comme elle était très-grasse, une ou deux des agrafes de sa robe sautaient chaque fois qu'elle se livrait à un exercice un peu violent. Or, je me rappelle qu'au moment où elle me serra dans ses bras, j'entendis deux agrafes craquer et s'élancer à l'autre bout de la chambre.

«Maintenant lisez-moi encore un peu des cocodrilles, dit Peggotty qui n'était pas encore bien forte sur ce nom-là, j'ai tant d'envie d'en savoir plus long sur leur compte.»

Je ne comprenais pas parfaitement pourquoi Peggotty avait l'air si drôle, ni pourquoi elle était si pressée de reprendre la lecture des crocodiles. Nous nous remîmes à l'histoire de ces

monstres avec un nouvel intérêt: tantôt nous mettions couvrir leurs oeufs au grand soleil dans le sable; tantôt nous les faisions enrager en tournant constamment autour d'eux d'un mouvement rapide que leur forme singulière les empêchait de pouvoir suivre avec la même rapidité; tantôt nous imitions les indigènes, et nous nous jetions à l'eau pour enfoncer de longues pointes dans la gueule de ces horribles bêtes; enfin nous en étions venus à savoir nos crocodiles par coeur, moi du moins, car Peggotty avait des moments de distraction où elle s'enfonçait assidûment dans les mains et dans les bras sa longue aiguille à repriser.

Nous allions nous mettre aux alligators quand on sonna à la porte du jardin. Nous courûmes pour l'ouvrir; c'était ma mère, plus jolie que jamais, à ce qu'il me sembla: elle était escortée d'un monsieur qui avait des cheveux et des favoris noirs superbes: il était déjà revenu de l'église avec nous le dimanche précédent.

Ma mère s'arrêta sur le seuil de la porte pour m'embrasser, ce qui fit dire au monsieur que j'étais plus heureux qu'un prince, ou quelque chose de ce genre, car il est possible qu'ici mes réflexions d'un autre âge aident légèrement à ma mémoire.

«Qu'est-ce que cela veut dire?» demandai-je à ce monsieur par-dessus l'épaule de ma mère.

Il me caressa la joue; mais je ne sais pourquoi, sa voix et sa personne ne me plaisaient nullement, et j'étais très-fâché de voir que sa main touchait celle de ma mère tandis qu'il me caressait. Je le repoussai de toutes mes forces.

«Oh! Davy, s'écria ma mère.

– Cher enfant! dit le monsieur, je comprends bien sa jalousie.»

Jamais je n'avais vu d'aussi belles couleurs sur le visage de ma mère. Elle me gronda doucement de mon impolitesse, et, me serrant dans ses bras, elle remercia le monsieur de ce qu'il avait bien voulu prendre la peine de l'accompagner jusque chez elle. En parlant ainsi elle lui tendait la main, et en lui tendant la main, elle me regardait.

«Dites-moi bonsoir, mon bel enfant, dit le monsieur après s'être penché pour baiser la petite main de ma mère, je le vis bien.

– Bonsoir, dis-je.

– Venez ici, voyons, soyons bons amis, dit-il en riant. Donnez-moi la main.

Ma mère tenait ma main droite dans la sienne, je tendis l'autre.

«Mais c'est la main gauche, Davy!» dit le monsieur en riant.

Ma mère voulut me faire tendre la main droite, mais j'étais décidé à ne pas le faire, on sait pourquoi. Je donnai la main gauche à l'étranger qui la serra cordialement en disant que j'étais un fameux garçon, puis il s'en alla.

Je le vis se retourner à la porte du jardin, et nous jeter un regard d'adieu avec ses yeux noirs et son expression de mauvais augure.

Peggotty n'avait pas dit une parole ni bougé le petit doigt, elle ferma les volets et nous rentrâmes dans le petit salon. Au lieu de venir s'asseoir près du feu, suivant sa coutume, ma mère restait à l'autre bout de la chambre, chantonnant à mi-voix.

«J'espère que vous avez passé agréablement la soirée,

madame? dit Peggotty, debout au milieu du salon, un flambeau à la main, et roide comme un bâton.

– Très-agréablement, Peggotty, reprit gaiement ma mère. Je vous remercie bien.

– Une figure nouvelle, cela fait un changement agréable, murmura Peggotty.

– Très-agréable,» répondit ma mère.

Peggotty restait immobile au milieu du salon, ma mère se remit à chanter, je m'endormis. Mais je ne dormais pas assez profondément pour ne pas entendre le bruit des voix, sans comprendre pourtant ce qu'on disait. Quand je me réveillai de ce demi-sommeil, ma mère et Peggotty étaient en larmes.

«Ce n'est toujours pas un individu comme ça qui aurait été du goût de M. Copperfield, disait Peggotty, je le jure sur mon honneur.

– Mais, grand Dieu! s'écriait ma mère, voulez-vous me faire perdre la tête? Il n'y a jamais eu de pauvre fille plus maltraitée par ses domestiques que moi. Mais je ne sais pas pourquoi je m'appelle une pauvre fille! N'ai-je pas été mariée, Peggotty?

– Dieu m'est témoin que si, madame, répondit Peggotty.

– Alors comment osez-vous, dit ma mère, c'est-à-dire, non, Peggotty, comment avez-vous le courage de me rendre si malheureuse, et de me dire des choses si désagréables, quand vous savez que, hors d'ici, je n'ai pas un seul ami à qui m'adresser?

– Raison de plus, repartit Peggotty, pour que je vous dise que

cela ne vous convient pas. Non, cela ne vous convient pas. Rien au monde ne me fera dire que cela vous convient. Non.»

Dans son enthousiasme, Peggotty gesticulait si vivement avec son flambeau, que je vis le moment où elle allait le jeter par terre.

«Comment avez-vous le courage, dit encore ma mère, en pleurant toujours plus fort, de parler si injustement? Comment pouvez-vous vous entêter à parler comme si c'était une chose faite, quand je vous répète pour la centième fois, que tout s'est borné à la politesse la plus banale. Vous parlez d'admiration; mais qu'y puis-je faire? Si on a la sottise de m'admirer, est-ce ma faute? Qu'y puis-je faire, je vous le demande? Vous voudriez peut-être me voir raser tous mes cheveux, ou me noircir le visage, ou bien encore m'échauder une joue. En vérité, Peggotty, je crois que vous le voudriez. Je crois que cela vous ferait plaisir.»

Ce reproche sembla faire beaucoup de peine à Peggotty.

«Et mon pauvre enfant! s'écria ma mère en s'approchant du fauteuil où j'étais étendu, pour me caresser, mon cher petit David! Ose-t-on prétendre que je n'aime pas ce petit trésor, mon bon petit garçon!

– Personne n'a jamais fait une semblable supposition, dit Peggotty.

– Si fait, Peggotty, répondit ma mère, vous le savez bien. C'est là ce que vous vouliez dire, et pourtant, mauvaise fille, vous savez aussi bien que moi que le mois dernier, si je n'ai pas acheté une ombrelle neuve, bien que ma vieille ombrelle verte soit tout en loques, ce n'est que pour lui. Vous le savez bien, Peggotty. Vous

ne pouvez pas dire le contraire.» Puis se tournant tendrement vers moi, elle appuya sa joue contre la mienne. «Suis-je une mauvaise maman pour toi, mon David? Suis-je une maman égoïste ou cruelle, ou méchante? Dis que oui, mon garçon, et Peggotty t'aimera: l'amour de Peggotty vaut bien mieux que le mien, David. Je ne t'aime pas, du tout moi, n'est-ce pas?»

Ici nous nous mêmes tous à pleurer. Je criais plus fort que les autres, mais nous pleurions tous les trois à plein coeur. J'étais tout à fait désespéré, et dans le premier transport de ma tendresse indignée, je crains d'avoir appelé Peggotty «une méchante bête.» Cette honnête créature était profondément affligée, je m'en souviens bien; et certainement sa robe n'a pas dû conserver alors une seule agrafe, car il y eut une explosion terrible de ces petits ornements, au moment où, après s'être réconciliée avec ma mère, elle vint s'agenouiller à côté du grand fauteuil pour se réconcilier avec moi.

Nous allâmes tous nous coucher, prodigieusement abattus. Longtemps mes sanglots me réveillèrent, et une fois, en ouvrant mes yeux en sursaut, je vis ma mère assise sur mon lit. Elle se pencha vers moi, je mis ma tête sur son épaule, et je m'endormis profondément.

Je ne saurais affirmer si je revis le monsieur inconnu le dimanche d'après, ou s'il se passa plus de temps avant qu'il reparût. Je ne prétends pas me souvenir exactement des dates. Mais il était à l'église et il revint avec nous jusqu'à la maison. Il entra sous prétexte de voir un beau géranium qui s'épanouissait

à la fenêtre du salon. Non qu'il me parût y faire grande attention, mais avant de s'en aller, il demanda à ma mère de lui donner une fleur de son géranium. Elle le pria de la choisir lui-même, mais il refusa je ne sais pourquoi, et ma mère cueillit une branche qu'elle lui donna. Il dit que jamais il ne s'en séparerait, et moi, je le trouvais bien bête de ne pas savoir que dans deux jours ce brin de fleur serait tout flétri.

Peu à peu Peggotty resta moins le soir avec nous. Ma mère la traitait toujours avec déférence, peut-être même plus que par le passé, et nous faisons un trio d'amis, mais pourtant ce n'était pas tout à fait comme autrefois, et nous n'étions pas si heureux. Parfois je me figurais que Peggotty était fâchée de voir porter successivement à ma mère toutes les jolies robes qu'elle avait dans ses tiroirs, ou bien qu'elle lui en voulait d'aller si souvent chez la même voisine, mais je ne pouvais pas venir à bout de bien comprendre d'où cela venait.

Je finissais par m'accoutumer au monsieur aux grands favoris noirs. Je ne l'aimais pas plus qu'au commencement, et j'en étais tout aussi jaloux, mais pas par la raison que j'aurais pu donner quelques années plus tard. C'était une aversion d'enfant, purement instinctive, et basée sur une idée générale que Peggotty et moi nous n'avions besoin de personne pour aimer ma mère. Je n'avais pas d'autre arrière-pensée. Je savais faire, à part moi, mes petites réflexions, mais quant à les réunir, pour en faire un tout, c'était au-dessus de mes forces.

J'étais dans le jardin avec ma mère, par une belle matinée

d'automne, quand M. Murdstone arriva à cheval (j'avais fini par savoir son nom). Il s'arrêta pour dire bonjour à ma mère, et lui dit qu'il allait à Lowestoft voir des amis qui y faisaient une partie avec leur yacht, puis il ajouta gaiement qu'il était tout prêt à me prendre en croupe si cela m'amusait.

Le temps était si pur et si doux, et le cheval avait l'air si disposé à partir, il caracolait si gaiement devant la grille, que j'avais grande envie d'être de la partie. Ma mère me dit de monter chez Peggotty pour m'habiller, tandis que M. Murdstone allait m'attendre. Il descendit de cheval, passa son bras dans les rênes, et se mit à longer doucement la baie d'aubépine qui le séparait seule de ma mère. Peggotty et moi nous les regardions par la petite fenêtre de ma chambre; ils se penchèrent tous deux pour examiner de plus près l'aubépine, et Peggotty passa tout d'un coup, à cette vue, de l'humeur la plus douce à une étrange brusquerie, si bien qu'elle me brossait les cheveux à rebours, de toute sa force.

Nous partîmes enfin, M. Murdstone et moi, et nous suivîmes le sentier verdoyant, au petit trot. Il avait un bras passé autour de moi, et je ne sais pourquoi, moi qui en général n'étais pas d'une nature inquiète, j'avais sans cesse envie de me retourner pour le voir en face. Il avait de ces yeux noirs ternes et creux (je ne trouve pas d'autre expression pour peindre des yeux qui n'ont pas de profondeur où l'on puisse plonger son regard), de ces yeux qui semblent parfois se perdre dans l'espace et vous regarder en louchant. Souvent quand je l'observais, je rencontrais ce regard

avec terreur, et je me demandais à quoi il pouvait penser d'un air si grave. Ses cheveux étaient encore plus noirs et plus épais que je ne me l'étais figuré. Le bas de son visage était parfaitement carré, et son menton tout couvert de petits points noirs après qu'il s'était rasé chaque matin lui donnait une ressemblance frappante avec les figures de cire qu'on avait montrées dans notre voisinage quelques mois auparavant. Tout cela joint à des sourcils très-réguliers, à un beau teint brun (au diable son souvenir et son teint!), me disposait, malgré mes pressentiments, à le trouver un très-bel homme. Je ne doute pas que ma pauvre mère ne fût du même avis.

Nous arrivâmes à un hôtel sur la plage: dans le salon se trouvaient deux messieurs qui fumaient; ils étaient vêtus de jaquettes peu élégantes, et s'étaient étendus tout de leur long sur quatre ou cinq chaises. Dans un coin, il y avait un gros paquet de manteaux et une banderole pour un bateau.

Ils se dressèrent à notre arrivée sur leurs pieds, avec un sans-façon qui me frappa, en s'écriant:

«Allons donc, Murdstone! nous vous croyions mort et enterré.

– Pas encore! dit M. Murdstone.

– Et qui est ce jeune homme? dit un des messieurs en s'emparant de moi.

– C'est Davy, répondit M. Murdstone.

– Davy qui? demanda le monsieur, David Jones?

– Davy Copperfield, dit M. Murdstone.

– Comment! C'est le boulet de la séduisante mistress

Copperfield, de la jolie petite veuve?

– Quinion, dit M. Murdstone, prenez garde à ce que vous dites: on est malin.

– Et où est cet *on*?» demanda le monsieur en riant.

Je levai vivement la tête; j'avais envie de savoir de qui il était question.

«Rien, c'est Brooks de Sheffield,» dit M. Murdstone.

Je fus charmé d'apprendre que ce n'était que Brooks de Sheffield; j'avais cru d'abord que c'était de moi qu'il s'agissait.

Évidemment c'était un drôle d'individu que ce M. Brooks de Sheffield, car, à ce nom, les deux messieurs se mirent à rire de tout leur cœur, et M. Murdstone en fit autant. Au bout d'un moment, celui qu'il avait appelé Quinion se mit à dire:

«Et que pense Brooks de Sheffield de l'affaire en question?

– Je ne crois pas qu'il soit encore bien au courant, dit M. Murdstone, mais je doute qu'il approuve.»

Ici de nouveaux éclats de rire; M. Quinion annonça qu'il allait demander une bouteille de sherry pour boire à la santé de Brooks. On apporta le vin demandé, M. Quinion en versa un peu dans mon verre, et m'ayant donné un biscuit, il me fit lever et proposer un toast «À la confusion de Brooks de Sheffield!» Le toast fut reçu avec de grands applaudissements, et de tels rires que je me mis à rire aussi, ce qui fit encore plus rire les autres. Enfin l'amusement fut grand pour tous.

Après nous être promenés sur les falaises, nous allâmes nous asseoir sur l'herbe; on s'amusa à regarder à travers une lunette

d'approche: je ne voyais absolument rien quand on l'approchait de mon oeil, tout en disant que je voyais bien, puis on revint à l'hôtel pour dîner. Pendant tout le temps de la promenade, les deux amis de M. Murdstone fumèrent sans interruption. Du reste, à en juger par l'odeur de leurs habits, il est évident qu'ils n'avaient pas fait autre chose depuis que ces habits étaient sortis des mains du tailleur. Il ne faut pas oublier de dire que nous allâmes rendre visite au yacht. Ces trois messieurs descendirent dans la cabine et se mirent à examiner des papiers; je les voyais parfaitement du pont où j'étais. J'avais pour me tenir compagnie un homme charmant, qui avait une masse de cheveux roux, avec un tout petit chapeau verni; sur sa jaquette rayée, il y avait écrit «l'Alouette» en grosses lettres. Je me figurais que c'était son nom, et qu'il le portait inscrit sur sa poitrine, parce que, demeurant à bord d'un vaisseau, il n'avait pas de porte cochère à son hôtel, où il pût le mettre, mais quand je l'appelai M. l'Alouette, il me dit que c'était le nom de son bâtiment.

J'avais remarqué pendant tout le jour que M. Murdstone était plus grave et plus silencieux que ses deux amis, qui paraissaient gais et insoucians et plaisantaient librement ensemble, mais rarement avec lui. Je crus voir qu'il était plus spirituel et plus réservé qu'eux, et qu'il leur inspirait comme à moi une espèce de terreur. Une ou deux fois je m'aperçus que M. Quinion, tout en causant, le regardait du coin de l'oeil, comme pour s'assurer que ce qu'il disait ne lui avait pas déplu; à un autre moment il poussa le pied de M. Passnidge, qui était fort animé, et lui fit signe de

jeter un regard sur M. Murdstone, assis dans un coin et gardant le plus profond silence. Je crois me rappeler que M. Murdstone ne rit pas une seule fois ce jour-là, excepté à l'occasion du toast porté à Brooks de Sheffield. Il est vrai que c'était une plaisanterie de son invention.

Nous revînmes de bonne heure à la maison. La soirée était magnifique; ma mère se promena avec M. Murdstone le long de la haie d'épines, pendant que j'allais prendre mon thé. Quand il fut parti, ma mère me fit raconter toute notre journée, et me demanda tout ce qu'on avait dit ou fait. Je lui rapportai ce qu'on avait dit sur son compte; elle se mit à rire, en répétant que ces messieurs étaient des impertinents qui se moquaient d'elle, mais je vis bien que cela lui faisait plaisir. Je le devinais alors aussi bien que je le sais maintenant. Je saisis cette occasion de lui demander si elle connaissait M. Brooks de Sheffield; elle me répondit que non, mais que probablement c'était quelque fabricant de coutellerie.

Est-il possible, au moment où le visage de ma mère paraît devant moi, aussi distinctement que celui d'une personne que je reconnaîtrais dans une rue pleine de monde, que ce visage n'existe plus? Je sais qu'il a changé, je sais qu'il n'est plus; mais en parlant de sa beauté innocente et enfantine, puis-je croire qu'elle a disparu et qu'elle n'est plus, tandis que je sens près de moi sa douce respiration, comme je la sentais ce soir-là? Est-il possible que ma mère ait changé, lorsque mon souvenir me la rappelle toujours ainsi; lorsque mon coeur fidèle aux affections

de sa jeunesse, retient encore présent dans sa mémoire ce qu'il chérissait alors.

Pendant que je parle de ma mère, je la vois belle comme elle était le soir où nous eûmes cette conversation, lorsqu'elle vint me dire bonsoir. Elle se mit gaiement à genoux près de mon lit, et me dit, en appuyant son menton sur ses mains:

«Qu'est-ce qu'ils ont donc dit, Davy? répète-le moi, je ne peux pas le croire.

– La séduisante... commençai-je à dire.»

Ma mère mit sa main sur mes lèvres pour m'arrêter.

«Mais non, ce n'était pas séduisante, dit-elle en riant, ce ne pouvait pas être séduisante, Davy. Je sais bien que non.

– Mais si! la séduisante Mme Copperfield, répétais-je avec vigueur, et aussi «la jolie.»

– Non, non, ce n'était pas la jolie, pas la jolie, repartit ma mère en plaçant de nouveau les doigts sur mes lèvres.

– Oui, oui, la jolie petite veuve.

– Quels fous! quels impertinents! cria ma mère en riant et en se cachant le visage. Quels hommes absurdes! N'est-ce pas? mon petit Davy?

– Mais, maman.

– Ne le dis pas à Peggotty; elle se fâcherait contre eux. Moi, je suis extrêmement fâchée contre eux, mais j'aime mieux que Peggotty ne le sache pas.»

Je promis, bien entendu. Ma mère m'embrassa encore je ne sais combien de fois; et je dormis bientôt profondément.

Il me semble, à la distance qui m'en sépare, que ce fut le lendemain que Peggotty me fit l'étrange et aventureuse proposition que je vais rapporter; mais il est probable que ce fût deux mois après.

Nous étions un soir ensemble comme par le passé (ma mère était sortie selon sa coutume), nous étions ensemble, Peggotty et moi, en compagnie du bas, du petit mètre, du morceau de cire, de la boîte avec saint Paul sur le couvercle, et du livre des crocodiles, quand Peggotty après m'avoir regardé plusieurs fois, et après avoir ouvert la bouche comme si elle allait parler, sans toutefois prononcer un seul mot, ce qui m'aurait fort effrayé, si je n'avais cru qu'elle bâillait tout simplement, me dit enfin d'un ton câlin:

«Monsieur Davy, aimeriez-vous à venir avec moi passer quinze jours chez mon frère, à Portsmouth? Cela ne vous amuserait-il pas?

– Votre frère est-il agréable, Peggotty? demandai-je par précaution.

– Ah! je crois bien qu'il est agréable! s'écria Peggotty en levant les bras au ciel. Et puis il y a la mer, et les barques, et les vaisseaux, et les pêcheurs, et la plage, et Am, qui jouera avec vous.»

Peggotty voulait parler de son neveu Ham, que nous avons déjà vu dans le premier chapitre, mais en supprimant l'H de son nom, elle en faisait une conjugaison de la grammaire anglaise³.

³ Peggotty voulait parler

Ce programme de divertissement m'enchantait, et je répondis que cela m'amuserait parfaitement: mais qu'en dirait ma mère?

– Eh bien! je parierais une guinée, dit Peggotty en me regardant attentivement, qu'elle nous laissera aller. Je le lui demanderai dès qu'elle rentrera, si vous voulez. Qu'en dites-vous?

– Mais, qu'est-ce qu'elle fera pendant que nous serons partis? dis-je en appuyant mes petits coudes sur la table, comme pour donner plus de force à ma question. Elle ne peut pas rester toute seule.»

Le trou que Peggotty se mit tout d'un coup à chercher dans le talon du bas qu'elle raccommodait devait être si petit, que je crois bien qu'il ne valait pas la peine d'être raccommodé.

«Mais, Peggotty, je vous dis qu'elle ne peut pas rester toute seule.

– Que le bon Dieu vous bénisse! dit enfin Peggotty en levant les yeux sur moi: ne le savez-vous pas? Elle va passer quinze jours chez mistress Grayper, et mistress Grayper va avoir beaucoup de monde.»

Puisqu'il en était ainsi, j'étais tout prêt à partir. J'attendais avec la plus vive impatience que ma mère revint de chez mistress Grayper (car elle était chez elle ce soir-là) pour voir si on nous permettrait de mettre à exécution ce beau projet. Ma mère fut beaucoup moins surprise que je ne m'y attendais, et donna immédiatement son consentement; tout fut arrangé le soir même, et on convint de ce qu'on payerait pendant ma visite pour mon

logement et ma nourriture.

Le jour de notre départ arriva bientôt. On l'avait choisi si rapproché qu'il arriva bientôt, même pour moi qui attendais ce moment avec une impatience fébrile, et qui redoutais presque de voir un tremblement de terre, une éruption de volcan, ou quelque autre grande convulsion de la nature, venir à la traverse de notre excursion. Nous devons faire le voyage dans la carriole d'un voiturier qui partait le matin après déjeuner. J'aurais donné je ne sais quoi pour qu'on me permît de m'habiller la veille au soir et de me coucher tout botté.

Je ne songe pas sans une profonde émotion, bien que j'en parle d'un ton léger, à la joie que j'éprouvais en quittant la maison où j'avais été si heureux: je ne soupçonnais guère tout ce que j'allais quitter pour toujours.

J'aime à me rappeler que lorsque la carriole était devant la porte, et que ma mère m'embrassait, je me mis à pleurer en songeant, avec une tendresse reconnaissante, à elle et à ce lieu que je n'avais encore jamais quitté. J'aime à me rappeler que ma mère pleurait aussi, et que je sentais son coeur battre contre le mien.

J'aime à me rappeler qu'au moment où le voiturier se mettait en marche, ma mère courut à la grille et lui cria de s'arrêter, parce qu'elle voulait m'embrasser encore une fois. J'aime à songer à la profonde tendresse avec laquelle elle me serra de nouveau dans ses bras.

Elle restait debout, seule sur la route, M. Murdstone

s'approcha d'elle, et il me sembla qu'il lui reprochait d'être trop émue. Je le regardais à travers les barreaux de la carriole, tout en me demandant de quoi il se mêlait. Peggotty qui se retournait aussi de l'autre côté, avait l'air fort peu satisfait, ce que je vis bien quand elle regarda de mon côté.

Pour moi, je restai longtemps occupé à contempler Peggotty, tout en rêvant à une supposition que je venais de faire: si Peggotty avait l'intention de me perdre comme le petit Poucet dans les contes de fées, ne pourrais-je pas toujours retrouver mon chemin à l'aide des boutons et des agrafes qu'elle laisserait tomber en route?

CHAPITRE III

Un changement

Le cheval du voiturier était bien la plus paresseuse bête qu'on puisse imaginer (du moins je l'espère); il cheminait lentement, la tête pendante, comme s'il se plaisait à faire attendre les pratiques pour lesquelles il transportait des paquets. Je m'imaginai même parfois qu'il éclatait de rire à cette pensée, mais le voiturier m'assura que c'était un accès de toux, parce qu'il était enrhumé.

Le voiturier avait, lui aussi, l'habitude de se tenir la tête pendante, le corps penché en avant tandis qu'il conduisait, en dormant à moitié, les bras étendus sur ses genoux. Je dis tandis qu'il conduisait, mais je crois que la carriole aurait aussi bien pu aller à Yarmouth sans lui, car le cheval se conduisait tout seul; et quant à la conversation, l'homme n'en avait pas d'autre que de siffler.

Peggotty avait sur ses genoux un panier de provisions, qui aurait bien pu durer jusqu'à Londres, si nous y avions été par le même moyen de transport. Nous mangions et nous dormions alternativement. Peggotty s'endormait régulièrement le menton appuyé sur l'anse de son panier, et jamais, si je ne l'avais pas entendu de mes deux oreilles, on ne m'aurait fait croire qu'une faible femme pût ronfler avec tant d'énergie.

Nous fîmes tant de détours par une foule de petits chemins, et

nous passâmes tant de temps à une auberge où il fallait déposer un bois de lit, et dans bien d'autres endroits encore, que j'étais très-fatigué et bien content d'arriver enfin à Yarmouth, que je trouvai bien spongieux et bien imbibé en jetant les yeux sur la grande étendue d'eau qu'on voyait le long de la rivière; je ne pouvais pas non plus m'empêcher d'être surpris qu'il y eût une partie du monde si plate, quand mon livre de géographie disait que la terre était ronde. Mais je réfléchis que Yarmouth était probablement situé à un des pôles, ce qui expliquait tout.

À mesure que nous approchions, je voyais l'horizon s'étendre comme une ligne droite sous le ciel: je dis à Peggotty qu'une petite colline par-ci par-là ferait beaucoup mieux, et que, si la terre était un peu plus séparée de la mer, et que la ville ne fût pas ainsi trempée dans la marée montante, comme une rôtie dans de l'eau panée, ce serait bien plus joli. Mais Peggotty me répondit, avec plus d'autorité qu'à l'ordinaire, qu'il fallait prendre les choses comme elles sont, et que, pour sa part, elle était fière d'appartenir à ce qu'on appelle les *Harengs de Yarmouth*.

Quand nous fûmes au milieu de la rue (qui me parut fort étrange) et que je sentis l'odeur du poisson, de la poix, de l'étaupe et du goudron; quand je vis les matelots qui se promenaient, et les charrettes qui dansaient sur les pavés, je compris que j'avais été injuste envers une ville si commerçante; je l'avouai à Peggotty qui écoutait avec une grande complaisance mes expressions de ravissement et qui me dit qu'il était bien reconnu (je suppose que c'était une chose reconnue par ceux qui ont la bonne fortune

d'être des harengs de naissance) qu'à tout prendre, Yarmouth était la plus belle ville de l'univers.

«Voilà mon Am, s'écria Peggotty; comme il est grandi! c'est à ne pas le reconnaître.»

En effet, il nous attendait à la porte de l'auberge; il me demanda comment je me portais, comme à une vieille connaissance. Au premier abord; il me semblait que je ne le connaissais pas aussi bien qu'il paraissait me connaître, attendu qu'il n'était jamais venu à la maison depuis la nuit de ma naissance, ce qui naturellement lui donnait de l'avantage sur moi. Mais notre intimité fit de rapides progrès quand il me prit sur son dos pour m'emporter chez lui. C'était un grand garçon de six pieds de haut, fort et gros en proportion, aux épaules rondes et robustes; mais son visage avait une expression enfantine, et ses cheveux blonds tout frisés lui donnaient l'air d'un mouton. Il avait une jaquette de toile à voiles, et un pantalon si roide qu'il se serait tenu tout aussi droit quand même il n'y aurait pas eu de jambes dedans. Quant à sa coiffure, on ne peut pas dire qu'il portât un chapeau, c'était plutôt un toit de goudron sur un vieux bâtiment.

Ham me portait sur son dos et tenait sous son bras une petite caisse à nous: Peggotty en portait une autre. Nous traversions des sentiers couverts de tas de copeaux et de petites montagnes de sable; nous passions à côté de fabriques de gaz, de corderies, de chantiers de construction, de chantiers de démolition, de chantiers de calfatage, d'ateliers de grément, de forges en mouvement, et d'une foule d'établissements pareils; enfin nous

arrivâmes en face de la grande étendue grise que j'avais déjà vue de loin; Ham me dit:

«Voilà notre maison, monsieur Davy.»

Je regardai de tous côtés, aussi loin que mes yeux pouvaient voir dans ce désert, sur la mer, sur la rivière, mais sans découvrir la moindre maison. Il y avait une barque noire, ou quelque autre espèce de vieux bateau près de là, échoué sur le sable; un tuyau de tôle, qui remplaçait la cheminée, fumait tout tranquillement, mais je n'apercevais rien autre chose qui eût l'air d'une habitation.

«Ce n'est pas ça? dis-je, cette chose qui ressemble à un bateau?

– C'est ça, monsieur Davy,» répliqua Ham.

Si c'eût été le palais d'Aladin, l'oeuf de roc et tout ça, je crois que je n'aurais pas été plus charmé de l'idée romanesque d'y demeurer. Il y avait dans le flanc du bateau une charmante petite porte; il y avait un plafond et des petites fenêtres; mais ce qui en faisait le mérite, c'est que c'était un vrai bateau qui avait certainement vogué sur la mer des centaines de fois; un bateau qui n'avait jamais été destiné à servir de maison sur la terre ferme. C'est là ce qui en faisait le charme à mes yeux. S'il avait jamais été destiné à servir de maison, je l'aurais peut-être trouvé petit pour une maison, ou incommode, ou trop isolé; mais du moment que cela n'avait pas été construit dans ce but, c'était une ravissante demeure.

À l'intérieur elle était parfaitement propre, et aussi bien arrangée que possible. Il y avait une table, une horloge de

Hollande, une commode, et sur la commode il y avait un plateau où l'on voyait une dame armée d'un parasol, se promenant avec un enfant à l'air martial qui jouait au cerceau. Une Bible retenait le plateau et l'empêchait de glisser: s'il était tombé, le plateau aurait écrasé dans sa chute une quantité de tasses, de soucoupes et une théière qui étaient rangées autour du livre. Sur les murs, il y avait quelques gravures coloriées, encadrées et sous verre, qui représentaient des sujets de l'Écriture. Toutes les fois qu'il m'est arrivé depuis d'en voir de semblables entre les mains de marchands ambulants, j'ai revu immédiatement apparaître devant moi tout l'intérieur de la maison du frère de Peggotty. Les plus remarquables de ces tableaux, c'étaient Abraham en rouge qui allait sacrifier Isaac en bleu, et Daniel en jaune, au milieu d'une fosse remplie de lions verts. Sur le manteau de la cheminée on voyait une peinture du lougre *la Sarah-Jane*, construit à Sunderland, avec une vraie petite poupe en bois qui y était adaptée; c'était une oeuvre d'art, un chef-d'oeuvre de menuiserie que je considérais comme l'un des biens les plus précieux que ce monde pût offrir. Aux poutres du plafond, il y avait de grands crochets dont je ne comprenais pas bien encore l'usage, des coffres et autres ustensiles aussi commodes pour servir de chaises.

Dès que j'eus franchi le sol, je vis tout cela d'un clin-d'oeil (on n'a pas oublié que j'étais un enfant observateur). Puis Peggotty ouvrit une petite porte et me montra une chambre à coucher. C'était la chambre la plus complète et la plus charmante qu'on

pût inventer, dans la poupe du vaisseau, avec une petite fenêtre par laquelle passait autrefois le gouvernail; un petit miroir placé juste à ma hauteur, avec un cadre en coquilles d'huîtres; un petit lit, juste assez grand pour s'y fourrer, et sur la table un bouquet d'herbes marines dans une cruche bleue. Les murs étaient d'une blancheur éclatante, et le couvre-pieds avait des nuances si vives que cela me faisait mal aux yeux. Ce que je remarquai surtout dans cette délicieuse maison, c'est l'odeur du poisson; elle était si pénétrante, que quand je tirai mon mouchoir de poche, on aurait dit, à l'odeur, qu'il avait servi à envelopper un homard. Lorsque je confiai cette découverte à Peggotty, elle m'apprit que son frère faisait le commerce des homards, des crabes et des écrevisses; je trouvai ensuite un tas de ces animaux, étrangement entortillés les uns dans les autres et toujours occupés à pincer tout ce qu'ils trouvaient au fond d'un petit réservoir en bois, où on mettait aussi les pots et les bouilloires.

Nous fûmes reçus par une femme très-polie qui portait un tablier blanc, et que j'avais vue nous faire la révérence à une demi-lieue de distance, quand j'arrivais sur le dos de Ham. Elle avait près d'elle une ravissante petite fille (du moins c'était mon avis), avec un collier de perles bleues; elle ne voulut jamais me laisser l'embrasser, et alla se cacher quand je lui en fis la proposition. Nous finissions de dîner de la façon la plus somptueuse, avec des poules d'eau bouillies, du beurre fondu, des pommes de terre, et une côtelette à mon usage, lorsque nous vîmes arriver un homme aux longs cheveux qui avait l'air très-

bon enfant. Comme il appelait Peggotty «ma mignonne,» et qu'il lui donna un gros baiser sur la joue, je n'eus aucun doute (vu la retenue habituelle de Peggotty) que ce ne fût son frère; en effet, c'était lui, et on me le présenta bientôt comme M. Peggotty, le maître de céans.

«Je suis bien aise de vous voir, monsieur? dit M. Peggotty. Nous sommes de braves gens, monsieur, un peu rudes, mais tout à votre service.»

Je le remerciai, et je lui répondis que j'étais bien sûr d'être heureux dans un aussi charmant endroit.

«Comment va votre maman, monsieur? dit M. Peggotty. L'avez-vous laissée en bonne santé?»

Je répondis à M. Peggotty qu'elle était en aussi bonne santé que je pouvais le souhaiter, et qu'elle lui envoyait ses compliments, ce qui était de ma part une fiction polie.

«Je lui suis bien obligé,» dit M. Peggotty. «Eh bien, monsieur, si vous pouvez vous accommoder de nous, pendant quinze jours, dit-il, en se tournant vers sa soeur, et Ham, et la petite Émilie, nous serons fiers de votre compagnie.»

Après m'avoir fait les honneurs de sa maison de la façon la plus hospitalière, M. Peggotty alla se débarbouiller avec de l'eau chaude, tout en observant que «l'eau froide ne suffisait pas pour lui nettoyer la figure.» Il revint bientôt, ayant beaucoup gagné à cette toilette, mais si rouge que je ne pus m'empêcher de penser que sa figure avait cela de commun avec les homards, les crabes et les écrevisses, qu'elle entraît dans l'eau chaude toute noire, et

qu'elle en ressortait toute rouge.

Quand nous eûmes pris le thé, on ferma la porte et on s'établit bien confortablement (les nuits étaient déjà froides et brumeuses), cela me parut la plus délicieuse retraite que pût concevoir l'imagination des hommes. Entendre le vent souffler sur la mer, savoir que le brouillard envahissait toute cette plaine désolée qui nous entourait, et se sentir près du feu, dans une maison absolument isolée, qui était un bateau, cela avait quelque chose de féérique. La petite Émilie avait surmonté sa timidité, elle était assise à côté de moi sur le coffre le moins élevé; il y avait là tout juste de la place pour nous deux au coin de la cheminée; mistress Peggotty avec son tablier blanc, tricotait au coin opposé; Peggotty tirait l'aiguille, avec sa boîte au couvercle de saint Paul et le petit bout de cire qui semblaient n'avoir jamais connu d'autre domicile. Ham qui m'avait donné ma première leçon du jeu de bataille, cherchait à se rappeler comment on disait la bonne aventure, et laissait sur chaque carte qu'il retournait la marque de son pouce. M. Peggotty fumait sa pipe. Je sentis que c'était un moment propre à la conversation et à l'intimité.

«M. Peggotty! lui dis-je.

– Monsieur, dit-il.

– Est-ce que vous avez donné à votre fils le nom de Ham, parce que vous vivez dans une espèce d'arche?»

M. Peggotty sembla trouver que c'était une idée très-profonde, mais il répondit:

«Non, monsieur, je ne lui ai jamais donné de nom.

– Qui lui a donc donné ce nom? dis-je en posant à M. Peggotty la seconde question du catéchisme.

– Mais, monsieur, c'est son père qui le lui a donné, dit M. Peggotty.

– Je croyais que vous étiez son père.

– C'était mon frère Joe qui était son père, dit M. Peggotty.

– Il est mort, M. Peggotty? demandai-je après un moment de silence respectueux.

– Noyé, dit M. Peggotty.»

J'étais très-étonné que M. Peggotty ne fût pas le père de Ham, et je me demandais si je ne me trompais pas aussi sur sa parenté avec les autres personnes présentes. J'avais si grande envie de le savoir, que je me déterminai à le demander à M. Peggotty.

«Et la petite Émilie, dis-je, en la regardant. C'est votre fille, n'est-ce pas, monsieur Peggotty?

– Non, monsieur. C'était mon beau-frère, Tom, qui était son père.»

Je ne pus m'empêcher de lui dire après un autre silence plein de respect: «Il est mort, M. Peggotty?

– Noyé,» dit M. Peggotty.

Je sentais combien il était difficile de continuer sur ce sujet, mais je ne savais pas encore tout, et je voulais tout savoir. J'ajoutai donc:

«Vous avez des enfants, monsieur Peggotty.

– Non, monsieur, répondit-il en riant. Je suis célibataire.

– Célibataire! dis-je avec étonnement. Mais alors, qu'est-

ce que c'est que ça, monsieur Peggotty?» Et je lui montrai la personne au tablier blanc qui tricotait.

«C'est mistress Gumidge, dit M. Peggotty.

– Gumidge, monsieur Peggotty?»

Mais ici Peggotty, je veux dire ma Peggotty à moi, me fit des signes tellement expressifs pour me dire de ne plus faire de questions qu'il ne me resta plus qu'à m'asseoir et à regarder toute la compagnie qui garda le silence, jusqu'au moment où on alla se coucher. Alors, dans le secret de ma petite cabine, Peggotty m'informa que Ham et Émilie étaient un neveu et une nièce de mon hôte qu'il avait adoptés dans leur enfance à différentes époques, lorsque la mort de leurs parents les avait laissés sans ressources, et que mistress Gumidge était la veuve d'un marin, son associé dans l'exploitation d'une barque, qui était mort très-pauvre. Mon frère n'est lui-même qu'un pauvre homme, disait Peggotty, mais c'est de l'or en barre, franc comme l'acier, (je cite ses comparaisons). Le seul sujet, à ce qu'elle m'apprit, qui fit sortir son frère de son caractère ou qui le portât à jurer, c'était lorsqu'on parlait de sa générosité. Pour peu qu'on y fit allusion, il donnait sur la table un violent coup de poing de sa main droite (si bien qu'un jour il en fendit la table en deux) et il jura qu'il ficherait le camp et s'en irait au diable, si jamais on lui parlait de ça. J'eus beau faire des questions, personne n'avait la moindre explication grammaticale à me donner de l'étymologie de cette terrible locution: «ficher un camp.» Mais tous s'accordaient à la regarder comme une imprécation des plus solennelles.

Je sentais profondément toute la bonté de mon hôte, et j'avais l'âme très-satisfaite sans compter que je tombais de sommeil, tout en prêtant l'oreille au bruit que faisaient les femmes en allant se coucher dans un petit lit comme le mien, placé à l'autre extrémité du bateau, tandis que M. Peggotty et Ham suspendaient deux hamacs aux crochets que j'avais remarqués au plafond. Le sommeil s'emparait de moi, mais je me sentais pourtant saisi d'une crainte vague, en songeant à la grande profondeur sombre qui m'entourait, en entendant le vent gémir sur les vagues, et les soulever tout à coup. Mais je me dis qu'après tout j'étais dans un bateau, et que s'il arrivait quelque chose, M. Peggotty était là pour venir à notre aide.

Cependant il ne m'arriva pas d'autre mal, que de m'éveiller tranquillement, le lendemain. Dès que le soleil brilla sur le cadre en coquilles d'huîtres qui entourait mon miroir, je sautai hors de mon lit, et je courus sur la plage avec la petite Émilie pour ramasser des coquillages.

«Vous êtes un vrai petit marin, je pense? dis-je à Émilie. Non que j'eusse jamais rien pensé de pareil, mais je trouvai qu'il était du devoir de la galanterie de lui dire quelque chose, et je voyais en ce moment dans les yeux brillants d'Émilie, se réfléchir une petite voile si étincelante, que cela m'inspira cette réflexion.

– Non, dit Émilie, en hochant la tête, j'ai peur de la mer.

– Peur! répétai-je avec un petit air fanfaron, tout en regardant en face le grand Océan. Moi je n'ai pas peur!

– Ah! la mer est si cruelle; dit Émilie. Je l'ai vue bien cruelle

pour quelques-uns de nos hommes. Je l'ai vue mettre en pièces un bateau aussi grand que notre maison.

– J'espère que ce n'était pas la barque où...

– Où mon père a été noyé? dit Émilie. Non ce n'était pas celle-là: je ne l'ai jamais vue, celle-là.

– Et lui, l'avez-vous connu? demandai-je.»

La petite Émilie secoua la tête. «Pas que je me souviennne?»

Quelle coïncidence! Je lui expliquai immédiatement comment je n'avais jamais vu mon père; et comment ma mère et moi nous vivions toujours ensemble parfaitement heureux, ce que nous comptions faire éternellement; et comment le tombeau de mon père était dans le cimetière près de notre maison, à l'ombre d'un arbre sous lequel j'avais souvent été me promener le matin pour entendre chanter les petits oiseaux. Mais il y avait quelques différences entre Émilie et moi, bien que nous fussions tous deux orphelins. Elle avait perdu sa mère avant son père, et personne ne savait où était le tombeau de son père; on savait seulement qu'il reposait quelque part dans la mer profonde.

«Et puis, dit Émilie, tout en cherchant des coquillages et des cailloux, votre père était un monsieur, et votre mère est une dame; et moi, mon père était un pêcheur, ma mère était fille de pêcheur, et mon oncle Dan est un pêcheur.

– Dan est monsieur Peggotty, n'est-ce pas? dis-je.

– Mon oncle Dan là-bas, répondit Émilie, tout en m'indiquant le bateau.

– Oui c'est de lui que je parle. Il doit être très-bon, n'est-ce

pas?

– Bon? dit Émilie. Si j'étais une dame, je lui donnerais un habit bleu de ciel avec des boutons de diamant, un pantalon de nankin, un gilet de velours rouge, un chapeau à trois cornes, une grosse montre d'or, une pipe en argent, et un coffre tout plein d'argent.»

Je dis que je ne doutais pas que M. Peggotty ne méritât tous ces trésors. Je dois avouer que j'avais quelque peine à me le représenter parfaitement à son aise dans l'accoutrement que rêvait pour lui sa petite nièce, exaltée par sa reconnaissance, et que j'avais en particulier des doutes sur l'utilité du chapeau à trois cornes; mais je gardai ces réflexions pour moi.

La petite Émilie levait les yeux tout en énumérant ces divers articles, comme si elle contemplait une glorieuse vision. Nous nous remîmes à chercher des pierres et des coquillages.

«Vous aimeriez à être une dame?» lui dis-je.

Émilie me regarda, et se mit à rire en me disant oui.

«Je l'aimerais beaucoup. Alors nous serions tous des messieurs et des dames. Moi, et mon oncle, et Ham, et mistress Gummidge. Alors nous ne nous inquiéterions pas du mauvais temps. Pas pour nous, du moins. Cela nous ferait seulement de la peine pour les pauvres pêcheurs, et nous leur donnerions de l'argent quand il leur arriverait quelque malheur.»

Cela me parut un tableau très-satisfaisant et par conséquent extrêmement naturel. J'exprimai le plaisir que j'avais à y songer, et la petite Émilie se sentit le courage de me dire, bien

timidement:

«N'avez-vous pas peur de la mer, maintenant?»

La mer était assez calme pour me rassurer, mais je suis bien sûr que si une vague d'une dimension suffisante s'était avancée vers moi, j'aurais immédiatement pris la fuite, poursuivi par le souvenir de tous ses parents noyés. Cependant je répondis: «Non,» et j'ajoutai: «Mais ni vous non plus, bien que vous prétendiez avoir peur,» car elle marchait beaucoup trop près du bord d'une vieille jetée en bois sur laquelle nous nous étions aventurés, et j'avais vraiment peur qu'elle ne tombât.

«Oh! ce n'est pas de cela que j'ai peur, dit la petite Émilie, mais c'est quand la mer gronde, que ça me réveille, et que je tremble en pensant à l'oncle Dan et à Ham; il me semble que je les entends crier au secours. Voilà pourquoi j'aimerais tant à être une dame. Mais ici je n'ai pas peur. Pas du tout. Regardez-moi!»

Elle s'élança, et se mit à courir le long d'une grosse poutre qui partait de l'endroit où nous étions et dominait la mer d'assez haut, sans la moindre barrière. Cet incident se grava tellement dans ma mémoire, que, si j'étais peintre, je pourrais encore aujourd'hui le reproduire exactement: je pourrais montrer la petite Émilie s'avançant à la mort (je le croyais alors), les yeux fixés au loin sur la mer, avec une expression que je n'ai jamais oubliée.

Elle revint bientôt près de moi, agile, hardie et voltigeante, et je ris de mes craintes, aussi bien que du cri que j'avais poussé, cri inutile en tout cas, puisqu'il n'y avait personne près de là. Mais depuis, je me suis souvent demandé s'il n'était pas possible

(il y a tant de choses que nous ne savons pas), que, dans cette témérité subite de l'enfant, et dans son regard de défi jeté aux vagues lointaines, il y eût comme un instinct de pitié filiale qui lui faisait trouver du plaisir à se sentir aussi en danger, à revendiquer sa part du trépas subi par son père, un souhait vague et rapide d'aller ce jour-là le rejoindre dans la mort. Depuis ce temps-là il m'est arrivé de me demander à moi-même: «Je suppose que ce fût là une révélation soudaine de la vie qu'elle allait avoir à traverser, et que, dans mon âme d'enfant, j'eusse été capable de la comprendre; je suppose que sa vie eût dépendu de moi, d'un mouvement de ma main, aurais-je bien fait de la lui tendre pour la sauver de sa chute? Il m'est arrivé, (je ne dis pas que cette réflexion ait duré longtemps), de me demander s'il n'aurait pas alors mieux valu pour la petite Émilie que les eaux se refermassent sur elle, ce matin-là, devant moi, et de me répondre oui, cela aurait mieux valu.» Mais n'anticipons pas: il sera toujours temps d'en parler. N'importe, puisque c'est dit, je le laisse.

Nous errâmes longtemps ensemble, tout en nous remplissant les poches d'un tas de choses que nous trouvions très-curieuses; ensuite nous remîmes soigneusement dans l'eau des étoiles de mer. Je ne connais pas assez les habitudes de cette race d'êtres pour être bien sûr qu'ils nous aient été reconnaissants de cette attention. Puis enfin nous reprîmes le chemin de la demeure de M. Peggotty. Nous nous arrê tâmes près du réservoir aux homards pour échanger un innocent baiser, et nous rentrâmes

pour déjeuner, tout rouges de santé et de plaisir.

«Comme deux jeunes grives,» dit M. Peggotty. Ce que je pris pour un compliment.

Il va sans dire que j'étais amoureux de la petite Émilie. Certainement j'aimais cette enfant, avec toute la sincérité et toute la tendresse qu'on peut éprouver plus tard dans la vie; je l'aimais avec plus de pureté et de désintéressement qu'il n'y en a dans l'amour de la jeunesse, quelque grand et quelque élevé qu'il soit. Mon imagination créait autour de cette petite créature aux yeux bleus quelque chose d'idéal qui faisait d'elle un vrai petit ange. Si par une matinée au ciel d'azur, je l'avais vue déployer ses ailes et s'envoler en ma présence, je crois que j'aurais regardé cela comme un événement auquel je devais m'attendre.

Nous nous promenions pendant des heures entières en nous donnant la main près de cette plaine monotone de Yarmouth. Les jours s'écoulaient gaiement pour nous, comme si le temps n'avait pas lui-même grandi, et qu'il fût encore un enfant, toujours prêt à jouer comme nous. Je disais à Émilie que je l'adorais, et que si elle ne m'aimait pas, il ne me restait plus qu'à me passer une épée à travers le corps. Elle me répondait qu'elle m'adorait, elle aussi, et je suis sûr que c'était vrai.

Quant à songer à l'inégalité de nos conditions, à notre jeunesse, ou à tout autre obstacle, la petite Émilie et moi nous ne prenions pas cette peine, nous ne songions pas à l'avenir. Nous ne nous inquiétions pas plus de ce que nous ferions plus tard que de ce que nous avions fait autrefois. En attendant nous

faisions l'admiration de mistress Gummidge et de Peggotty, qui murmuraient souvent le soir, lorsque nous étions tendrement assis à côté l'un de l'autre, sur notre petit coffre. «Seigneur Dieu, n'est-ce pas charmant?» M. Peggotty nous souriait tout en fumant sa pipe, et Ham faisait pendant des heures entières des grimaces de satisfaction. Je suppose que nous les amusions à peu près comme aurait pu le faire un joli joujou, ou un modèle en miniature du Colysée.

Je découvris bientôt que mistress Gummidge n'était pas toujours aussi aimable qu'on aurait pu s'y attendre, vu les termes dans lesquels elle se trouvait vis-à-vis de M. Peggotty. Mistress Gummidge était naturellement assez grognon, et elle se plaignait plus qu'il ne fallait pour que cela fût agréable dans une si petite colonie. J'en étais très-fâché pour elle, mais souvent je me disais qu'on serait bien mieux à son aise si mistress Gummidge avait une chambre commode, où elle pût se retirer jusqu'à ce qu'elle eût repris un peu sa bonne humeur.

M. Peggotty allait parfois à un cabaret appelé *Le bon Vivant*. Je découvris cela un soir, deux ou trois jours après notre arrivée, en voyant mistress Gummidge lever sans cesse les yeux sur l'horloge hollandaise, entre huit et neuf heures, tout en répétant qu'il était au cabaret, et que, bien mieux, elle s'était doutée dès le matin qu'il ne manquerait pas d'y aller.

Pendant toute la matinée, mistress Gummidge avait été extrêmement abattue, et dans l'après-midi elle avait fondu en larmes, parce que le feu s'était mis à fumer. «Je suis une pauvre

créature perdue sans ressource,» s'écria mistress Gummidge, en voyant ce désagrément, tout me contrarie.

«Oh! ce sera bientôt passé,» dit Peggotty (c'est de notre Peggotty que je parle), et puis, voyez-vous, c'est aussi désagréable pour nous que pour vous.

– Oui, mais moi, je le sens davantage,» dit mistress Gummidge.

C'était par un jour très-froid, le vent était perçant. Mistress Gummidge était, à ce qu'il me semblait, très-bien établie dans le coin le plus chaud de la chambre, elle avait la meilleure chaise, mais ce jour-là rien ne lui convenait. Elle se plaignait constamment du froid, qui lui causait une douleur dans le dos: elle appelait cela des *fourmillements*. Enfin elle se mit à pleurer et à répéter qu'elle n'était qu'une pauvre créature abandonnée, et que tout tournait contre elle.

«Il fait certainement très-froid, dit Peggotty. Nous le sentons bien tous, comme vous.

– Oui, mais moi, je le sens plus que d'autres,» dit Mistress Gummidge.

Et de même à dîner, mistress Gummidge était toujours servie immédiatement après moi, à qui on donnait la préférence comme à un personnage de distinction. Le poisson était mince et maigre, et les pommes de terre étaient légèrement brûlées. Nous avouâmes tous que c'était pour nous un petit désappointement, mais mistress Gummidge fondit en larmes et déclara avec une grande amertume qu'elle le sentait plus qu'aucun de nous.

Quand M. Peggotty rentra, vers neuf heures, l'infortunée mistress Gummidge tricotait dans son coin de l'air le plus misérable. Peggotty travaillait gaiement. Ham raccommodait une paire de grandes bottes. Moi, je lisais tout haut, la petite Émilie à côté de moi. Mistress Gummidge avait poussé un soupir de désolation, et n'avait pas, depuis le thé, levé une seule fois les yeux sur nous.

«Eh bien, les amis, dit M. Peggotty en prenant une chaise, comment ça va-t-il?»

Nous lui adressâmes tous un mot de bienvenue, excepté mistress Gummidge qui hocha tristement la tête sur son tricot.

«Qu'est-ce qui ne va pas? dit M. Peggotty tout en frappant des mains. Courage, vieille mère» (M. Peggotty voulait dire, vieille fille).

Mistress Gummidge n'avait pas la force de reprendre courage. Elle tira un vieux mouchoir de soie noire et s'essuya les yeux, mais au lieu de le remettre dans sa poche, elle le garda à la main, s'essuya de nouveau les yeux et le garda encore, tout prêt pour une autre occasion.

«Qu'est-ce qui cloche, ma bonne femme? dit M. Peggotty.

– Rien, répondit mistress Gummidge. Vous revenez du *Bon vivant*, Dan?

– Mais oui, j'ai fait ce soir une petite visite au *Bon vivant*, dit M. Peggotty.

– Je suis fâchée que ce soit moi qui vous force à aller là, dit mistress Gummidge.

– Me forcer! mais je n'ai pas besoin qu'on m'y force, répartit M. Peggotty avec le rire le plus franc; je n'y suis que trop disposé.

– Très-disposé, dit mistress Gummidge en secouant la tête et en s'essuyant les yeux. Oui, oui, très-disposé; je suis fâchée que ce soit à cause de moi que vous y soyez si disposé.

– À cause de vous? Ce n'est pas à cause de vous! dit M. Peggotty.

N'allez pas croire ça.

– Si, si, s'écria mistress Gummidge, je sais que je suis... je sais que je suis une pauvre créature perdue sans ressources, que non-seulement tout me contrarie, mais que je contrarie tout le monde. Oui, oui, je sens plus que d'autres et je le montre davantage. C'est mon malheur.»

Je ne pouvais m'empêcher, tout en écoutant ce discours, de me dire que son malheur se faisait bien sentir aussi à quelques autres membres de la famille. Mais M. Peggotty se garda bien de faire cette réflexion, et se borna à prier mistress Gummidge de reprendre courage.

«J'aimerais mieux être je ne sais pas quoi, dit mistress Gummidge. Certainement je me connais bien: ce sont mes peines qui m'ont aigrie. Je les sens toujours, et alors elles me contrarient. Je voudrais ne pas les sentir, mais je les sens. Je voudrais avoir le coeur plus dur, mais je ne l'ai pas. Je rends cette maison misérable, je ne m'en étonne pas. Je n'ai fait que tourmenter votre soeur tout le jour et M. Davy aussi.»

Ici l'attendrissement me gagna et je m'écriai dans mon trouble:

«Non, mistress Gummidge, vous ne m'avez pas tourmenté.

– Je sais bien que c'est mal à moi, dit mistress Gummidge. C'est mal reconnaître tout ce qu'on a fait pour moi. Je ferais mieux d'aller mourir à l'hospice. Je suis une pauvre créature perdue sans ressources, et il vaut mieux que je ne reste pas ici à faire aller tout de travers. Si les choses vont tout de travers avec moi et que j'aïlle moi-même tout de travers, il vaut mieux que j'aïlle tout de travers dans l'hospice de la paroisse. Dan, laissez-moi y aller mourir, pour vous débarrasser de moi!»

À ces mots mistress Gummidge se retira, et alla se coucher. Quand elle fut partie, M. Peggotty, qui jusque-là lui avait manifesté la plus profonde sympathie, se tourna vers nous, le visage encore tout empreint de ce sentiment, et nous dit à voix basse:

«Elle a pensé à l'ancien.»

Je ne comprenais pas bien sur quel ancien on supposait qu'avait pu méditer mistress Gummidge, mais Peggotty m'expliqua, tout en m'aidant à me coucher, que c'était feu M. Gummidge, et que son frère avait toujours cette explication toute prête dans de telles occasions, explication qui lui causait alors une grande émotion. Je l'entendis répéter à Ham, plusieurs fois, du hamac où il était couché:

«Pauvre femme! c'est qu'elle pensait à l'ancien!»

Et toutes les fois que, durant mon séjour, mistress Gummidge se laissa aller à sa mélancolie (ce qui arriva assez fréquemment) il répéta la même chose pour excuser son abattement, et toujours

avec la plus tendre commisération.

Quinze jours se passèrent ainsi, sans autre variété que le changement des marées qui faisait sortir ou rentrer M. Peggotty à d'autres heures, et qui apportait aussi quelque variété dans les occupations de Ham. Quand ce dernier n'avait rien à faire, il se promenait quelquefois avec nous pour nous montrer les vaisseaux et les barques. Une ou deux fois, il nous fit faire une excursion en bateau. Je ne sais pourquoi il y a des impressions qui s'associent plus particulièrement à un lieu qu'à un autre, mais je crois que c'est comme cela pour beaucoup de personnes, surtout pour les souvenirs de leur enfance; ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne puis jamais lire ou entendre prononcer le nom de Yarmouth sans me rappeler un certain dimanche matin où nous étions sur la plage: les cloches appelaient les fidèles à l'église: La tête de la petite Émilie reposait sur mon épaule: Ham jetait nonchalamment des cailloux dans la mer, et le soleil, dissipant au loin un épais brouillard, nous faisait entrevoir les vaisseaux à l'horizon.

Enfin le jour de la séparation arriva. Je me sentais le courage de quitter M. Peggotty et mistress Gummidge, mais mon cœur se brisait à la pensée de dire adieu à la petite Émilie. Nous allâmes, en nous donnant le bras, jusqu'à l'auberge où le voiturier descendait, et en chemin je promis de lui écrire (je tins plus tard ma promesse, en lui envoyant une page de caractères plus gros que ceux des affiches ou des annonces des appartements à louer). Au moment de nous quitter, notre émotion fut terrible, et s'il m'est jamais arrivé dans ma vie de sentir se faire dans mon cœur

un vide immense, c'est ce jour-là.

Pendant tout le temps de ma visite, j'avais été assez ingrat pour la maison paternelle; je n'y avais que peu ou point pensé; mais à peine eus-je repris le chemin de ma demeure, que ma conscience enfantine m'en montra le chemin d'un air de reproche, et plus je me sentis désolé, plus je compris que c'était là mon refuge, et que ma mère était mon amie et ma consolation.

À mesure que nous avançons, ce sentiment s'emparait de moi davantage. Aussi, en reconnaissant sur la route tout ce qui m'était familier et cher, je me sentais transporté du désir d'arriver près de ma mère et de me jeter dans ses bras. Mais Peggotty, au lieu de partager mes transports, cherchait à les calmer (bien que très-tendrement) et elle avait l'air tout embarrassé et mal à son aise.

Blunderstone la Rookery devait cependant, en dépit des efforts de Peggotty, apparaître devant moi, lorsque cela plairait au cheval du voiturier. Je le vis enfin, comme je me le rappelle bien encore, par cette froide matinée, sous un ciel gris qui annonçait la pluie!

La porte s'ouvrit; moitié riant, moitié pleurant, dans une douce agitation, je levai les yeux pour voir ma mère. Ce n'était pas elle, mais une servante inconnue.

«Comment, Peggotty! dis-je d'un ton lamentable, elle n'est pas encore revenue?»

– Si, si, monsieur Davy, dit Peggotty, elle est revenue. Attendez un moment, monsieur Davy, et... et je vous dirai quelque chose.»

Au milieu de son agitation, Peggotty, naturellement fort maladroite, mettait sa robe en lambeaux dans ses efforts pour descendre de la carriole, mais j'étais trop étonné et trop désappointé pour le lui dire. Quand elle fut descendue, elle me prit par la main, me conduisit dans la cuisine, à ma grande stupéfaction, puis ferma la porte.

«Peggotty, dis-je tout effrayé, qu'est-ce qu'il y a donc?

– Il n'y a rien, mon cher monsieur Davy; que le bon Dieu vous bénisse! répondit-elle, en affectant de prendre un air joyeux.

– Si, je suis sûr qu'il y a quelque chose. Où est maman?

– Où est maman, monsieur Davy? répéta Peggotty.

– Oui. Pourquoi n'est-elle pas à la grille, et pourquoi sommes-nous entrés ici? Oh! Peggotty!» Mes yeux se remplissaient de larmes et il me semblait que j'allais tomber.

«Que Dieu le bénisse, ce cher enfant! cria Peggotty en me saisissant par le bras. Qu'est-ce que vous avez? Mon chéri, parlez-moi!

– Elle n'est pas morte, elle aussi? Oh! Peggotty, elle n'est pas morte?

– Non!» s'écria Peggotty avec une énergie incroyable; puis elle se rassit toute haletante, en disant que je lui avais porté un coup.

Je me mis à l'embrasser de toutes mes forces pour effacer le coup ou pour lui en donner un autre qui rectifiât le premier, puis je restai debout devant elle, silencieux et étonné.

«Voyez-vous, mon chéri, j'aurais dû vous le dire plus tôt, reprit Peggotty, mais je n'en ai pas trouvé l'occasion. J'aurais dû le faire

peut-être, mais voilà... c'est que... je n'ai pas pu m'y décider tout à fait.

– Continuez, Peggotty, dis-je plus effrayé que jamais.

– Monsieur Davy, dit Peggotty en dénouant son chapeau d'une main tremblante et d'une voix entrecoupée, c'est que, voyez-vous, vous avez un papa!»

Je tremblai, puis je pâlis. Quelque chose, je ne saurais dire quoi, quelque chose qui semblait venir du tombeau dans le cimetière, comme si les morts s'étaient réveillés, avait passé auprès de moi, répandant un souffle mortel.

«Un autre, dit Peggotty.

– Un autre?» répétai-je.

Peggotty toussa légèrement, comme si elle avait avalé quelque chose qui lui raclât le gosier, puis me prenant la main, elle me dit:

«Venez le voir.

– Je ne veux pas le voir.

– Et votre maman,» dit Peggotty.

Je ne reculai plus, et nous allâmes droit au grand salon, où elle me laissa. Ma mère était assise à un coin de la cheminée; je vis M. Murdstone assis à l'autre. Ma mère laissa tomber son ouvrage et se leva précipitamment, mais timidement, à ce que je crus voir.

«Maintenant, Clara, ma chère, dit M. Murdstone, souvenez-vous! Il faut vous contenir, il faut toujours vous contenir! Davy, mon garçon, comment vous portez-vous?»

Je lui tendis la main. Après un moment de suspens, j'allai embrasser ma mère: elle m'embrassa aussi, posa doucement la

main sur mon épaule, puis se remit à travailler. Je ne pouvais regarder ni elle ni lui, mais je savais bien qu'il nous regardait tous deux; je m'approchai de la fenêtre et je contemplai longtemps quelques arbustes que les frimas faisaient ployer sous leur poids.

Dès que je pus m'échapper, je montai l'escalier. Mon ancienne chambre que j'aimais tant était toute changée, et je devais habiter bien loin de là. Je redescendis pour voir si je trouverais quelque chose qui n'eût pas changé: tout me paraissait si différent! j'errai dans la cour, mais bientôt je fus forcé de m'enfuir, car la niche, jadis vide, était maintenant occupée par un grand chien, à la gueule profonde et à la crinière noire, un vrai diable: à ma vue il s'était élancé vers moi comme pour me happer.

CHAPITRE IV

Je tombe en disgrâce

Si la chambre où on avait transporté mon lit pouvait rendre témoignage de ce qui se passait dans ses murs, je pourrais, aujourd'hui encore (qui est-ce qui demeure là? j'aimerais le savoir), l'appeler en témoignage pour déclarer combien mon coeur était désolé lorsque j'y rentrais ce soir-là. En remontant, j'entendis le gros chien qui continuait d'aboyer après moi; la chambre me paraissait triste et inconnue, j'étais aussi triste qu'elle: je m'assis; mes petites mains se croisèrent machinalement, et je me mis à penser.

Je pensai aux choses les plus bizarres: À la forme de la chambre, aux fentes du plafond, au papier qui recouvrait les murs, aux défauts des carreaux qui faisaient des bosses ou des creux dans le paysage, à ma table de toilette dont les trois pieds boiteux avaient quelque chose de rechigné qui me rappela mistress Gummidge lorsqu'elle songeait à l'Ancien. Et alors je pleurais, mais, sauf que je me sentais tout gelé et misérable, je crois que je ne savais pas bien pourquoi je pleurais. Enfin, dans mon désespoir, il me vint à l'esprit que j'aimais passionnément la petite Émilie, qu'on m'avait enlevé à elle pour m'amener dans un lieu où personne ne m'aimait autant qu'elle. À force de me désoler de cette pensée, je finis par me rouler dans un coin de

mon couvre-pied et par m'endormir en pleurant.

Je me réveillai en entendant quelqu'un dire: «Le voilà!» Une main découvrait doucement ma tête brûlante. Ma mère et Peggotty étaient venues me chercher, et c'était la voix de l'une d'elles que j'avais entendue.

«Davy, dit ma mère, qu'est-ce que vous avez donc?»

Comment pouvait-elle se demander cela? Je répondis: «Je n'ai rien.» Mais je détournai la tête pour cacher le tremblement de ma lèvre qui lui en aurait pu dire davantage.

«Davy! dit ma mère, Davy, mon enfant!»

Rien de ce qu'elle aurait pu dire ne m'aurait autant troublé que ces simples mots: «Mon enfant!» Je cachai mes larmes dans mon oreiller, et je repoussai la main de ma mère qui voulait m'attirer vers elle.

«C'est votre faute, Peggotty, méchante que vous êtes! dit ma mère. Je le sais bien. Comment pouvez-vous, je vous le demande, avoir le courage d'indisposer mon cher enfant contre moi ou contre ceux que j'aime. Qu'est-ce que cela veut dire, Peggotty?»

La pauvre Peggotty leva les yeux au ciel et répondit, en commentant la prière d'actions de grâces que je répétais habituellement après le dîner:

«Que le Seigneur vous pardonne, mistress Copperfield, et puissiez-vous ne jamais avoir à vous repentir de ce que vous venez de dire là!

– Il y a de quoi me faire perdre la tête, s'écria ma mère, et cela pendant une lune de miel, quand on devrait croire que mon

plus cruel ennemi ne voudrait pas m'enlever un peu de paix et de bonheur. Davy, méchant enfant! Peggotty, atroce femme que vous êtes! Oh! mon Dieu, s'écria ma mère en se tournant de l'un à l'autre avec une irritation capricieuse, quel triste séjour que ce monde, et dans un moment où on devrait s'attendre à n'avoir que des choses agréables!»

Je sentis tout d'un coup se poser sur moi une main qui n'était ni celle de ma mère ni celle de Peggotty; je me glissai au pied de mon lit. C'était la main de M. Murdstone qui tenait mon bras.

«Qu'est-ce que cela signifie, Clara, mon amour? Avez-vous oublié?

Un peu de fermeté, ma chère!

– Je suis bien fâchée, Édouard, dit ma mère, je voulais être raisonnable, mais je me sens si triste!

– Vraiment, dit-il, je suis fâché de vous entendre dire cela; c'est commencer bien tôt, Clara.

– Je dis qu'il est bien dur qu'on me rende malheureuse en ce moment, dit ma mère en faisant une petite moue; et c'est... c'est bien dur... n'est-ce pas?»

Il l'attira à lui, lui murmura quelques mots à l'oreille, et l'embrassa. La tête de ma mère reposait sur son épaule, elle avait passé son bras autour du cou de son mari; je compris dès lors qu'il pourrait toujours, comme il le faisait alors, faire plier à son gré une nature si flexible.

– Descendez, mon amour, dit M. Murdstone, David et moi nous allons revenir tout à l'heure. Ma brave femme, dit-il en

se tournant vers Peggotty, lorsqu'il eut vu sortir ma mère de la chambre, en l'accompagnant d'un gracieux sourire, ma brave femme, et il la regardait d'un air menaçant, vous savez le nom de votre maîtresse?

– Il y a longtemps qu'elle est ma maîtresse, monsieur, répondit Peggotty, je dois le savoir.

– C'est vrai, répondit-il, mais tout à l'heure, en montant, j'ai cru vous entendre l'appeler par un nom qui n'est pas le sien. Elle a pris le mien, vous le savez. Ne l'oubliez pas, je vous prie.»

Peggotty sortit sans répondre autrement que par une révérence, tout en me lançant des regards inquiets; elle avait probablement compris qu'on voulait qu'elle s'en allât, et elle n'avait point d'excuse à donner pour rester.

Lorsque nous fûmes tous deux seuls, il ferma la porte, et s'asseyant sur une chaise devant laquelle il se tenait debout, il fixa sur moi un regard perçant; mes yeux à moi s'attachaient aux siens. Il me semble encore entendre battre mon petit coeur.

«David, dit-il, et ses lèvres minces se serraient l'une contre l'autre, quand j'ai à réduire un cheval ou un chien entêté, qu'est-ce que je fais, selon vous?

– Je n'en sais rien.

– Je le bats.»

Je lui avais répondu d'une voix presque éteinte, mais je sentais maintenant que la respiration me manquait tout à fait.

«Je le fais céder et demander grâce. Je me dis, voilà un drôle que je veux dompter, et quand même cela devrait lui coûter tout

le sang qu'il a dans les veines, j'en viendrai à bout. Qu'est-ce que je vois-là sur votre joue?

– C'est de la boue, répondis-je.»

Il savait aussi bien que moi que c'était la trace de mes larmes; mais quand même il m'aurait adressé vingt fois la même question, en m'assommant de coups chaque fois, je crois que mon petit coeur se serait brisé avant que je lui répondisse autrement.

«Pour un enfant, vous avez beaucoup d'intelligence, dit-il avec le sourire grave qui lui était familier, et vous m'avez compris, je le vois. Lavez-vous la figure, monsieur, et descendez avec moi.»

Il me montra la toilette, celle que je comparais dans mon esprit à mistress Gummidge, et me fit signe de la tête de lui obéir immédiatement. Je ne doutais pas alors, et je doute encore moins maintenant, qu'il ne fût tout prêt à me rouer de coups, sans le moindre scrupule, si j'avais hésité.

«Clara, ma chère, dit-il, lorsque je lui eus obéi et que nous fûmes descendus au salon, sa main toujours appuyée sur mon bras, on ne vous tourmentera plus, j'espère. Nous corrigerons notre petit caractère.»

Dieu m'est témoin qu'en ce moment un mot de tendresse aurait pu me rendre meilleur pour toute ma vie, peut-être faire de moi une autre créature. En m'encourageant et en m'expliquant ce qui s'était passé, en m'assurant que j'étais le bienvenu et que ce serait toujours là mon chez moi, M. Murdstone aurait pu attirer à lui mon coeur, au lieu de s'assurer une obéissance hypocrite; au

lieu de le haïr, j'aurais pu le respecter. Il me sembla que ma mère était fâchée de me voir là debout au milieu de la chambre, l'air malheureux et effaré, et que, lorsqu'elle me vit aller timidement m'asseoir, ses yeux me suivirent plus tristement encore, comme si elle eût souhaité me voir plutôt courir gaiement; mais alors elle ne me dit pas un mot, et plus tard, il n'était plus temps.

Nous dînâmes seuls, tous les trois. Il avait l'air d'aimer beaucoup ma mère, ce qui ne me réconciliait pas avec lui, j'en ai bien peur, et elle, elle l'aimait beaucoup. Je compris à leur conversation qu'ils attendaient ce même soir une soeur aînée de M. Murdstone qui venait demeurer avec eux. Je ne me rappelle pas bien si c'est alors ou plus tard que j'appris, que, sans être positivement dans le commerce, il avait une part annuelle dans les bénéfices d'un négociant en vins de Londres, et que sa soeur avait le même intérêt que lui dans cette maison qui était liée avec sa famille depuis le temps de son arrière grand-père; en tout cas, j'en parle ici par occasion.

Après le dîner, nous étions assis au coin du feu, et je méditais d'aller retrouver Peggotty, mais la crainte que j'avais de mon nouveau maître m'ôtait la hardiesse de m'échapper, lorsqu'on entendit une voiture s'arrêter à la grille du jardin; M. Murdstone sortit pour aller voir qui c'était; ma mère se leva aussi. Je la suivais timidement, quand à la porte du salon elle s'arrêta, et profitant de l'obscurité, elle me prit dans ses bras comme elle faisait jadis, en me disant tout bas qu'il fallait aimer mon nouveau père et lui obéir. Elle me parlait rapidement et en cachette comme si elle

faisait mal, mais très-tendrement, et elle me tint une main dans la sienne jusqu'à ce que nous fûmes près de l'endroit du jardin où était son mari, alors elle lâcha ma main et passa la sienne dans le bras de M. Murdstone.

C'était miss Murdstone qui venait d'arriver; elle avait l'air sinistre, les cheveux noirs comme son frère, auquel elle ressemblait beaucoup de figure et de manières; ses sourcils épais se croisaient presque sur son grand nez, comme si elle eût reporté là les favoris que son sexe ne lui permettait pas de garder à leur place naturelle. Elle était suivie de deux caisses noires, dures et farouches comme elle; sur le couvercle on lisait ses initiales en clous de cuivre. Quand elle voulut payer le cocher, elle tira son argent d'une bourse d'acier, elle la renferma ensuite dans un sac qui avait plutôt l'air d'une prison portative suspendue à son bras au moyen d'une lourde chaîne, et qui claquait en se fermant comme une trappe. Je n'avais jamais vu de dame aussi métallique que miss Murdstone.

On la fit entrer dans le salon avec une foule de souhaits de bienvenue, et là elle salua solennellement ma mère comme sa nouvelle et proche parente; puis, levant les yeux sur moi, elle dit:

«Est-ce votre fils, ma belle-soeur?»

Ma mère dit que oui.

«En général, dit miss Murdstone, je n'aime pas les garçons.

Comment vous portez-vous, petit garçon?»

Je répondis à ce discours obligeant que je me portais très-bien et que j'espérais qu'il en était de même pour elle, mais j'y mis

si peu de grâce que miss Murdstone me jugea immédiatement en deux mots :

«Mauvaises manières!»

Après avoir prononcé cette sentence d'une voix très-sèche, elle demanda à voir sa chambre, qui devint dès lors pour moi un lieu de terreur et d'épouvante. Jamais on n'y vit les deux malles noires s'ouvrir ni rester entr'ouvertes. Une ou deux fois, en passant timidement ma tête à la porte entrebâillée, je vis, en l'absence de miss Murdstone, une série de petits bijoux et de chaînes d'acier pendus autour de la glace dans un appareil formidable; c'était, dans les jours de grande toilette, la parure de miss Murdstone.

Je crus comprendre qu'elle venait s'installer chez nous pour tout de bon, et qu'elle n'avait nulle intention de jamais repartir. Le lendemain matin elle commença à aider ma mère et elle passa toute la journée à mettre tout en ordre, sans respecter en rien les anciens arrangements. Une des premières choses remarquables que j'observai en miss Murdstone, c'est qu'elle était constamment poursuivie par le soupçon que les domestiques tenaient un homme caché quelque part dans la maison. Sous l'influence de cette conviction, elle se plongeait dans la cave au charbon aux heures les plus étranges, et il ne lui arrivait presque jamais d'ouvrir la porte d'un petit recoin obscur sans la refermer brusquement, dans la persuasion, sans doute, qu'elle le tenait.

Bien que miss Murdstone n'eût rien de très-aérien, elle se levait aussitôt que les alouettes. Avant que personne eût bougé dans la maison, elle était toujours, à ce que je crois encore

aujourd'hui, à la recherche de son homme. Peggotty assurait qu'elle dormait un oeil ouvert, mais je n'étais pas de son avis, car, lorsqu'elle eut avancé cette opinion, je voulus en faire sur moi l'expérience, et je la trouvai tout à fait impraticable.

Le matin qui suivit son arrivée elle avait sonné avant le premier chant du coq. Quand ma mère descendit pour le déjeuner, miss Murdstone s'approcha d'elle, au moment où elle allait faire le thé, posa une seconde sa joue contre la sienne, c'était sa manière d'embrasser, et lui dit :

«Vous savez, ma chère Clara, que je suis venue ici pour vous épargner toute espèce d'embarras. Vous êtes beaucoup trop jolie et trop enfant (ma mère rougit et sourit, ce rôle semblait ne pas lui trop déplaire) pour vous charger de devoirs que je pourrai remplir à votre place. Ainsi, ma chère, si vous voulez bien me donner vos clefs, à l'avenir je m'occuperai de tout cela.»

À partir de ce jour, miss Murdstone garda les clefs dans son sac d'acier durant la journée, sous son oreiller pendant la nuit, et ma mère n'eut pas à s'en occuper plus que moi.

Ma mère n'abandonna pourtant pas son autorité à une autre sans essayer de protester. Un soir que miss Murdstone développait à son frère certains plans intérieurs auxquels il donnait son approbation, ma mère se mit tout d'un coup à pleurer en disant qu'il lui semblait qu'au moins on aurait pu la consulter.

«Clara! dit sévèrement M. Murdstone, Clara! vous m'étonnez.
– Oh, vous pouvez bien dire que je vous étonne, Édouard, s'écria ma mère, et répéter qu'il faut de la fermeté, mais je suis

bien sûre que cela ne vous plairait pas plus qu'à moi.»

Ici je ferai remarquer que la fermeté était la qualité dominante dont se piquaient M. et miss Murdstone. Je ne sais pas quel nom j'eusse donné alors à cette fermeté, mais je sentais très-clairement que c'était, sous un autre nom, une véritable tyrannie, une humeur opiniâtre, arrogante et diabolique qui leur était commune à tous deux. Leur doctrine, la voici. M. Murdstone était ferme; personne autour de lui ne devait être aussi ferme que M. Murdstone; personne autour de lui ne devait être le moins du monde ferme, car tous devaient plier devant lui. Miss Murdstone faisait exception. Il lui était permis d'être ferme, mais seulement par alliance, et à un degré inférieur et tributaire. Ma mère était une autre exception. Il lui était permis d'être ferme; cela lui était même recommandé; mais seulement à condition d'obéir à leur fermeté, et de croire fermement qu'il n'y avait qu'eux sur la terre qui eussent de la fermeté.

«Il est bien dur, disait ma mère, que dans ma maison...

– Dans *ma* maison? répéta M. Murdstone. Clara!

– Dans *notre* maison, je veux dire, balbutia ma mère, évidemment très-effrayée, j'espère que vous savez ce que je veux dire, Édouard, il est bien dur que dans notre maison je n'aie pas la permission de dire un mot sur les affaires du ménage. Je m'en tirais certainement très-bien avant notre mariage. Il y a des témoins, dit ma mère en sanglotant, demandez à Peggotty si je ne m'en tirais pas très-bien quand on ne se mêlait pas de mes affaires.

– Édouard, dit miss Murdstone, mettons fin à tout ceci. Je pars demain.

– Jane Murdstone, dit son frère, taisez-vous! On croirait à vous entendre que vous ne me connaissez pas?

– Je puis bien dire, reprit ma pauvre mère, qui perdait du terrain et qui pleurait à chaudes larmes, je puis bien dire que je ne désire pas que personne s'en aille. Je serais très-malheureuse et très-misérable si quelqu'un s'en allait. Je ne demande pas grand'chose. Je ne suis pas déraisonnable. Je demande seulement qu'on me consulte quelquefois. Je suis très-reconnaissante à tous ceux qui veulent bien m'aider, et je demande seulement qu'on me consulte quelquefois pour la forme. Je croyais autrefois que vous m'aimiez parce que j'étais jeune et sans expérience. Édouard, je me rappelle bien que vous me le disiez alors, mais maintenant vous avez l'air de me haïr à cause de cela même, vous êtes si sévère!

– Édouard, dit miss Murdstone une seconde fois, mettons fin à tout ceci. Je pars demain.

– Jane Murdstone, répondit M. Murdstone d'une voix de tonnerre.

Voulez-vous vous taire? Comment osez-vous?...»

Miss Murdstone tira de prison son mouchoir de poche, et le mit devant ses yeux.

«Clara, continua-t-il en se tournant vers ma mère, vous me surprenez! Vous m'étonnez! Oui, j'avais eu quelque plaisir à épouser une personne simple et sans expérience; je voulais

former son caractère et lui donner un peu de cette fermeté et de cette décision dont elle avait besoin. Mais quand Jane Murdstone a la bonté de venir m'aider dans cette entreprise, quand elle consent à remplir, par affection pour moi, une condition qui est presque celle d'une femme de charge, et quand je vois que, pour la récompenser, on la traite grossièrement...

– Oh, je vous en prie, Édouard, je vous en prie, cria ma mère, ne m'accusez pas d'ingratitude. Je ne suis pas ingrate, assurément. Personne ne me l'a jamais reproché. J'ai bien des défauts, mais je n'ai pas celui-là. Oh non, mon ami!

– Quand je vois, reprit-il, sitôt que ma mère eut fini de parler, quand je vois qu'on traite grossièrement Jane Murdstone, mes sentiments s'altèrent et se refroidissent.

– Oh ne dites pas cela, mon ami, reprit ma mère d'un ton suppliant. Oh non, Édouard, je ne peux pas le supporter. Quelques défauts que je puisse avoir, je suis affectueuse. Je sais que je suis affectueuse. Je ne le dirais pas si je n'en étais pas bien sûre. Demandez à Peggotty. Elle vous dira, j'en suis sûre, que je suis affectueuse.

– Il n'y a point de faiblesse, quelle qu'elle soit, qui puisse avoir le moindre poids à mes yeux, Clara, répondit M. Murdstone, remettez-vous.

– Je vous en prie, soyons toujours bien ensemble, dit ma mère. Je ne pourrais supporter la froideur ou la dureté. Je suis si fâchée! J'ai bien des défauts, je le sais, et c'est très-bon à vous, Édouard, qui avez tant de force d'âme, de chercher à me corriger. Jane,

je ne fais d'objection à rien. Je serais au désespoir si vous aviez l'idée de nous quitter... Ma mère ne put aller plus loin.

– Jane Murdstone, dit M. Murdstone à sa soeur, des paroles amères, sont, je l'espère, peu ordinaires entre nous. Ce n'est pas ma faute s'il s'est passé ce soir une scène si étrange: j'y ai été entraîné par d'autres. Ce n'est pas non plus votre faute, vous y avez été entraînée par d'autres. Cherchons tous deux à l'oublier. Et comme, ajouta-t-il, après ces paroles magnanimes, cette scène est peu convenable devant l'enfant, David, allez vous coucher!»

Mes larmes m'empêchaient de trouver la porte. J'étais si désolé du chagrin de ma mère! Je sortis à tâtons, et je montai à l'aveuglette jusqu'à ma chambre, sans avoir seulement le courage de dire bonsoir à Peggotty, ni de lui demander une lumière. Quand elle vint une heure après voir ce que je faisais, elle me réveilla en entrant et me dit que ma mère s'était couchée assez souffrante, et que M. et miss Murdstone étaient restés seuls au salon.

Le lendemain matin je descendais plus tôt que de coutume, lorsque, en passant près de la porte de la salle à manger, j'entendis la voix de ma mère. Elle demandait très-humblement à miss Murdstone de lui pardonner, ce que miss Murdstone lui accordait, et une réconciliation complète avait lieu. Depuis je n'ai jamais vu ma mère dire son avis sur la moindre chose, sans avoir d'abord consulté miss Murdstone, ou sans s'être assurée, par quelques moyens positifs, de l'opinion de miss Murdstone, et je n'ai jamais vu miss Murdstone, les jours où elle était en

colère (toute ferme qu'elle était, elle avait cette faiblesse) avancer la main vers son sac comme pour en tirer les clefs et les rendre, sans voir en même temps ma mère pâmée de frayeur.

La teinte sombre qui dominait dans le sang des Murdstone assombrissait aussi la religion des Murdstone qui était austère et farouche. J'ai pensé depuis que c'était la conséquence nécessaire de la fermeté de M. Murdstone qui ne pouvait souffrir que personne échappât aux châtiments les plus sévères qu'il pût inventer. Quoi qu'il en soit, je me rappelle bien les visages menaçants qui m'entouraient quand j'allais à l'église, et comme tout était changé autour de moi. Ce dimanche tant redouté paraît de nouveau, et j'entre le premier dans notre ancien banc, comme un captif qu'on amène sous bonne escorte, pour assister au service des condamnés. Voilà miss Murdstone, avec sa robe de velours noir qui a l'air d'avoir été taillée dans un drap mortuaire: elle me suit de très-près; puis ma mère, puis son mari. Il n'y a plus, comme jadis, de Peggotty. J'entends miss Murdstone qui marmotte les réponses, en appuyant avec une énergie cruelle sur tous les mots terribles. Je la vois rouler tout autour de l'église ses grands yeux noirs quand elle dit «misérables pécheurs» comme si elle appelait par leurs noms tous les membres de la congrégation. Je vois parfois, ma mère, remuant timidement les lèvres, entre sa belle-soeur et son mari, qui font résonner les prières à ses oreilles comme le grondement d'un tonnerre éloigné. Je me demande, saisi d'une crainte soudaine, s'il est probable que notre bon vieux pasteur soit dans l'erreur, que M. et miss Murdstone aient raison,

et que tous les anges du ciel soient des anges destructeurs. Et si, par malheur, je remue le petit doigt ou que je bouge la tête, miss Murdstone me donne dans les côtes avec son livre de prières de bonnes bourrades qui me font grand mal.

Je vois encore, en revenant à la maison, quelques-uns de nos voisins, qui regardent ma mère, puis moi, et qui se parlent à l'oreille. Plus loin, quand le trio marche devant, et que je reste un peu en arrière, je me demande s'il est vrai que ma mère marche d'un pas moins joyeux, et que sa beauté ait déjà presque entièrement disparu. Enfin je me demande si nos voisins se rappellent comme moi le temps où nous revenions de l'église moi et ma mère, et je passe toute cette triste journée à me creuser la tête à ce sujet.

Il avait plusieurs fois été question de me mettre en pension. M. et miss Murdstone l'avaient proposé, et ma mère avait, bien entendu, été de leur avis. Cependant, il n'y avait encore rien de décidé. En attendant je prenais mes leçons à la maison.

Comment pourrais-je oublier ces leçons? Ma mère y présidait nominalement, mais en réalité je les recevais de M. Murdstone et de sa soeur qui étaient toujours présents, et qui trouvaient l'occasion favorable pour donner à ma mère quelques notions de cette fermeté, si mal nommée, qui était le fléau de nos deux existences. Je crois qu'ils me gardaient à la maison dans ce seul but. J'avais assez de facilité et de plaisir à apprendre, quand nous vivions seuls ensemble, moi et ma mère. Je me souviens du temps où j'apprenais l'alphabet sur ses genoux. Aujourd'hui encore

quand je regarde les grosses lettres noires du livre d'office, la nouveauté alors embarrassante pour moi de leur forme, et les contours alors faciles à retenir de l'O, de l'L et de l'S, me reviennent à l'esprit comme aux jours de mon enfance; mais ils ne me rappellent nul souvenir de dégoût ou de regret. Au contraire, il me semble que j'ai été conduit à travers un sentier de fleurs jusqu'au livre des crocodiles, encouragé le long du chemin par la douce voix de ma mère. Mais les leçons solennelles qui suivirent celles-là furent un coup mortel porté à mon repos, un labeur pénible, un chagrin de tous les jours. Elles étaient très-longues, très-nombreuses, très-difficiles. La plupart étaient parfaitement inintelligibles pour moi; et j'en avais bien peur, autant, je crois, que ma pauvre mère.

Voici comment les choses se passaient presque tous les matins.

Je descends après le déjeuner dans le petit salon avec mes livres, mon cahier et une ardoise. Ma mère m'attend près de son pupitre, mais elle n'est pas si disposée à m'entendre que M. Murdstone, qui fait semblant de lire dans son fauteuil près de la fenêtre, ou de miss Murdstone, qui enfile des perles d'acier à côté de ma mère. La vue de ces deux personnages exerce sur moi une telle influence, que je commence à sentir m'échapper, pour courir la prétentaine, les mots que j'ai eu tant de peine à me fourrer dans la tête. Par parenthèse, j'aimerais bien qu'on pût me dire où vont ces mots?

Je tends mon premier livre à ma mère. C'est un livre de grammaire, ou d'histoire, ou de géographie. Avant de le lui

donner, je jette un dernier regard de désespoir sur la page, et je pars au grand galop pour la réciter tandis que je la sais encore un peu. Je saute un mot. M. Murdstone lève les yeux. Je saute un autre mot. Miss Murdstone lève les yeux. Je rougis, je passe une demi-douzaine de mots, et je m'arrête. Je crois que ma mère me montrerait bien le livre, si elle l'osait, mais elle n'ose pas, et me dit doucement:

«Oh! Davy! Davy!

– Voyons, Clara, dit M. Murdstone, soyez ferme avec cet enfant. Ne dites pas: «Oh! Davy! Davy!» C'est un enfantillage, il sait, ou il ne sait pas sa leçon.

– Il ne la sait pas, reprit miss Murdstone d'une voix terrible.

– J'en ai peur, dit ma mère.

– Vous voyez bien, Clara, ajouta miss Murdstone, qu'il faut lui rendre le livre et qu'il aille rapprendre sa leçon.

– Oui, certainement, dit ma mère, c'est ce que je vais faire, ma chère Jane. Voyons Davy, recommence, et ne sois pas si stupide.»

J'obéis à la première de ces injonctions, et je me remets à apprendre, mais je ne réussis pas en ce qui concerne la seconde, car je suis plus stupide que jamais. Je m'arrête avant d'arriver à l'endroit fatal, à un passage que je savais parfaitement tout à l'heure, et je me mets à réfléchir, mais ce n'est pas à ma leçon que je réfléchis. Je pense au nombre de mètres de tulle qu'on peut avoir employés au bonnet de miss Murdstone, ou bien au prix qu'a dû coûter la robe de chambre de M. Murdstone, ou à quelque autre problème absurde qui ne me regarde pas, et dont je

n'aurai jamais que faire. M. Murdstone fait un geste d'impatience que j'attends depuis longtemps. Miss Murdstone en fait autant. Ma mère les regarde d'un air résigné, ferme le livre et le met de côté comme un arriéré que j'aurai à acquitter quand mes autres devoirs seront finis.

Bientôt le nombre des arriérés va grossissant comme une boule de neige. Plus il augmente, et plus je deviens bête. Le cas est tellement désespéré, et je sens qu'on me farcit la tête d'une telle quantité de sottises, que je renonce à l'idée de pouvoir jamais m'en tirer et que je m'abandonne à mon sort. Il y a quelque chose de profondément mélancolique dans les regards désespérés que nous nous jetons ma mère et moi, à chaque nouvelle erreur. Mais le plus terrible moment de ces malheureuses leçons, c'est quand ma mère, croyant que personne ne la regarde, essaye de me souffler le mot fatal. À cet instant miss Murdstone, qui depuis longtemps est aux aguets, dit d'une voix grave :

«Clara!»

Ma mère tressaille, rougit et sourit faiblement; M. Murdstone se lève, prend le livre, me le jette à la tête, ou me donne un soufflet, et me fait sortir brusquement de la chambre.

Quand j'ai fini d'apprendre mes leçons, il me reste encore à faire ce qu'il y a de plus terrible, une effrayante multiplication. C'est une torture inventée à mon usage, et M. Murdstone me dicte lui-même cet énoncé :

«Je vais chez un marchand de fromages, j'achète cinq mille fromages de Gloucester à six pence pièce, ce qui fait en tout...»

Je vois la joie secrète de miss Murdstone. Je médite sur ces fromages sans le moindre résultat, jusqu'à l'heure du dîner; je me noircis les doigts à force de tripoter mon ardoise. On me donne un morceau de pain sec pour m'aider à compter mes fromages, et je passe en pénitence le reste de la soirée.

Il me semble, autant que je puis me le rappeler, que c'était ainsi que finissaient presque toujours mes malheureuses leçons. Je m'en serais très-bien tiré sans les Murdstone; mais les Murdstone exerçaient sur moi une sorte de fascination, comme celle d'un serpent à sonnette vis-à-vis d'un petit oiseau. Même lorsqu'il m'arrivait de passer assez bien la matinée, je n'y gagnais autre chose que mon dîner; car miss Murdstone ne pouvait souffrir de me voir loin de mes cahiers, et si j'avais la folie de laisser apercevoir que je n'étais pas occupé, elle appelait sur moi l'attention de son frère, en disant:

«Clara, ma chère, il n'y a rien de tel que le travail; donnez un devoir à ce garçon,» et on me remettait à l'ouvrage. Quant à jouer avec d'autres enfants de mon âge, cela m'arrivait rarement, car la sombre théologie des Murdstone leur faisait envisager tous les enfants comme une race de petites vipères; (et pourtant il y eut jadis un Enfant placé au milieu des Disciples!); et à les croire, ils n'étaient bons qu'à se corrompre mutuellement.

Le résultat de ce traitement qui dura pendant six mois au moins, fut, comme on pouvait bien le croire, de me rendre grognon, triste et maussade. Ce qui y contribuait aussi infiniment, c'était qu'on m'éloignait toujours davantage de ma

mère. Une seule chose m'empêchait de m'abrutir absolument. Mon père avait laissé dans un cabinet, au second, une petite collection de livres; ma chambre était à côté, et personne ne songeait à cette bibliothèque. Peu à peu *Roderick Random*, *Peregrine Pickle*, *Humphrey Clinker*, *Tom Jones*, *le Vicaire de Wakefield*, *don Quichotte*, *Gil Blas* et *Robinson Crusoé*, sortirent, glorieux bataillon, de cette précieuse petite chambre pour me tenir compagnie. Ils tenaient mon imagination en éveil; ils me donnaient l'espoir d'échapper un jour à ce lieu. Ni ces livres, ni les *Mille et une Nuits*, ni les histoires des génies, ne me faisaient de mal, car le mal qui pouvait s'y trouver ne m'atteignait pas; je n'y comprenais rien. Je m'étonne aujourd'hui du temps que je trouvais pour lire ces livres, au milieu de mes méditations et de mes chagrins sur des sujets plus pénibles. Je m'étonne encore de la consolation que je trouvais au milieu de mes petites épreuves, qui étaient grandes pour moi, à m'identifier avec tous ceux que j'aimais dans ces histoires où, naturellement, tous les méchants étaient pour moi M. et miss Murdstone. J'ai été pendant plus de huit jours Tom Jones (un Tom Jones d'enfant, la plus innocente des créatures). Pendant un grand mois, je me suis cru un Roderick Random. J'avais la passion des récits de voyages; il y en avait quelques-uns sur les planches de la bibliothèque, et je me rappelle que pendant des jours entiers, je parcourais l'étage que j'habitais, armé d'une traverse d'embouchoir de bottes, pour représenter le capitaine un tel, de la marine royale, en grand danger d'être attaqué par les sauvages, et résolu à vendre

chèrement sa vie. Le capitaine avait beau recevoir des soufflets tout en conjuguant ses verbes latins, jamais il n'abandonnait sa dignité. Moi, je perdais la mienne, mais le capitaine était un capitaine, un héros, en dépit de toutes les grammaires, et de toutes les langues vivantes ou mortes qui pouvaient exister sur la terre.

C'était ma seule et ma fidèle consolation. Quand j'y pense, je revois toujours devant moi une belle soirée d'été; les enfants du village jouaient dans le cimetière, et moi, je lisais dans mon lit, comme si ma vie en eût dépendu. Toutes les granges du voisinage, toutes les pierres de l'église, tous les coins du cimetière, avaient, dans mon esprit, quelque association avec ces fameux livres et représentaient quelque endroit célèbre de mes lectures. J'ai vu Tom Pipes gravir le clocher de l'église; j'ai remarqué Strass, son sac sur le dos, assis sur la barrière pour s'y reposer, et je sais que le *commodore* Trunnion présidait le club avec M. Pickle dans la salle du petit cabaret de notre village.

Le lecteur sait maintenant aussi bien que moi où j'en étais à cette époque de mon enfance que je vais reprendre.

Un matin, en descendant dans le salon avec mes livres, je vis que ma mère avait l'air soucieux, que miss Murdstone avait l'air ferme, et que M. Murdstone ficelait quelque chose au bas de sa canne, petit jonc élastique qu'il se mit à faire tourner en l'air à mon arrivée.

«Puisque je vous dis, Clara, disait M. Murdstone, que j'ai souvent été fouetté moi-même.

– Bien certainement, dit miss Murdstone.

– Certainement, ma chère Jane, balbutia timidement ma mère; mais croyez-vous que cela ait fait du bien à Édouard?

– Croyez-vous que cela ait fait du mal à Édouard, Clara? reprit gravement M. Murdstone.

– C'est là toute la question,» dit sa soeur.

À cela ma mère répondit: «Certainement, ma chère Jane,» et ne dit plus un mot.

Je sentais que j'étais personnellement intéressé à ce dialogue, et je cherchais les yeux de M. Murdstone qui se fixèrent sur les miens.

«Maintenant, Davy, dit-il, et ses yeux étincelaient, il faut que vous soyez plus attentif aujourd'hui que de coutume.» Il fit de nouveau cingler sa canne, puis, ayant fini ces préparatifs, il la posa à côté de lui avec un regard expressif, et prit son livre.

C'était, pour le début, un bon moyen de me donner de la présence d'esprit! Je sentais les mots de mes leçons m'échapper, non pas un à un, mais par lignes et pages entières. J'essayai de les rattraper, mais il me semblait, si je puis ainsi dire, qu'ils s'étaient mis des patins ou des ailes pour glisser loin de moi avec une rapidité que rien ne pouvait arrêter.

Le commencement fut mauvais, la suite encore plus déplorable: j'étais justement arrivé résolu, ce jour-là, à me distinguer; je me croyais très-bien préparé, mais il se trouva que c'était une erreur grossière. Chaque volume qu'on posa sur la table, après la récitation, ajouta son contingent à la masse des

arriérés: miss Murdstone ne nous quittait pas des yeux. Enfin, quand nous arrivâmes au problème des cinq mille fromages (ce jour-là ce fut des coups de bâton qu'on me fit multiplier, je m'en souviens très- bien), ma mère fondit en larmes.

«Clara! dit miss Murdstone de sa voix d'avertissement.

– Je suis un peu souffrante, je crois, ma chère Jane,» dit ma mère.

Je le vis regarder sa soeur d'un air solennel, puis il se leva et dit, en prenant sa canne:

«Vraiment, Jane, nous ne pouvons nous attendre à ce que Clara supporte avec une fermeté parfaite la peine et le tourment que David lui a causés aujourd'hui. Ce serait trop héroïque. Clara a fait de grands progrès, mais ce serait trop lui demander. David, nous allons monter ensemble, mon garçon.»

Comme il m'emmenait, ma mère courut vers nous. Miss Murdstone dit: «Clara, est-ce que vous êtes folle?» et l'arrêta. Je vis ma mère se boucher les oreilles, puis je l'entendis pleurer.

Il monta dans ma chambre, lentement et gravement. Je suis sûr qu'il était ravi de cet appareil solennel de justice exécutive. Quand nous fûmes entrés, il passa tout d'un coup ma tête sous son bras.

«Monsieur Murdstone! monsieur! m'écriai-je. Non, je vous en prie, ne me battez pas! J'ai essayé d'apprendre, monsieur, mais je ne peux pas réciter, quand miss Murdstone et vous vous êtes là. Vraiment, je ne peux pas!

– Vous ne pouvez pas, David? Nous verrons ça.»

Il tenait ma tête sous son bras, comme dans un étau, mais je m'entortillais si bien autour de lui, en le suppliant de ne pas me battre, que je l'arrêtai un instant. Ce ne fut que pour un instant, hélas! car il me battit cruellement la minute d'après. Je saisis entre mes dents la main qui me retenait, et je la mordis de toutes mes forces. Je grince encore des dents rien que d'y penser.

Alors il me battit comme s'il voulait me tuer. Au milieu du bruit que nous faisons, j'entendais courir sur l'escalier, puis pleurer; j'entendais pleurer ma mère et Peggotty. Il s'en alla, ferma la porte à clef, et je restai seul, couché par terre, tout en nage, écorché, brûlant, furieux comme un petit diable.

Je me rappelle la tranquillité morne qui régnait dans la maison lorsque je revins un peu à moi-même! Je me rappelle à quel point je me sentis devenu méchant, quand ma douleur et ma colère commencèrent à s'apaiser!

J'écoutai longtemps: on n'entendait rien. Je me relevai péniblement et j'allai me mettre devant la glace; je fus effrayé de me voir, le visage rouge, enflé, affreux. Les coups de M. Murdstone m'avaient déchiré la peau, je me sentais tout endolori; à chaque mouvement que je faisais, je me remettais à pleurer; mais ce n'était rien en comparaison du sentiment de ma faute. Je crois que je me trouvais plus coupable que si j'avais été le plus atroce criminel.

Il commençait à faire nuit, je fermai la fenêtre (longtemps j'étais resté étendu, la tête appuyée contre l'embrasure, pleurant, dormant, écoutant tour à tour), quand j'entendis tourner la clef,

et que miss Murdstone entra avec un peu de pain et de viande et un bol de lait. Elle les posa sur la table sans dire un mot, me regarda un instant avec une fermeté exemplaire, puis se retira en fermant la porte après elle.

Il faisait nuit depuis longtemps que j'étais toujours assis près de la fenêtre, me demandant s'il ne viendrait plus personne. Quand j'en eus perdu l'espérance, je me déshabillai et me couchai, puis je commençai à songer avec terreur à ce que j'allais devenir. L'acte que j'avais commis ne constituait-il pas un crime légal? Ne serais-je pas emmené en prison? N'y avait-il pas pour moi quelque danger d'être pendu?

Je n'oublierai jamais mon réveil le lendemain matin; comment je me sentis d'abord gai et reposé, puis bientôt accablé par mes cruels souvenirs. Miss Murdstone parut avant que je fusse levé; elle me dit, en peu de mots, que je pouvais aller au jardin et m'y promener une demi-heure, pas plus longtemps; puis elle se retira en laissant la porte ouverte, pour que je pusse profiter de la permission.

C'est ce que je fis ce jour-là, et tout le temps que dura mon emprisonnement, qui se prolongea cinq jours. Si j'avais pu voir ma mère seule, je me serais jeté à ses genoux et je l'aurais suppliée de me pardonner; mais je ne voyais absolument que miss Murdstone, excepté le soir, au moment de la prière: miss Murdstone venait alors me chercher quand tout le monde était déjà à sa place; elle me mettait, comme un jeune bandit, tout seul près de la porte; puis ma geôlière m'emmenait solennellement,

avant que personne eût pu se relever. Je voyais seulement que ma mère était aussi loin de moi que faire se pouvait, et tournait la tête d'un autre côté, en sorte que jamais je ne pus voir son visage; M. Murdstone avait la main enveloppée dans un grand mouchoir de batiste.

Il me serait impossible de donner une idée de la longueur de ces cinq jours. Dans mon souvenir, ce sont des années. Je me vois encore écoutant le plus petit bruit dans la maison; le tintement des sonnettes, le bruit des portes qu'on ouvrait ou qu'on fermait, le murmure des voix, le son des pas sur l'escalier, je prêtais l'oreille aux rires, aux joyeux sifflements, aux chants du dehors, qui me paraissaient bien tristes dans ma solitude et dans mon chagrin; j'observais le pas inégal des heures, surtout le soir quand je me réveillais croyant que c'était le matin et que je découvrais qu'on n'était pas encore couché et que j'avais encore la nuit devant moi. Les rêves et les cauchemars les plus lamentables venaient troubler mon sommeil; le matin, à midi, le soir, je regardais d'un coin de la chambre, les enfants qui jouaient dans le cimetière, sans oser m'approcher de la fenêtre, de peur qu'ils ne vissent que j'étais en prison; je m'étonnais de ne plus jamais entendre ma propre voix; parfois, à l'heure de mes repas, je reprenais un peu de gaieté, qui disparaissait aussitôt; puis je voyais la pluie commencer à tomber, la terre paraissait rafraîchie, mais les nuages s'obscurcissaient au-dessus de l'église, et il me semblait que la nuit venait m'envelopper de son ombre, moi et mes remords. Tout cela est encore si vivant dans mon

souvenir, qu'au lieu de quelques jours, il me semble que cette cruelle existence a duré pendant des années.

Le dernier soir de mon châtiment, je fus réveillé par quelqu'un qui prononçait mon nom à voix basse. Je tressaillis dans mon lit, puis, étendant mes bras dans l'obscurité, je dis :

«Est-ce vous, Peggotty?»

Il n'y eut pas de réponse immédiate, mais bientôt j'entendis prononcer de nouveau mon nom d'une voix si mystérieuse et si effrayante, que si l'idée ne m'était pas venue qu'on me parlait par le trou de la serrure, je crois que la peur m'aurait donné une attaque de nerfs.

Je me dirigeai à tâtons vers la porte, et appuyant mes lèvres contre le trou de la serrure, je murmurai :

«Est-ce vous, ma bonne Peggotty?»

– Oui, mon cher Davy, répondit-elle. Mais ne faites pas plus de bruit qu'une petite souris, ou le chat vous entendra.»

Je compris qu'elle voulait parler de miss Murdstone, et je sentis combien la prudence était indispensable, sa chambre étant à côté de la mienne.

«Comment va maman? ma chère Peggotty. Est-elle bien fâchée contre moi?»

J'entendis Peggotty pleurer tout doucement de l'autre côté de la porte, comme je faisais du mien, enfin elle répondit : «Non, pas très-fâchée!»

«Qu'est-ce qu'on va faire de moi, ma bonne Peggotty? le savez- vous?»

– Pension près de Londres,» répondit Peggotty. Je fus obligé de le lui faire répéter, car elle avait parlé dans ma gorge la première fois, vu qu'au lieu d'appliquer mon oreille sur le trou de la serrure j'y avais laissé ma bouche, et quoique ses paroles m'eussent singulièrement chatouillé le gosier, je ne les avais pas entendues.

«Quand, Peggotty?

– Demain.

– Est-ce pour cela que miss Murdstone a sorti toutes mes affaires de mes tiroirs? car je le lui avais vu faire, bien que j'aie oublié de le dire.

– Oui, dit Peggotty, une malle!

– Est-ce que je ne verrai pas maman?

– Si, dit Peggotty; le matin. Puis elle appuya ses lèvres sur le trou de la serrure et prononça les phrases suivantes avec une gravité et une expression auxquelles les trous de serrure doivent être peu habitués, je crois, et chaque fragment de phrase séparé lui échappait comme un boulet de canon.

«Davy, mon chéri, si je n'ai pas été tout à fait aussi intime avec vous, dernièrement, que j'avais coutume de l'être, ce n'est pas que je vous aime moins. Tout autant et plus, mon joli garçon; c'est parce que je croyais que cela valait mieux pour vous: et pour une autre personne aussi. Davy, mon chéri, m'écoutez-vous? voulez-vous m'entendre?

– Oui, oui, Peggotty! dis-je en sanglotant.

– Mon trésor! dit Peggotty avec une compassion infinie, ce

que je veux vous dire, c'est qu'il ne faut jamais m'oublier. Car je ne vous oublierai jamais. Et je soignerai tout autant votre maman, Davy, que je vous ai jamais soigné. Et je ne la quitterai pas. Le jour viendra peut-être où elle sera bien aise d'appuyer sa pauvre tête sur le bras de sa vieille, de sa stupide Peggotty, et je vous écrirai, mon chéri. Bien que je sois très-ignorante. Et je... je...»

Ici Peggotty, voyant qu'elle ne pouvait m'embrasser, se mit à embrasser le trou de la serrure.

«Merci, chère Peggotty, dis-je. Oh, merci! merci! Voulez-vous me promettre une chose, Peggotty? Voulez-vous écrire à M. Peggotty, et lui dire, à lui, et à la petite Émilie et à mistress Gumidge et à Ham, que je ne suis pas aussi mauvais qu'ils pourraient le croire, et que je leur envoie toutes mes tendresses, surtout à la petite Émilie? Le voulez-vous, Peggotty, je vous en prie?»

La brave femme me le promit, nous embrassâmes tous deux le trou de la serrure avec la plus grande affection, je caressai le fer avec ma main comme si c'eût été l'honnête visage de Peggotty, et nous nous séparâmes. Depuis ce soir-là, j'ai toujours éprouvé pour elle un sentiment que je ne saurais définir. Elle ne remplaçait pas ma mère; personne au monde n'aurait pu le faire, mais elle remplissait un vide dans mon cœur, et ce que je sentais à son égard, je ne l'ai jamais senti pour aucune autre créature humaine. On se moquera, si l'on veut, de ce genre d'affection qui avait son côté comique; mais il n'en est pas moins vrai que, si elle

était morte, je ne sais pas ce que je serais devenu ou comment j'aurais joué mon rôle dans cette circonstance, qui serait devenue pour moi une véritable tragédie.

Le lendemain matin, miss Murdstone parut comme à l'ordinaire, et me dit que j'allais partir pour la pension, ce qui ne me surprit pas tout à fait autant qu'elle aurait pu le croire. Elle m'avertit aussi que, quand je serais habillé, je n'avais qu'à descendre dans la salle à manger pour déjeuner. J'y trouvai ma mère très-pâle et les yeux rouges; je courus me jeter dans ses bras, et je la suppliai du fond du coeur de me pardonner.

«Oh Davy! dit-elle, comment as-tu pu faire mal à quelqu'un que j'aime? Tâche de devenir meilleur, prie Dieu de te rendre meilleur! Je te pardonne, mais je suis bien malheureuse, Davy, de penser que tu aies de si mauvaises passions.»

On lui avait persuadé que j'étais un méchant enfant, et elle en souffrait plus que de me voir partir. Je le sentais vivement. J'essayai de manger quelques bouchées, mais mes larmes tombaient sur ma tartine de beurre, ou ruisselaient dans mon thé. Je voyais que ma mère me regardait, puis jetait un coup d'oeil sur miss Murdstone, toujours de planton près de nous, ou bien elle baissait tristement les yeux.

«Descendez la malle de M. Copperfield!» dit miss Murdstone, lorsqu'on entendit le bruit des roues devant la grille.

Je cherchai des yeux Peggotty, mais ce n'était pas elle, elle ne parut pas non plus que M. Murdstone. Mon ancienne connaissance, le voiturier, était devant sa carriole.

«Clara! dit miss Murdstone, de son ton d'admonition.

– Soyez tranquille, ma chère Jane, répondit ma mère. Adieu, Davy. C'est pour ton bien que tu nous quittes. Tu reviendras chez nous aux vacances. Conduis-toi bien.

– Clara! répéta miss Murdstone.

– Certainement, ma chère Jane, répondit ma mère, qui me tenait dans ses bras. Je te pardonne, mon cher enfant. Que Dieu te bénisse!

– Clara!» répéta miss Murdstone.

Miss Murdstone eut la bonté de m'accompagner jusqu'à la carriole, et de me dire en chemin qu'elle espérait que je me repentirais, et que je ne ferais pas une mauvaise fin; puis, je montai dans la carriole: le cheval leva languissamment le pied, nous étions partis.

CHAPITRE V

Je suis exilé de la maison paternelle

Nous n'avions pas fait plus d'un demi mille, et mon mouchoir de poche était tout trempé, quand le voiturier s'arrêta brusquement.

Je levai les yeux pour voir ce qu'il y avait, et je vis, à mon grand étonnement, Peggotty sortir de derrière une haie et grimper dans la carriole. Elle me prit dans ses bras, et me serra si fort contre son corset que mon pauvre nez en fut presque aplati, ce qui me fit grand mal, mais je n'y pensai seulement pas sur le moment; ce ne fut qu'après que je m'en aperçus, en le trouvant très- sensible. Peggotty ne dit pas un mot. Elle plongea son bras jusqu'au coude dans sa poche, en tira quelques sacs remplis de gâteaux qu'elle fourra dans les miennes avec une bourse qu'elle mit dans ma main, mais tout cela sans dire un mot. Après m'avoir de nouveau serré dans ses deux bras, elle redescendit de la carriole: j'ai toujours été persuadé, comme je le suis encore, qu'en se sauvant, elle n'emporta pas un seul bouton à sa robe. Moi j'en ramassai un, j'avais de quoi choisir, et je l'ai longtemps gardé précieusement comme un souvenir.

Le voiturier me regarda comme pour me demander si elle n'allait pas revenir. Je secouai la tête, et lui dis que je ne le croyais pas. «Alors, en marche,» dit-il à son indolente bête, qui se mit

effectivement en marche.

Après avoir pleuré toutes les larmes de mes yeux, je commençai à réfléchir que cela ne servait à rien de pleurer plus longtemps, d'autant plus que ni Roderick Random, ni le capitaine de la marine royale, n'avaient jamais, à ma connaissance, pleuré dans leurs situations les plus critiques. Le voiturier voyant ma résolution, me proposa de faire sécher mon mouchoir sur le dos de son cheval. Je le remerciai et j'y consentis. Mon mouchoir ne faisait pas grande figure, en manière de couverture de cheval.

Je passai ensuite à l'examen de la bourse. Elle était en cuir épais, avec un fermoir, et contenait trois shillings bien luisants que Peggotty avait évidemment polis et repolis avec soin pour ma plus grande satisfaction. Mais ce qu'elle contenait de plus précieux, c'étaient deux demi-couronnes enveloppées dans un morceau de papier, sur lequel ma mère avait écrit: «Pour Davy avec toutes mes tendresses.» Cela m'émut tellement, que je demandai au voiturier d'avoir la bonté de me rendre mon mouchoir de poche; mais il me répondit que selon lui, je ferais mieux de m'en passer, et je trouvai qu'il avait raison; j'essayai donc tout bonnement mes yeux sur ma manche et ce fut fini pour de bon.

Cependant il me restait encore de mes émotions passées, un profond sanglot de temps à autre. Après avoir ainsi voyagé pendant quelque temps, je demandai au voiturier s'il devait me conduire tout le long du chemin.

«Jusqu'où? demanda le voiturier.

– Eh bien! jusque-là, dis-je.

– Où ça, là? demanda le voiturier.

– Près de Londres, dis-je.

– Mais ce cheval-là, dit le voiturier en secouant les rênes pour me le montrer, serait plus mort qu'un cochon rôti, avant d'avoir fait la moitié du chemin.

– Vous n'allez donc que jusqu'à Yarmouth? demandai-je.

– Justement, dit le voiturier. Et là je vous mettrai dans la diligence, et la diligence vous mènera... où c'que vous allez.»

C'était beaucoup parler pour le voiturier (qui s'appelait M. Barkis), homme d'un tempérament flegmatique, comme je l'ai dit dans un chapitre précédent, et point du tout conversatif. Je lui offris un gâteau, comme marque d'attention; il l'avala d'une bouchée, ainsi qu'aurait pu faire un éléphant, et sa large face ne bougea pas plus que n'aurait pu faire celle d'un éléphant.

«Est-ce que c'est elle qui les a faits? dit M. Barkis, toujours penché, avec son air lourdaud, sur le devant de sa carriole, un bras placé sur chacun de ses genoux.

– C'est de Peggotty que vous voulez parler, monsieur?

– Ah! dit M. Barkis. Elle-même.

– Oui, c'est elle qui fait tous les gâteaux chez nous, d'ailleurs elle fait toute la cuisine.

– Vraiment?» dit M. Barkis.

Il arrondit ses lèvres comme pour siffler, mais il ne siffla pas. Il se pencha pour contempler les oreilles de son cheval, comme s'il y découvrait quelque chose de nouveau, et resta dans la même

position pas mal de temps, enfin il me dit:

«Pas d'amourettes, je suppose?»

– Des amourettes de veau, voulez-vous dire, monsieur Barkis?

Je vous demande pardon, elle les accommode aussi à merveille, car je croyais qu'il avait envie de prendre quelque chose, et qu'il désirait particulièrement se régaler d'un plat d'amourettes.

– Non, des amourettes... d'amour. Il n'y a personne qui aille se promener avec elle?

– Avec Peggotty?

– Ah! dit-il, elle-même!

– Oh! non, jamais, jamais elle n'a eu d'amour ni d'amourettes.

– Non, vraiment?» dit M. Barkis.

Il arrondit de nouveau ses lèvres comme pour siffler, mais il ne siffla pas plus que la première fois, et se mit à considérer encore les oreilles de son cheval.

«Et ainsi, dit M. Barkis, après un long silence, elle fait toutes les tartes aux pommes, et toute la cuisine, n'est-ce pas?»

Je répondis que oui.

«Eh bien! dit M. Barkis, je vais vous dire. Peut-être que vous lui écrirez?»

– Je lui écrirai certainement, repris-je.

– Ah! dit-il en tournant lentement les yeux vers moi. Eh bien! si vous lui écrivez, peut-être vous souviendrez-vous de lui dire que Barkis veut bien, voulez-vous?

– Que Barkis veut bien, répétais-je innocemment. Est-ce là tout?

– Oui, dit-il lentement, oui, Barkis veut bien.

– Mais vous serez demain de retour à Blunderstone, monsieur Barkis, lui dis-je (et mon coeur se serrait à la pensée que moi j'en serais bien loin), il vous serait plus facile de faire votre commission vous-même.»

Mais il me fit signe de la tête que non, et répéta de nouveau du ton le plus grave: «Barkis veut bien. Voilà tout.» Je promis de transmettre exactement la chose. Et ce jour-là même en attendant à Yarmouth la diligence, je me procurai un encrier et une feuille de papier, et j'écrivis à Peggotty un billet ainsi conçu:

«Ma chère Peggotty, je suis arrivé ici à bon port. Barkis veut bien. Mes tendresses à maman. Votre bien affectionné,

«Davy.»

«P. S. Il tient beaucoup à ce que vous sachiez que *Barkis veut bien.*»

Lorsque j'eus fait cette promesse, M. Barkis retomba dans un silence absolu; quant à moi, je me sentais épuisé par tout ce qui m'était arrivé récemment, et me laissant tomber sur une couverture, je m'endormis. Mon sommeil dura jusqu'à Yarmouth, qui me parut si nouveau et si inconnu dans l'hôtel où nous nous arrê tâmes, que j'abandonnai aussitôt le secret espoir que j'avais eu jusqu'alors d'y rencontrer quelque membre de la famille de M. Peggotty, peut-être même la petite Émilie.

La diligence était dans la cour, parfaitement propre et reluisante, mais on n'avait pas encore attelé les chevaux, et dans cet état il me semblait impossible qu'elle allât jamais jusqu'à

Londres. Je réfléchissais sur ce fait, et je me demandais ce que deviendrait définitivement ma malle, que M. Barkis avait déposée dans la cour, après avoir fait tourner sa carriole, et ce que je deviendrais moi-même, lorsqu'une dame mit la tête à une fenêtre où étaient suspendus quelques gigots et quelques volailles, et me dit:

«Êtes-vous le petit monsieur qui vient de Blunderstone?

– Oui, madame, dis-je.

– Votre nom? demanda la dame.

– Copperfield, madame, dis-je.

– Ce n'est pas ça, reprit la dame. On n'a pas commandé à dîner pour une personne de ce nom?

– Est-ce Murdstone, madame? dis-je.

– Si vous êtes le jeune Murdstone, dit la dame, pourquoi commencez-vous par me dire un autre nom?»

Je lui expliquai ce qu'il en était, elle sonna et cria: «William, montrez à monsieur la salle à manger» sur quoi un garçon arriva en courant, de la cuisine qui était de l'autre côté de la cour, et parut très-surpris de voir que c'était pour moi seul qu'on le dérangeait.

C'était une grande chambre, garnie de grandes cartes de géographie. Je crois que, quand les cartes auraient été de vrais pays étrangers, au milieu desquels on m'aurait lancé comme une bombe, je ne me serais pas senti plus dépaysé. Il me semblait que je prenais une étrange liberté d'oser m'asseoir, ma casquette à la main, sur un coin de la chaise la plus rapprochée de la porte, et

lorsque je vis le garçon mettre une nappe sur la table, tout exprès pour moi, et y placer une salière, je suis sûr que je devins tout rouge de modestie.

Il m'apporta des côtelettes et des légumes, et enleva les couvercles des plats avec tant de brusquerie que j'avais la plus grande peur de l'avoir apparemment offensé. Mais je me sentis rassuré en le voyant mettre une chaise pour moi devant la table, et me dire du ton le plus affable: «Maintenant, mon petit géant, asseyez-vous.»

Je le remerciai et je m'établis devant la table; mais il me semblait extraordinairement difficile de manier un peu adroitement mon couteau ou ma fourchette, ou d'éviter de jeter de la sauce sur moi, tant que le garçon serait là debout en face de moi, ne me quittant pas des yeux, et me faisant rougir jusqu'aux oreilles chaque fois que je le regardais. Lorsqu'il me vit entamer la seconde côtelette:

«Voilà, dit-il, une demi-pinte d'ale pour vous. La voulez-vous à présent.

– Merci, lui dis-je, je veux bien.»

Alors il versa la bière dans un grand verre, et la mit devant la fenêtre pour m'en faire admirer la belle couleur.

«Ma foi! dit-il, il y en a beaucoup, n'est-ce pas?

– Il y en a beaucoup, répondis-je en souriant.»

Car j'étais charmé de le trouver si aimable. C'était un petit homme, aux yeux brillants, avec un visage rougeaud et des cheveux tout hérissés; il avait l'air très-avenant, le poing sur la

hanche, et de l'autre main il tenait en l'air le verre plein d'ale.

«Il y avait bien ici un monsieur, dit-il, un gros monsieur qu'on nommait Topsawyer, peut-être le connaissez-vous?

– Non, dis-je, je ne crois pas.

– En culotte courte et en guêtres, un chapeau à larges bords, un habit gris, un cache-nez à pois, dit le garçon.

– Non, dis-je avec embarras, je n'ai pas ce plaisir.

– Il est venu ici hier, dit le garçon en regardant la bière au jour, il a demandé un verre de cette ale, il l'a voulu absolument, je lui ai dit qu'il avait tort, il l'a bue et il est tombé mort. Elle était trop forte pour lui. On ne devrait plus en donner, voilà le fait.»

J'étais épouvanté de ce terrible accident, et je lui dis que je ferais peut-être mieux de ne boire qu'un verre d'eau.

«C'est que, voyez-vous, dit le garçon tout en regardant toujours la bière à la fenêtre, et en clignant de l'oeil, on n'aime pas beaucoup ici qu'on laisse ce qu'on a commandé. Ça blesse mes maîtres. Mais moi, je peux la boire si vous voulez. J'y suis habitué, et l'habitude fait tout. Je ne crois pas que cela me fasse mal, pourvu que je renverse ma tête en arrière, et que j'avale lestement. Voulez-vous?»

Je lui répondis qu'il me rendrait un grand service en la buvant, pourvu que cela ne pût pas lui faire de mal, sans cela je ne voulais pas en entendre parler. Quand il rejeta sa tête en arrière pour avaler lestement, je fus saisi, je l'avoue, d'une terrible frayeur; je croyais que j'allais le voir tomber sans vie sur le parquet, comme le malheureux M. Topsawyer. Mais cela ne lui fit aucun mal. Au

contraire, il ne m'en parut que plus frais et plus gaillard.

«Qu'avons-nous donc là? dit-il en mettant sa fourchette dans mon plat. N'est-ce pas des côtelettes?»

– Des côtelettes, dis-je.

– Que Dieu me bénisse! je ne savais pas que ce fussent des côtelettes, s'écria-t-il. C'est justement ce qu'il faut pour neutraliser les mauvais effets de cette bière. Quelle chance!»

D'une main il saisit une côtelette, de l'autre il prit une pomme de terre, et mangea le tout du meilleur appétit à mon extrême satisfaction. Puis il prit une autre côtelette et une autre pomme de terre, et encore une autre pomme de terre et une autre côtelette. Quand nous eûmes fini, il m'apporta un pudding, et l'ayant placé devant moi, il se mit à ruminer en lui-même, et resta quelques instants absorbé dans ses réflexions.

«Comment trouvez-vous le pâtre? dit-il tout d'un coup.

– C'est un pudding, répondis-je.

– Un pudding! s'écria-t-il. Oui, vraiment! mais, dit-il en le contemplant de plus près, ne serait-ce pas un pudding aux fruits?»

– Oui, certainement.

– Et mais, dit-il en s'armant d'une grande cuiller, le pudding aux fruits est mon pudding favori, n'est-ce pas heureux? Allons, mon petit homme, voyons qui de nous deux ira le plus vite.»

Le garçon fut certainement celui qui alla le plus vite. Il me supplia plus d'une fois de me dépêcher de gagner la gageure, mais il y avait une telle différence entre sa cuiller à ragoût et ma cuiller à café, entre son agilité et mon agilité, entre son appétit et mon

appétit que je restai promptement en arrière. Je crois que je n'ai jamais vu personne aussi charmé d'un pudding; il avait déjà fini qu'il riait encore de plaisir, comme s'il le savourait toujours.

Je le trouvai si complaisant et de si bonne humeur, que je la priai de me procurer une plume, du papier et de l'encre pour écrire à Peggotty. Non-seulement il me l'apporta immédiatement, mais encore il eut la bonté de regarder pardessus mon épaule pendant que j'écrivais ma lettre. Quand j'eus fini, il me demanda où j'allais en pension.

«Près de Londres, lui dis-je. C'était tout ce que je savais.

– Oh! mon Dieu, dit-il de l'air le plus triste, j'en suis désolé.

– Pourquoi donc? lui demandai-je.

– Oh! mon Dieu, dit-il en hochant la tête, c'est justement la pension où on a brisé les côtes d'un petit garçon, les deux côtes; il était encore tout jeune. Il avait à peu près: voyons, quel âge avez-vous?»

Je lui dis que j'avais huit ans et demi.

«Tout juste son âge, dit-il. Il avait huit ans et demi quand on lui a brisé sa première côte; huit ans et huit mois quand on lui a brisé la seconde, et ma foi! c'était fini.»

Je n'eus pas la force de me dissimuler, non plus qu'au garçon, que c'était une malheureuse coïncidence, et je lui demandai comment cela était arrivé. Sa réponse n'eut rien de consolant, car il ne me répondit que cette phrase épouvantable: «En le fouettant.»

Heureusement le son du cor qui rappelait tous les voyageurs

vint faire diversion à mes inquiétudes. Je me levai et je demandai d'un ton moitié défiant, moitié orgueilleux, tout en tirant ma bourse, s'il y avait quelque chose à payer.

– Une feuille de papier à lettres, répondit-il. Avez-vous jamais acheté du papier à lettres?»

Je n'en avais aucun souvenir.

«Il est cher, dit-il, à cause des droits: trois pence. Et voilà comment on nous taxe dans ce pays-ci. Il ne reste plus que le pourboire du garçon. Quant à l'encre, ce n'est pas la peine d'en parler, ce sont mes profits.

– Combien croyez-vous... Combien faut-il que... combien dois- je... combien serait-il convenable de donner pour le garçon, je vous prie? balbutiai-je en rougissant.

– Si je n'avais pas une petite famille, et si cette petite famille n'avait pas la petite-vérole volante, je n'accepterais pas six pence, dit le garçon. Si je n'avais pas à soutenir une vieille mère et une charmante jeune soeur (ici le garçon parut vivement ému), je n'accepterais pas un farthing. Si j'avais une bonne place, et que je fusse bien traité ici, j'offrirais volontiers une bagatelle plutôt que de l'accepter. Mais je vis des restes... et je couche sur les sacs à charbon.» Ici le garçon fondit en larmes.

J'éprouvais la plus profonde pitié pour ses infortunes, et je sentais qu'il fallait avoir le coeur bien dur et bien brutal pour lui offrir moins de neuf pence. Je finis par lui donner un de mes trois beaux shillings; il le reçut avec beaucoup d'humilité et de vénération, et la minute d'après il le fit sonner sur son ongle, pour

voir si la pièce était bonne.

Je fus un peu déconcerté au moment de monter dans la voiture, lorsque je découvris qu'on me supposait capable d'avoir mangé le dîner tout entier à moi seul. Je m'en aperçus en entendant la dame qui était à la fenêtre, dire au conducteur: «Prenez garde, George, ou cet enfant va éclater en route!» Les servantes de l'hôtel qui étaient dans la cour venaient me contempler comme un jeune phénomène et me rire au nez. Mon malheureux ami, le garçon de l'hôtel, qui avait tout à fait repris sa bonne humeur, ne paraissait nullement embarrassé, et prenait, sans la moindre confusion, part à l'admiration générale. Je ne sais pas si cela ne me donna pas quelques soupçons sur son compte, mais j'incline pourtant à penser que, plein comme je l'étais de cette confiance naturelle aux enfants et du respect qu'ils ont en général pour ceux qui sont plus âgés qu'eux (qualités que je suis toujours fâché de voir perdre trop tôt aux enfants pour prendre les habitudes du monde), je n'eus pas, même alors, de doutes sérieux sur son compte.

Je trouvais pourtant un peu dur, il faut que je l'avoue, de servir de point de mire aux plaisanteries continuelles du cocher et du conducteur, sur ce que mon poids faisait pencher la diligence d'un côté, ou que je ferais bien de voyager à l'avenir dans un fourgon. L'histoire de mon appétit supposé se répandit bientôt parmi les voyageurs de l'impériale qui s'en divertirent aussi infiniment; ils me demandèrent si, à la pension où j'allais, on devait payer pour moi comme pour deux seulement ou pour trois; si on avait fait

des conditions particulières, ou bien si on me prenait au même prix que les autres enfants; avec une foule d'autres questions du même genre. Mais ce qu'il y avait de pis, c'est que je savais que, lorsque l'occasion se présenterait, je n'aurais pas le courage de manger la moindre chose, et qu'après avoir fait un assez pauvre dîner, j'allais me laisser affamer toute la nuit, car dans ma précipitation j'avais oublié mes gâteaux à l'hôtel. Mes craintes furent bientôt réalisées. Lorsqu'on s'arrêta pour souper, je ne pus jamais trouver la force de m'asseoir à la table d'hôte, et j'allai, fort à contre-cœur, me mettre dans un coin près de la cheminée, en disant que je n'avais besoin de rien. Cela ne me mit pourtant pas à l'abri de nouvelles plaisanteries, car un monsieur à la voix enrouée et au visage enluminé, qui n'avait cessé de manger des sandwiches que pour boire d'une bouteille qu'il ne quittait guère, fit observer que j'étais comme le boa constrictor, qui mangeait assez à un repas pour pouvoir rester ensuite plusieurs jours à jeun; après quoi, il se servit une énorme portion de boeuf bouilli.

Nous avons quitté Yarmouth à trois heures de l'après-midi, et nous devons arriver à Londres le lendemain matin à huit heures.

L'automne commençait, et la soirée était belle. Quand nous traversions un village, je cherchais à me représenter ce qui se passait dans l'intérieur des maisons, et ce que faisaient les habitants; puis quand les petits garçons se mettaient à courir pour grimper derrière la diligence, je me demandais s'ils avaient encore leurs pères, et s'ils étaient heureux chez eux. J'avais donc beaucoup de sujets de réflexion, sans compter que je songeais

sans cesse à l'endroit de ma destination, triste sujet de méditation. Quelquefois aussi, je me le rappelle, je me laissais aller à penser à la maison de ma mère et à Peggotty; ou j'essayais confusément de me rappeler comment j'étais avant d'avoir mordu M. Murdstone, mais je ne pouvais jamais réussir, tant il me semblait que tout cela datait de l'antiquité la plus reculée.

La nuit ne fut pas aussi agréable que la soirée; il faisait froid. Comme on m'avait casé entre deux messieurs (celui qui avait la figure enluminée et un autre) de peur que je ne glissasse des banquettes, ils manquaient à chaque instant de m'étouffer en dormant et me tenaient comme dans un étau. J'étais parfois tellement écrasé que je ne pouvais m'empêcher de crier: «Oh! je vous en prie!» ce qui leur déplaisait fort, parce que cela les réveillait. En face de moi était assise une vieille dame avec un grand manteau de fourrure, qui avait l'air, dans l'obscurité, plutôt d'une meule de foin que d'une femme, tant elle était empaquetée. Cette dame avait un panier, et pendant longtemps elle n'avait su où le fourrer; elle découvrit enfin qu'elle pourrait le glisser sous mes jambes qui étaient très-courtes. Ce panier me mettait à la torture; il me cognait et me meurtrissait les jarrets; mais au moindre mouvement que je faisais, le verre contenu dans le panier allait se choquer contre un autre objet, et la vieille dame me donnait un terrible coup de pied, tout en disant:

«Allez-vous vous tenir tranquille! vous êtes bien peu endurant pour votre âge.»

Enfin, le soleil se leva, et mes compagnons de route eurent

un sommeil moins agité. On ne saurait dépeindre toutes les angoisses qui les avaient oppressés durant la nuit, et qui se manifestaient par des ronflements épouvantables. À mesure que le soleil s'élevait à l'horizon, leur sommeil devenait moins profond, et peu à peu ils se réveillèrent tous l'un après l'autre. Je me souviens que je fus bien surpris de les voir tous soutenir qu'ils n'avaient pas dormi une minute, et repousser cette insinuation avec la plus vive indignation. J'en suis encore étonné à l'heure qu'il est, et je n'ai jamais pu m'expliquer comment, de toutes les faiblesses humaines, celle que nous sommes tous le moins disposés à confesser (je vous demande un peu pourquoi), c'est la faiblesse d'avoir pu dormir en voiture.

Je n'ai pas besoin de raconter ici quelle étrange ville me parut Londres lorsque je l'aperçus dans le lointain, ni comment je me figurais que les aventures de mes héros favoris se renouvelaient à chaque instant dans cette grande cité, pleine à mes yeux de plus de merveilles et de plus de crimes que toutes les villes de la terre. Nous arrivâmes enfin à un hôtel situé sur la paroisse de White-Chapel, où nous devions nous arrêter. J'ai oublié si c'était le *Taureau-Bleu* ou le *Sanglier-Bleu*, mais ce que je sais, c'est que c'était un animal bleu, et que cet animal était aussi représenté sur le derrière de la diligence.

Le conducteur fixa les yeux sur moi en descendant, et dit à la porte du bureau:

«Y a-t-il ici quelqu'un qui demande un jeune garçon inscrit au registre sous le nom de Murdstone, venant de Blunderstone,

Suffolk, et qui était attendu? Qu'on le vienne réclamer.»

Personne ne répondit.

«Essayez de Copperfield, monsieur, je vous prie, dis-je en baissant piteusement les yeux.

– Y a-t-il ici quelqu'un qui demande un jeune garçon inscrit au registre sous le nom de Murdstone, venant de Blunderstone, Suffolk, mais qui répond au nom de Copperfield, et qui doit attendre qu'on le vienne réclamer? dit le conducteur. Parlez! y a-t-il quelqu'un?»

Non, il n'y avait personne. Je regardai avec inquiétude tout autour de moi, mais cette question répétée n'avait pas fait la moindre impression sur ceux qui étaient présents, sauf sur un homme à longues guêtres, qui n'avait qu'un oeil, et qui suggéra qu'on ferait bien de me mettre un collier de cuivre et de m'attacher à un poteau dans l'étable, comme aux chiens perdus. On plaça une échelle, et je descendis après la dame qui ressemblait à une meule de foin: je ne me permis de bouger que lorsqu'elle eut enlevé son panier. Tous les voyageurs eurent promptement quitté leurs places; on descendit tous les bagages, et les garçons d'écurie firent rentrer la diligence sous la remise. Et cependant personne ne paraissait pour réclamer l'enfant tout poudreux qui venait de Blunderstone, Suffolk.

Plus solitaire que Robinson Crusoé, qui du moins n'avait près de lui personne pour venir l'observer et remarquer qu'il était solitaire, j'entrai dans le bureau de la diligence, et sur l'invitation du commis, je passai derrière le comptoir, et je m'assis sur la

balance où on pesait les bagages. Là, tandis que j'étais assis au milieu des paquets, des livres et des ballots, respirant le parfum des écuries (qui s'associera éternellement dans ma mémoire avec cette matinée), je fus assailli par une foule de réflexions toutes plus lugubres les unes que les autres. À supposer qu'on ne vint jamais me chercher, combien de temps consentirait-on à me garder là où j'étais? Me garderait-on assez longtemps pour qu'il ne me restât plus rien de mes sept shillings? Est-ce que je passerais la nuit dans un de ces compartiments en bois avec le reste des bagages? Faudrait-il me laver tous les matins à la pompe de la cour? Ou bien me renverrait-on tous les soirs et serais-je obligé de revenir tous les matins jusqu'à ce qu'on vînt me chercher? Et si ce n'était pas une erreur; si M. Murdstone avait inventé ce plan pour se débarrasser de moi, que deviendrais-je? Si on me permettait de rester là jusqu'à ce que j'eusse dépensé mes sept shillings, je ne pouvais toujours pas espérer d'y rester lorsque je commencerais à mourir de faim. Cela serait évidemment gênant et désagréable pour les pratiques, et de plus cela exposerait le je ne sais quoi bleu à avoir à payer les frais de mon enterrement. Si je me mettais immédiatement en route et que je tentasse de retourner chez ma mère, comment pourrais-je marcher jusque-là? Et d'ailleurs étais-je sûr d'être bien accueilli par d'autres que par Peggotty, lors même que je réussirais à arriver? Si j'allais m'offrir aux autorités voisines comme soldat ou comme marin, j'étais un si petit bonhomme qu'il était bien probable qu'on ne voudrait pas de moi. Ces pensées, jointes à

un millier d'autres, me faisaient monter le rouge au visage, et je me sentais tout étourdi de crainte et d'émotion. J'étais dans cet état violent lorsqu'entra un homme qui murmura quelques mots à l'oreille du commis; celui-ci me tira vivement de la balance et me poussa vers le nouveau venu comme un colis pesé, acheté, payé, enlevé.

En sortant du bureau, la main dans celle de ma nouvelle connaissance, je me hasardai à jeter les yeux sur mon conducteur. C'était un jeune homme au teint jaune, à l'air dégingandé, aux joues creuses, avec un menton presque aussi noir que celui de M. Murdstone; mais là cessait la ressemblance, car ses favoris étaient rasés, et ses cheveux, au lieu d'être luisants, étaient rudes et secs. Il portait un habit et un pantalon noirs, un peu secs et râpés aussi; l'habit ne descendait pas jusqu'au poignet ni le pantalon jusqu'à la cheville de leur propriétaire; sa cravate blanche n'était pas d'une propreté exagérée. Je n'ai jamais cru, et je ne veux pas croire encore, que cette cravate fût tout le linge qu'il avait sur lui, mais c'était au moins tout ce qu'il en laissait entrevoir.

«Vous êtes le nouvel élève? me dit-il.

– Oui, monsieur,» lui dis-je. Je le supposais. Je n'en savais rien.

«Je suis l'un des maîtres d'études de la pension Salem,» me dit-il.

Je le saluai, j'étais terrifié. Je n'osais faire la moindre allusion à une chose aussi vulgaire que ma malle en présence du savant

maître de Salem-House; ce ne fut que lorsque nous fûmes sortis de la cour que j'eus la hardiesse d'en faire mention. Nous revînmes sur nos pas, d'après mon observation très-humble qu'elle pourrait plus tard m'être utile, et il dit au commis que le voiturier devait venir la prendre à midi.

«Monsieur, lui dis-je, lorsque nous eûmes fait à peu près le même trajet, auriez-vous la bonté de me dire si c'est bien loin?

– C'est du côté de Blackheath, me dit-il.

– Est-ce loin, monsieur? demandai-je timidement.

– Il y a un bon bout de chemin, dit-il; nous irons par la diligence; on compte environ six milles.»

Je me sentais si las et si épuisé, que l'idée de faire encore six milles sans me restaurer était au-dessus de mes forces. Je m'enhardis jusqu'à lui dire que je n'avais pris absolument rien pendant toute la nuit, et que je lui serais très-reconnaissant s'il voulait bien me permettre d'acheter quelque chose pour manger. Il parut surpris (je le vois encore s'arrêter et me regarder); après avoir réfléchi un instant, il me dit qu'il avait besoin de s'arrêter chez une vieille femme qui habitait près de là, et que ce que j'aurais de mieux à faire, ce serait d'acheter un peu de pain, ou toute autre nourriture à mon choix, pourvu qu'elle fût saine, et de déjeuner chez cette personne qui me procurerait du lait.

Nous nous rendîmes chez un boulanger, où, après avoir jeté mon dévolu sur une foule de petits gâteaux succulents qu'il refusa de me laisser prendre les uns après les autres, nous finîmes par nous décider pour un bon petit pain de seigle qui me coûta

trois pence. Plus loin, nous achetâmes un oeuf et une tranche de lard fumé; tout cela me laissa encore possesseur de pas mal de petite monnaie sur mon second shilling que j'avais changé, ce qui me fit penser que Londres était un endroit où l'on vivait à très-bon marché. Lorsque nous eûmes fait nos provisions, nous traversâmes, au milieu d'un tapage et d'un mouvement qui troublaient singulièrement ma pauvre tête, un pont, *London-Bridge* sans doute (je crois même qu'il me le dit, mais j'étais à moitié endormi), et enfin nous arrivâmes chez la vieille femme qui logeait dans un hospice, comme je pus le voir à l'apparence du bâtiment et aussi à l'inscription placée au-dessus de la grille, qui disait que cette maison avait été fondée pour vingt-cinq femmes pauvres.

Le maître d'études de Salem-House leva le loquet d'une de ces portes noires qui se ressemblaient toutes: d'un côté il y avait une fenêtre à petits carreaux, et au-dessus de la porte une autre fenêtre à petits carreaux; nous entrâmes dans la maison d'une de ces pauvres vieilles femmes, qui soufflait son feu sur lequel était placée une petite casserole. En voyant entrer mon conducteur, la vieille femme cessa de souffler, et dit quelque chose comme: «Mon Charles!» Mais en me voyant entrer après lui, elle se leva, et fit en se frottant les mains une espèce de révérence embarrassée.

«Pouvez-vous faire cuire le déjeuner de ce jeune monsieur, je vous prie, dit le maître d'études de Salem-House.

– Si je le peux? dit la vieille femme; mais oui, certainement.

– Comment va mistress Fibbitson aujourd'hui?» dit le maître d'études en regardant une autre vieille femme assise sur une grande chaise près du feu; elle avait si bien l'air d'un paquet de vieux chiffons, qu'à l'heure qu'il est je me félicite encore de ce que je n'ai pas commis l'erreur de m'asseoir dessus.

«Ah! elle ne va pas trop bien, dit la première vieille femme; elle est dans un de ses mauvais jours. Je crois vraiment que, si par malheur le feu s'éteignait, elle s'éteindrait avec lui pour ne plus jamais revenir à la vie.»

Ils la regardaient tous deux, je fis de même. Bien qu'il fût très-chaud dehors, elle semblait ne songer à rien au monde qu'au feu. Je crois même qu'elle était jalouse de la casserole, et j'ai quelque soupçon qu'elle lui en voulait de lui cacher le feu pour faire cuire mon oeuf et frire mon lard, car je la vis me montrer le poing quand tout le monde avait le dos tourné, pendant ces opérations culinaires. Le soleil entrait par la petite fenêtre, mais elle lui tournait le dos, et, assise dans sa grande chaise qui tournait aussi le dos au soleil, elle semblait couvrir le feu comme pour lui tenir chaud, au lieu de s'y chauffer elle-même, et elle le surveillait d'un oeil méfiant. Lorsqu'elle vit que les préparatifs de mon déjeuner touchaient à leur terme et que le feu allait enfin être délivré, elle éclata de rire dans sa joie, et je dois dire que son rire était loin d'être mélodieux.

Je m'assis en face de mon pain de seigle, de mon oeuf, de ma tranche de lard, auxquels s'était ajoutée une jatte de lait, et je fis un repas délicieux. J'étais encore à l'oeuvre, lorsque la vieille

femme qui habitait la maison, dit au maître d'études:

«Avez-vous votre flûte sur vous?

– Oui, répondit-il.

– Jouez-en donc un petit air, dit la vieille femme; d'un ton suppliant. Je vous en prie.»

Le maître d'études mit la main sous les pans de son habit, et sortit les trois morceaux d'une flûte qu'il remonta, puis il se mit immédiatement à jouer. Mon opinion, après bien des années de réflexions, c'est que personne au monde n'a jamais pu jouer aussi mal. Il en tirait les sons les plus épouvantables que j'aie entendus, naturels ou artificiels. Je ne sais quel air il jouait, si tant est que ce fussent des airs, ce dont je doute, mais le résultat de cette mélodie fut primo, de me faire songer à toutes mes peines, au point de me faire venir les larmes aux yeux; secondo, de m'ôter complètement l'appétit, et tertio, de me donner une telle envie de dormir que je ne pouvais tenir mes yeux ouverts. Le seul souvenir de cette musique m'assoupit encore. Je revois la petite chambre avec l'armoire du coin entr'ouverte, les chaises au dossier perpendiculaire, et le petit escalier à pic qui conduisait à une autre petite chambre au premier, enfin les trois plumes de paon qui ornaient le manteau de la cheminée; je me souviens, qu'en entrant, je me demandais si le paon serait bien flatté de voir ses belles plumes condamnées à cet emploi, mais tout cela disparaît peu à peu devant moi, ma tête se penche, je dors. La flûte ne se fait plus entendre, c'est le son des roues qui retentit à mon oreille; je suis en voyage; la diligence s'arrête, je me réveille

en sursaut, et voilà de nouveau la flûte; le maître d'études de Salem-House en joue d'un air lamentable, et la vieille femme l'écoute avec ravissement. Mais elle disparaît à son tour, puis il disparaît aussi, enfin tout disparaît, il n'y a plus ni de flûte, ni de maître d'études, ni de Salem-House, ni de David Copperfield, il n'y a qu'un profond sommeil.

Je rêvais probablement, lorsque je crus voir, tandis qu'il soufflait dans cette épouvantable flûte, la vieille maîtresse du logis qui s'était approchée de lui dans son enthousiasme, se pencher tout d'un coup sur le dossier de sa chaise, et prendre sa tête dans ses bras pour l'embrasser; un instant la flûte s'arrêta. J'étais apparemment entre la veille et le sommeil, alors et quelque temps après, car, lorsqu'il recommença à jouer, (ce qu'il y a de sûr c'est qu'il s'était interrompu un instant), je vis et j'entendis la susdite vieille femme demander à mistress Fibbitson si ce n'était pas délicieux (en parlant de la flûte), à quoi mistress Fibbitson répondit, «oui, oh oui!» et se pencha vers le feu, auquel elle rapportait, j'en suis sûr tout l'honneur de cette jolie musique.

Il y avait déjà longtemps que j'étais endormi, je crois, lorsque le maître d'études de Salem-House démonta sa flûte, mit dans sa poche les trois pièces qui la composaient, et m'emmena. Nous trouvâmes la diligence tout près de là, et nous montâmes sur l'impériale, mais j'avais tellement envie de dormir que, lorsqu'on s'arrêta sur la route pour prendre d'autres voyageurs, on me mit dans l'intérieur où il n'y avait personne, et là je dormis profondément, jusqu'à une longue montée que les chevaux

gravirent au pas entre de grands arbres. Bientôt la diligence s'arrêta; elle avait atteint sa destination.

Après quelques minutes de marche, nous arrivâmes, le maître d'études et moi, à Salem-House; un grand mur de briques formait l'enceinte, et le tout avait l'air fort triste. Sur une porte pratiquée dans le mur était placé un écriteau où on lisait: *Salem-House*. Nous vîmes bientôt paraître, à une petite ouverture près de la porte, un visage maussade, qui appartenait à ce que je vis, lorsque la porte nous fut ouverte, à un gros homme, avec un cou énorme comme celui d'un taureau, une jambe de bois, un front bombé, et des cheveux coupés ras tout autour de la tête.

«C'est le nouvel élève,» dit le maître d'études.

L'homme à la jambe de bois m'examina de la tête aux pieds, ce qui ne fut pas long, car je n'étais pas bien grand, puis il referma la porte derrière nous, et prit la clef. Nous nous dirigeons vers la maison, au milieu de grands arbres au feuillage sombre, quand il appela mon conducteur.

«Holà!»

Nous nous retournâmes; il était debout à la porte de la petite loge, où il demeurait, une paire de bottes à la main.

«Dites donc! le savetier est venu depuis que vous êtes sorti, monsieur Mell, et il dit qu'il ne peut plus du tout les raccommoder. Il prétend qu'il ne reste pas un seul morceau de la botte primitive, et qu'il ne comprend pas que vous puissiez lui demander de les réparer.»

En parlant ainsi il jeta les bottes devant M. Mell, qui retourna

quelques pas en arrière pour les ramasser, et qui les regarda de l'air le plus lamentable, en venant me retrouver. J'observai alors, pour la première fois, que les bottes qu'il portait étaient fort usées, et qu'il y avait même un endroit par où son bas sortait, comme un bourgeon qui veut percer l'écorce?

Salem-House était un bâtiment carré bâti en briques avec deux pavillons sur les ailes, le tout d'une apparence nue et désolée. Tout ce qui l'entourait était si tranquille que je dis à M. Mell que probablement les élèves étaient en promenade, mais il parut surpris de ce que je ne savais pas qu'on était en vacances, et que tous les élèves étaient chez leurs parents, M. Creakle, le maître de pension, était au bord de la mer avec Mme et miss Creakle, et quant à moi, on m'envoyait en pension durant les vacances pour me punir de ma mauvaise conduite, comme il me l'expliqua tout du long en chemin.

Il me mena dans la salle d'études; jamais je n'avais vu un lieu si déplorable ni si désolé. Je la revois encore à l'heure qu'il est. Une longue chambre, avec trois longues rangées de bancs et des champignons pour accrocher les chapeaux et les ardoises. Des fragments de vieux cahiers et de thèmes déchirés jonchent le plancher. Il y en a d'autres sur les pupitres qui ont servi à loger des vers à soie. Deux malheureuses petites souris blanches, abandonnées par leur propriétaire, parcourent du haut en bas une fétide petite forteresse construite en carton et en fil de fer, et leurs petits yeux rouges cherchent dans tous les coins quelque chose à manger. Un oiseau, enfermé dans une cage à peine plus grande

que lui, fait de temps à autre un bruit monotone, en sautant sur son perchoir, de deux pouces de haut, ou en redescendant, sur son plancher, mais il ne chante ni ne siffle. Par toute la chambre, il règne une odeur malsaine, composé étrange, à ce qu'il me semble, de cuir pourri, de pommes renfermées et de livres moisies. Il ne saurait y avoir plus d'encre répandue dans toute cette pièce, lors même que les architectes auraient oublié d'y mettre une toiture, et que, pendant toute l'année, le ciel y aurait fait pleuvoir, neiger, ou grêler de l'encre.

M. Mell me quitta un moment, pour remonter ses bottes irréparables; je m'avançai timidement vers l'autre bout de la chambre, tout en observant ce que je viens de décrire. Tout à coup j'arrivai devant un écriteau en carton, posé sur un pupitre; on y lisait ces mots écrits en grosses lettres: «*Prenez garde. Il mord.*»

Je grimpai immédiatement sur le pupitre, persuadé que dessous il y avait au moins un gros chien. Mais j'avais beau regarder tout autour de moi avec inquiétude, je ne l'apercevais pas. J'étais encore absorbé dans cette recherche, lorsque M. Mell revint, et me demanda ce que je faisais là-haut.

«Je vous demande bien pardon, monsieur, mais je regarde où est le chien.

– Le chien! dit-il, quel chien?

– N'est-ce pas un chien, monsieur?

– Quoi? qu'est-ce qui n'est pas un chien?

– Cet animal auquel il faut prendre garde, monsieur, parce

qu'il mord.

– Non, Copperfield, dit-il gravement, ce n'est pas un chien. C'est un petit garçon. J'ai pour instruction, Copperfield, de vous attacher cet écriteau derrière le dos. Je suis fâché d'avoir à commencer par là avec vous, mais il le faut.»

Il me fit descendre et m'attacha derrière le dos, comme une giberne, l'écriteau bien adapté pour ce but, et partout où j'allais ensuite j'eus la consolation de le transporter avec moi.

Ce que j'eus à souffrir de cet écriteau, personne ne peut le deviner. Qu'il fût possible de me voir ou non, je me figurais toujours que quelqu'un était là à le lire; ce n'était pas un soulagement pour moi que de me retourner et de ne voir personne, car je me figurais toujours qu'il y avait quelqu'un derrière mon dos. La cruauté de l'homme à la jambe de bois aggravait encore mes souffrances; c'était lui qui était le mandataire de l'autorité, et toutes les fois qu'il me voyait m'appuyer le dos contre un arbre ou contre le mur, ou contre la maison, il criait de sa loge d'une voix formidable: «Hé! Copperfield! faites voir la pancarte, ou je vous donne une mauvaise note.» L'endroit où l'on jouait était une cour sablée, placée derrière la maison, en vue de toutes les dépendances, et je savais que les domestiques lisaient ma pancarte, que le boucher la lisait, que le boulanger la lisait, en un mot que tous ceux qui entraient ou qui sortaient le matin, tandis que je faisais ma promenade obligée, lisaient sur mon dos qu'il fallait prendre garde à moi parce que je mordais. Je me rappelle que j'avais fini

positivement par avoir peur de moi comme d'une espèce d'enfant sauvage qui mordait.

Il y avait dans cette cour de récréation une vieille porte sur laquelle les élèves s'étaient amusés à sculpter leurs noms; elle était complètement couverte de ce genre d'inscriptions. Dans ma terreur de voir arriver la fin des vacances qui ramènerait tous les élèves, je ne pouvais lire un seul de ces noms sans me demander de quel ton et avec quelle expression il lirait: «Prenez garde, il mord.» Il y en avait un, un certain Steerforth qui avait gravé son nom très-souvent et très-profondément. «Celui-là, me disais-je, va lire cela de toutes ses forces et puis il me tirera les cheveux.» Il y en avait un autre nommé Tommy Traddles; je me figurais qu'il se ferait un amusement de m'approcher par mégarde, et de se reculer avec l'air d'avoir grand'peur. Quant au troisième, George Dimple, je l'entendais chanter mon inscription. Enfin, dans ma frayeur, je contemplais en tremblant cette porte, jusqu'à ce qu'il me semblât entendre tous les propriétaires de ces noms (il y en avait quarante-cinq, à ce que me dit M. Mell) crier en chœur qu'il fallait m'envoyer à Coventry, et répéter, chacun à sa manière: «Prenez garde, il mord.»

Et de même pour les pupitres et les bancs, de même pour les lits solitaires que j'examinais le soir quand j'étais couché. Toutes les nuits j'avais des rêves où je voyais tantôt ma mère telle qu'elle était jadis, tantôt l'intérieur de M. Peggotty; ou bien je voyageais sur l'impériale de la diligence, ou je dînais avec mon malheureux ami le garçon d'hôtel; et partout je voyais tout le monde me

regarder d'un air effaré; on venait de s'apercevoir que je n'avais pour tout vêtement que ma chemise de nuit et mon écriteau.

Cette vie monotone et la frayeur que me causait la fin prochaine des vacances, me causaient une affliction intolérable. J'avais chaque jour de longs devoirs à faire pour M. Mell, mais je les faisais (M. Murdstone et sa soeur n'étaient plus là), et je ne m'en tirais pas mal. Avant et après mes heures d'étude je me promenais, sous la surveillance, comme je l'ai déjà dit, de l'homme à la jambe de bois. Je me rappelle encore, comme si j'y étais, tout ce que je voyais dans ces promenades, la terre humide autour de la maison, les pierres couvertes de mousse dans la cour, la vieille fontaine toute fendue et les troncs décolorés de quelques arbres ratatinés qui avaient l'air d'avoir reçu plus de pluie et moins de rayons de soleil que tous les arbres du monde ancien et moderne. Nous dînions à une heure, M. Mell et moi, au bout d'une longue salle à manger parfaitement nue, où on ne voyait que des tables de sapin qui sentaient le grailon, et puis nous nous remettions à travailler jusqu'à l'heure du thé; M. Mell buvait son thé dans une petite tasse bleue, et moi dans un petit pot d'étain. Pendant toute la journée et jusqu'à sept ou huit heures du soir, M. Mell était établi à son pupitre dans la salle d'études; il s'occupait sans relâche à faire les comptes du dernier semestre, sans quitter sa plume, son encrier, sa règle et ses livres. Quand il avait tout rangé le soir, il tirait sa flûte et soufflait dedans avec une telle énergie que je m'attendais à tout moment à le voir passer par le grand trou de son instrument, jusqu'à son dernier souffle,

et à le voir fuir par les clefs.

Je me vois encore, pauvre petit enfant que j'étais alors, la tête dans mes mains au milieu de la pièce à peine éclairée, écoutant la douloureuse harmonie de M. Mell tout en méditant sur mes leçons du lendemain; je me vois également, mes livres fermés à côté de moi, prêtant toujours l'oreille à la douloureuse harmonie de M. Mell, et croyant entendre à travers ces sons lamentables le bruit lointain de la maison paternelle et le sifflement du vent sur les dunes de Yarmouth. Ah! combien je me sens isolé et triste! je me vois montant me coucher dans des chambres presque désertes, et pleurant dans mon petit lit au souvenir de ma chère Peggotty; je me vois descendant l'escalier le lendemain matin et regardant, par un carreau cassé de la lucarne qui l'éclaire, la cloche de la pension suspendue tout en haut d'un hangar, avec une girouette par dessus; je la contemple et je songe avec effroi au temps où elle appellera à l'étude Steerforth et ses camarades, et pourtant j'ai encore bien plus peur du moment fatal où l'homme à la jambe de bois ouvrira la grille aux gonds rouillés pour laisser passer le redoutable M. Creakle. Je ne crois pas avec tout cela que je sois un très-mauvais sujet, mais je n'en porte pas moins le placard toujours sur mon dos.

M. Mell ne me disait pas grand'chose, mais il n'était pas méchant avec moi; je suppose que nous nous tenions mutuellement compagnie sans nous parler. J'ai oublié de dire qu'il se parlait quelquefois à lui-même, et qu'alors il grinçait des dents, il serrait les poings et il se tirait les cheveux de la façon

la plus étrange; mais c'était une habitude qu'il avait comme ça. Dans les commencements cela me faisait peur, mais je ne tardai pas à m'y faire.

CHAPITRE VI

J'agrandis le cercle de mes connaissances

Je menais cette vie depuis un mois environ, lorsque l'homme à la jambe de bois se mit à parcourir la maison avec un balai et un seau d'eau; j'en conclus qu'on préparait tout pour recevoir M. Creakle et ses élèves. Je ne me trompais pas, car bientôt le balai envahit la salle d'étude et nous en chassa M. Mell et moi. Nous allâmes vivre je ne sais où et je ne sais comment; ce que je sais bien, c'est que, pendant plusieurs jours, nous rencontrions partout deux ou trois femmes, que je n'avais qu'à peine entrevues jusqu'alors, et que j'avalai une telle quantité de poussière que j'éternuais aussi souvent que si Salem-House avait été une vaste tabatière.

Un jour M. Mell m'annonça que M. Creakle arriverait le soir. Après le thé, j'appris qu'il était arrivé; avant l'heure de me coucher, l'homme à la jambe de bois vint me chercher pour comparaître devant lui.

M. Creakle habitait une portion de la maison beaucoup plus confortable que la nôtre; il avait un petit jardin qui paraissait charmant à côté de la récréation, sorte de désert en miniature, où un chameau et un dromadaire se seraient trouvés comme chez eux. Je me trouvai bien hardi d'oser remarquer qu'il n'y

avait pas jusqu'au corridor qui n'eût l'air confortable, tandis que je me rendais tout tremblant chez M. Creakle. J'étais tellement abasourdi en entrant, que je vis à peine mistress Creakle ou miss Creakle qui étaient toutes deux dans le salon. Je ne voyais que M. Creakle, ce bon et gros monsieur qui portait un paquet de breloques à sa montre: il était assis dans un fauteuil, avec une bouteille et un verre à côté de lui.

«Ah! dit M. Creakle, voilà le jeune homme dont il faut limer les dents. Faites-le retourner.»

L'homme à la jambe de bois me retourna de façon à montrer le placard, puis lorsque M. Creakle eut eu tout le temps de le lire, il me replaça en face du maître de pension, et se mit à côté de lui. M. Creakle avait l'air féroce, ses yeux étaient petits et très-enfoncés; il avait de grosses veines sur le front, un petit nez et un menton très-large. Il était chauve, et n'avait que quelques petits cheveux gras et gris, qu'il lissait sur ses tempes, de façon à leur donner rendez-vous au milieu du front. Mais ce qui chez lui me fit le plus d'impression, c'est qu'il n'avait presque pas de voix et parlait toujours tout bas. Je ne sais si c'est qu'il avait de la peine à parler même ainsi, ou si le sentiment de son infirmité l'irritait, mais, toutes les fois qu'il disait un mot, son visage prenait une expression encore plus méchante, ses veines se gonflaient, et quand j'y réfléchis, je comprends que ce soit là ce qui me frappa d'abord, comme ce qu'il y avait chez lui de plus remarquable.

«Voyons, dit M. Creakle. Qu'avez-vous à m'apprendre sur cet enfant?

– Rien encore, répartit l'homme à la jambe de bois. Il n'y a pas eu d'occasion.»

Il me sembla que M. Creakle était désappointé. Il me sembla que mistress Creakle et sa fille (que je venais de regarder pour la première fois, et qui étaient maigres et silencieuses à l'envi l'une de l'autre), n'étaient pas désappointées.

«Venez ici, monsieur! dit M. Creakle en me faisant signe de la main.

– Venez ici! dit l'homme à la jambe de bois en répétant le geste de M. Creakle.

– J'ai l'honneur de connaître votre beau-père, murmura M. Creakle en m'empoignant par l'oreille. C'est un digne homme, un homme énergique. Il me connaît, et moi je le connais. Me connaissez- vous, *vous*? hein! dit M. Creakle en me pinçant l'oreille avec un enjouement féroce.

– Pas encore, monsieur! dis-je tout en gémissant.

– Pas encore? hein? répéta M. Creakle. Cela viendra, hein?

– Cela viendra! hein?» répéta l'homme à la jambe de bois.

Je découvris plus tard que son timbre retentissant lui procurait l'honneur de servir d'interprète à M. Creakle auprès de ses élèves.

J'étais horriblement effrayé et je me contentai de dire que je l'espérais bien. Mais tout en parlant, je me sentais l'oreille tout en feu, il la pinçait si fort!

«Je vais vous dire ce que je suis, murmura M. Creakle en lâchant enfin mon oreille, mais après l'avoir tordue de façon à me faire venir les larmes aux yeux. Je suis un Tartare.

– Un Tartare, dit l'homme à la jambe de bois.

– Quand je dis que je ferai une chose, je la fais, dit M. Creakle, et quand je dis qu'il faut faire une chose, je veux qu'on la fasse.

– Qu'il faut faire une chose, je veux qu'on la fasse, répéta l'homme à la jambe de bois.

– Je suis un caractère décidé, dit M. Creakle. Voilà ce que je suis. Je fais mon devoir, voilà ce que je fais. Quand ma chair et mon sang (il se tourna vers mistress Creakle), quand ma chair et mon sang se révoltent contre moi, ce n'est plus ma chair et mon sang; je les renie. Cet individu a-t-il reparu? demanda-t-il à l'homme à la jambe de bois.

– Non, répondit-il.

– Non? dit M. Creakle. Il a bien fait. Il me connaît, qu'il se tienne à l'écart. Je dis qu'il se tienne à l'écart, dit M. Creakle en tapant sur la table et en regardant mistress Creakle, car il me connaît. Vous devez commencer aussi à me connaître, mon petit ami. Vous pouvez vous en aller. Emmenez-le.

J'étais bien content qu'il me renvoyât, car mistress Creakle et miss Creakle s'essuyaient les yeux, et je souffrais autant pour elles que pour moi. Mais j'avais à lui adresser une pétition qui avait pour moi tant d'intérêt que je ne pus m'empêcher de lui dire, tout en admirant mon courage:

«Si vous vouliez bien, monsieur.»

M. Creakle murmura: «Hein? Qu'est-ce que ceci veut dire? et baissa les yeux sur moi, comme s'il avait envie de me foudroyer

d'un regard.

– Si vous vouliez bien, monsieur, balbutiai-je, si je pouvais (je suis bien fâché de ce que j'ai fait, monsieur) ôter cet écriteau avant le retour des élèves.

Je ne sais si M. Creakle eut vraiment envie de sauter sur moi, ou s'il avait seulement l'intention de m'effrayer, mais il s'élança hors de son fauteuil et je m'enfuis comme un trait, sans attendre l'homme à la jambe de bois; je ne m'arrêtai que dans le dortoir, où je me fourrai bien vite dans mon lit, où je restai à trembler, pendant plus de deux heures.

Le lendemain matin M. Sharp revint. M. Sharp était le second de M. Creakle, le supérieur de M. Mell. M. Mell prenait ses repas avec les élèves, mais M. Sharp dînait et soupait à la table de M. Creakle. C'était un petit monsieur à l'air délicat, avec un très-grand nez; il portait sa tête de côté, comme si elle était trop lourde pour lui. Ses cheveux étaient longs et ondulés, mais j'appris par le premier élève qui revint, que c'était une perruque (une perruque d'occasion, me dit-il), et que M. Sharp sortait tous les samedis pour la faire boucler.

Ce fut Tommy Traddles qui me donna ce renseignement, il revint le premier. Il se présenta à moi en m'informant que je trouverais son nom au coin de la grille à droite, au devant du grand verrou; je lui dis: «Traddles,» à quoi il me répondit «lui-même,» puis il me demanda une foule de détails sur moi et sur ma famille.

Ce fut très-heureux pour moi que Traddles revint le premier.

Mon écriteau l'amusa tellement, qu'il m'épargna l'embarras de le montrer ou de le dissimuler, en me présentant à tous les élèves immédiatement après leur arrivée. Qu'ils fussent grands ou petits, il leur criait: «Venez vite! voilà une bonne farce!» Heureusement aussi, la plupart des enfants revenaient tristes et abattus, et moins disposés à rire à mes dépens, que je ne l'avais craint. Il y en avait bien quelques-uns qui sautaient autour de moi comme des sauvages, et il n'y en avait à peu près aucun qui sût résister à la tentation de faire comme si j'étais un chien dangereux: ils venaient me caresser et me cajoler comme si j'étais sur le point de les mordre, puis ils disaient: «À bas, monsieur!» et ils m'appelaient «Castor.» C'était naturellement fort ennuyeux pour moi, au milieu de tant d'étrangers, et cela me coûta bien des larmes, mais à tout prendre, j'avais redouté pis.

On ne me regarda comme positivement admis dans la pension, qu'après l'arrivée de F. Steerforth. On m'amena devant lui comme devant mon juge: il avait la réputation d'être très-instruit, et il était très-beau garçon: il avait au moins six ans plus que moi. Il s'enquit, sous un petit hangar dans la cour, des détails de mon châtement, et voulut bien déclarer que selon lui, «c'était une fameuse infamie,» ce dont je lui sus éternellement gré.

«Combien d'argent avez-vous, Copperfield? me dit-il tout en se promenant avec moi, une fois mon jugement prononcé.

Je lui dis que j'avais sept shillings.

«Vous feriez mieux de me les donner, dit-il. Je vous les garderais; si cela vous plaît, toutefois: autrement, n'en faites

rien.»

Je me hâtai d'obéir à cette amicale proposition, et je versai dans la main de Steerforth tout le contenu de la bourse de Peggotty.

– Voulez-vous en dépenser quelque chose maintenant? dit Steerforth. Qu'en pensez-vous?

– Non, merci, répondis-je.

– Mais c'est très-facile, si vous en avez envie? dit Steerforth, vous n'avez qu'à parler.

– Non, merci, monsieur, répétais-je.

– Peut-être auriez-vous eu envie d'acheter une bouteille de cassis, pour un ou deux shillings. Nous la boirions peu à peu, là-haut dans le dortoir, reprit Steerforth. Vous êtes de mon dortoir, à ce qu'il paraît.»

L'idée ne m'en était pas venue, mais je n'en dis pas moins: «oui, cela me convient tout à fait.

– Parfaitement dit Steerforth. Je parie que vous seriez enchanté d'acheter pour un shilling de biscuits aux amandes?»

Je répondis que cela me plaisait aussi.

«Et puis pour un ou deux shillings de gâteaux et de fruits? dit Steerforth, n'est-ce pas, petit Copperfield!»

Je souris parce qu'il souriait, mais malgré ça je ne savais trop qu'en penser.

«Bon! dit Steerforth, cela durera ce que ça pourra, après tout. Vous pouvez compter sur moi. Je sors quand cela me plaît, je passerai le tout en contrebande.» Et en même temps

il mit l'argent dans sa poche, en me recommandant de ne pas m'inquiéter: il veillerait à ce que tout se passât bien.

Il tint parole, si on pouvait dire que tout se passât bien, lorsqu'au fond du coeur je sentais que c'était mal, que c'était faire un mauvais usage des deux demi-couronnes de ma mère, je conservai pourtant le morceau de papier qui les enveloppait: précieuse économie! Quand nous montâmes nous coucher, il me montra le produit de mes sept shillings, et posant le tout sur mon lit, à la lueur de la lune, il me dit:

«Voilà tout, jeune Copperfield, vous avez là un fameux gala!»

Je ne pouvais songer, vu mon âge, à faire les honneurs du festin, quand j'avais là Steerforth pour les faire: ma main tremblait à cette seule pensée. Je le priai de vouloir bien y présider, et ma requête fut appuyée par tous les élèves du dortoir. Il accepta, s'assit sur mon oreiller, fit circuler les mets avec une parfaite équité, je dois en convenir, et nous distribua le cassis dans un petit verre sans pied, qui lui appartenait. Quant à moi, j'étais assis à sa gauche, les autres étaient groupés autour de nous, assis par terre sur les lits les plus rapprochés du mien.

Comme je me rappelle cette soirée! Nous parlions à voix basse, ou plutôt ils parlaient et je les écoutais respectueusement; les rayons de la lune tombaient dans la chambre à peu de distance et dessinaient de leur pâle clarté une fenêtre sur le parquet. Nous restions presque tous dans l'ombre, excepté quand Steerforth plongeait une allumette dans sa petite boîte de phosphore, pour aller chercher quelque chose sur la table, lumière bleuâtre qui

disparaissait aussitôt. Je me sens de nouveau saisi d'une certaine terreur mystérieuse; il fait sombre, notre festin doit être caché, tout le monde chuchote autour de moi, et j'écoute avec une crainte vague et solennelle, heureux de sentir mes camarades autour de moi, et très-effrayé (bien que je fasse semblant de rire) quand Traddles prétend apercevoir un revenant dans un coin.

On raconta toutes sortes de choses sur la pension, et sur ceux qui y vivaient. J'appris que M. Creakle avait raison de se baptiser lui-même un Tartare; que c'était le plus dur et le plus sévère des maîtres; que pas un jour ne s'écoulait sans qu'il vînt punir de sa propre main les élèves en faute. Il ne savait absolument rien autre chose que de punir, disait Steerforth; il était plus ignorant que le plus mauvais élève: il ne s'était fait maître de pension, ajoutait-il, qu'après avoir fait banqueroute dans un faubourg de Londres, comme marchand de houblon; il n'avait pu se tirer d'affaire que grâce à la fortune de mistress Creakle; sans compter bien d'autres choses encore que je m'étonnais qu'ils pussent savoir.

J'appris que l'homme à la jambe de bois, qui s'appelait Tungby, était un barbare impitoyable qui, après avoir servi d'abord dans le commerce du houblon, avait suivi M. Creakle dans la carrière de l'enseignement; on supposait que c'était parce qu'il s'était cassé la jambe au service de M. Creakle, et qu'il savait tous ses secrets, l'ayant assisté dans beaucoup d'opérations peu honorables. J'appris qu'à la seule exception de M. Creakle, Tungby considérait toute la pension, maîtres ou élèves, comme ses ennemis naturels, et qu'il mettait son plaisir à se montrer

grognon et méchant. J'appris que M. Creakle avait un fils, que Tungby n'aimait pas; et qu'un jour, ce fils qui aidait son père dans la pension, ayant osé lui adresser quelques observations sur la façon dont il traitait les enfants, peut-être même protester contre les mauvais traitements que sa mère avait à souffrir, M. Creakle l'avait chassé de chez lui, et que, depuis ce jour, mistress Creakle et miss Creakle menaient la vie la plus triste du monde.

Mais ce qui m'étonna le plus, ce fut d'entendre dire qu'il y avait un de ses élèves sur lequel M. Creakle n'avait jamais osé lever la main, et que cet élève était Steerforth. Steerforth confirma cette assertion, en disant qu'il voudrait bien voir qu'il le touchât du bout du doigt. Un élève pacifique (ce ne fut pas moi), lui ayant demandé comment il s'y prendrait si M. Creakle en venait là, il trempa une allumette dans le phosphore, comme pour donner plus d'éclat à sa réponse, et dit qu'il commencerait par lui donner un bon coup sur la tête avec la bouteille d'encre qui était toujours sur la cheminée. Après quoi, pendant quelques minutes, nous restâmes dans l'obscurité, n'osant pas seulement souffler de peur.

J'appris que M. Sharp et M. Mell ne recevaient qu'un misérable salaire; que, lorsqu'il y avait à dîner sur la table de M. Creakle de la viande chaude et de la viande froide, il était convenu que M. Sharp devait toujours préférer la froide. Ce fait nous fut de nouveau confirmé par Steerforth, le seul admis aux honneurs de la table de M. Creakle. J'appris que la perruque de M. Sharp n'allait pas à sa tête, et qu'il ferait mieux de ne pas tant faire son fier avec sa perruque, parce qu'on voyait ses cheveux

roux passer par- dessous.

J'appris qu'un des élèves était le fils d'un marchand de charbon, et qu'on le recevait dans la pension en paiement du compte de charbon; ce qui lui avait valu le surnom de M. Troc, sobriquet emprunté au chapitre du livre d'arithmétique, qui traitait de ces matières. Quant à la bière, disait-on, c'est un vol fait aux parents, aussi bien que le pudding. On croyait, en général, que miss Creakle était amoureuse de Steerforth. Quoi de plus probable, me disais-je, tandis qu'assis dans les ténèbres, je songeais à la voix si douce, au beau visage, aux manières élégantes, aux cheveux bouclés de mon nouvel ami? J'appris aussi que M. Mell était un assez bon garçon, mais qu'il n'avait pas six pence à lui appartenant, et qu'à coup sûr la vieille Mme Mell, sa mère, était pauvre comme Job. Cela me rappela mon déjeuner où j'avais cru entendre «Mon Charles!» Mais, grâce à Dieu, je me rappelle aussi que je n'en soufflai mot à personne.

Toute cette conversation se prolongea un peu de temps après le banquet. La plus grande partie des convives étaient allés se coucher dès que le repas avait été terminé, et nous finîmes par les imiter après être restés encore à chuchoter et à écouter tout en nous déshabillant.

«Bonsoir, petit Copperfield, dit Steerforth, je prendrai soin de vous.

– Vous êtes bien bon, dis-je, le coeur plein de gratitude. Je vous remercie beaucoup.

– Avez-vous une soeur? dit Steerforth, tout en bâillant.

– Non, répondis-je.

– C'est dommage, dit Steerforth. Si vous en aviez eu une, je crois que ce serait une gentille petite personne, timide, jolie, avec des yeux très-brillants. J'aurais aimé à faire sa connaissance. Bonsoir, petit Copperfield.

– Bonsoir, monsieur,» répondis-je. Je ne pensai qu'à lui au fond de mon lit, je me soulevai pour le regarder; couché au clair de la lune, sa jolie figure tournée vers moi, la tête négligemment appuyée sur son bras, c'était, à mes yeux, un grand personnage, il n'est pas étonnant que j'en eusse l'esprit tout occupé; les sombres mystères de son avenir inconnu ne se révélaient pas sur sa face à la clarté de la lune. Il n'y avait pas une ombre attachée à ses pas, pendant la promenade que je fis, en rêve avec lui, dans le jardin.

CHAPITRE VII

Mon premier semestre à Salem-House

Les classes recommencèrent sérieusement le lendemain. Je me rappelle avec quelle profonde impression j'entendis tout à coup tomber le bruit des voix qui fut remplacé par un silence absolu, lorsque M. Creakle entra après le déjeuner. Il se tint debout sur le seuil de la porte, les yeux fixés sur nous, comme dans les contes des fées, quand le géant vient passer en revue ses malheureux prisonniers.

Tungby était à côté de M. Creakle. Je me demandai dans quel but il criait «silence!» d'une voix si féroce; nous étions tous pétrifiés, muets et immobiles.

On vit parler M. Creakle, et on entendit Tungby dans les termes suivants:

«Jeunes élèves, voici un nouveau semestre. Veillez à ce que vous allez faire dans ce nouveau semestre. De l'ardeur dans vos études, je vous le conseille, car moi, je reviens plein d'ardeur pour vous punir. Je ne faiblirai pas. Vous aurez beau frotter la place, vous n'effacerez pas la marque de mes coups. Et maintenant, tous, à l'ouvrage!»

Ce terrible exorde prononcé, Tungby disparut, et M. Creakle s'approcha de moi; il me dit que, si je savais bien mordre, lui aussi il était célèbre en ce genre. Il me montra sa canne, et me

demanda ce que je pensais de cette dent-là? Était-ce une dent canine, hein? Était-ce une grosse dent, hein? Avait-elle de bonnes pointes, hein? Mordait-elle bien, hein? Mordait-elle bien? Et à chaque question il me cinglait un coup de jonc qui me faisait tordre en deux; j'eus donc bientôt payé, comme disait Steerforth, mon droit de bourgeoisie à Salem-House. Il me coûta bien des larmes.

Au reste, j'aurais tort de me vanter que ces marques de distinction spéciales fussent réservées pour moi: j'étais loin d'en avoir le privilège. La grande majorité des élèves (surtout les plus jeunes) n'étaient pas moins favorisés, toutes les fois que M. Creakle faisait le tour de la salle d'études. La moitié des enfants pleuraient et se tordaient déjà, dès avant l'entrée à l'étude et je n'ose pas dire combien d'autres élèves se tordaient et pleuraient avant la fin de l'étude; on m'accuserait d'exagération.

Je ne crois pas que personne au monde puisse aimer sa profession plus que ne le faisait M. Creakle. Le plaisir qu'il éprouvait à détacher un coup de canne aux élèves ressemblait à celui que donne la satisfaction d'un appétit impérieux. Je suis convaincu qu'il était incapable de résister au désir de frapper, surtout de bonnes petites joues bien potelées; c'était une sorte de fascination qui ne lui laissait pas de repos, jusqu'à ce qu'il eût marqué et tailladé le pauvre enfant pour toute la journée. J'étais très- joufflu dans ce temps-là, et j'en sais quelque chose. Quand je pense à cet être-là, maintenant, je sens que j'éprouve contre lui une indignation aussi désintéressée que si j'avais été témoin

de tout cela sans être en son pouvoir; tout mon sang bout dans mes veines, à la pensée de cette brute imbécile, qui n'était pas plus qualifiée pour le genre de confiance importante dont il avait reçu le dépôt, que pour être grand amiral, ou pour commander en chef l'armée de terre de Sa Majesté. Peut-être même, dans l'une ou l'autre de ces fonctions, aurait-il fait infiniment moins de mal!

Et nous, malheureuses petites victimes d'une idole sans pitié, avec quelle servilité nous nous abaissions devant lui! Quel début dans la vie, quand j'y pense, que d'apprendre à ramper à plat ventre devant un pareil individu!

Je me vois encore assis devant mon pupitre; j'observe son oeil, je l'observe humblement; lui, il est occupé à rayer un cahier d'arithmétique pour une autre de ses victimes; cette même règle vient de cingler les doigts du pauvre petit garçon, qui cherche à guérir ses blessures en les enveloppant dans son mouchoir. J'ai beaucoup à faire. Ce n'est pas par paresse que j'observe l'oeil de M. Creakle, mais parce que je ne peux m'en empêcher; j'ai un désir invincible de savoir ce qu'il va faire tout à l'heure, si ce sera mon tour, ou celui d'un autre, d'être martyrisé. Une rangée de petits garçons placés après moi, observent son oeil, dans le même sentiment d'angoisse. Je sens qu'il le voit, bien qu'il ait l'air de ne pas s'en apercevoir. Il fait d'épouvantables grimaces tout en rayant son cahier, puis il jette sur nous un regard de côté; nous nous penchons en tremblant sur nos livres. Un moment après, nos yeux sont de nouveau attachés sur lui. Un malheureux coupable, qui a mal fait un de ses devoirs, s'avance sur l'injonction

de M. Creakle. Il balbutie des excuses et promet de mieux faire le lendemain. M. Creakle fait quelque plaisanterie avant de le battre, et nous rions, pauvres petits chiens couchants que nous sommes; nous rions, pâles comme la mort, et le corps refoulé jusqu'au bas de nos talons.

Me voilà de nouveau devant mon pupitre, par une étouffante journée d'été. J'entends tout autour de moi un bourdonnement confus, comme si mes camarades étaient autant de grosses mouches. J'ai encore sur l'estomac le gras de bouilli tiède que nous avons eu à dîner il y a une heure ou deux. J'ai la tête lourde comme du plomb, je donnerais tout au monde pour pouvoir dormir. J'ai l'oeil sur M. Creakle, je cherche à le tenir bien ouvert; quand le sommeil me gagne par trop, je le vois à travers un nuage, réglant éternellement son cahier; puis, tout d'un coup, il vient derrière moi et me donne un sentiment plus réel de sa présence, en m'allongeant un bon coup de canne sur le dos.

Maintenant je suis dans la cour, toujours fasciné par lui, bien que je ne puisse pas le voir. Je sais qu'il est occupé à dîner dans une pièce dont je vois la fenêtre; c'est la fenêtre que j'examine. S'il passe devant, ma figure prend immédiatement une expression de résignation soumise. S'il met la tête à la fenêtre, l'élève le plus audacieux (Steerforth seul excepté) s'arrête au milieu du cri le plus perçant, pour prendre l'air d'un petit saint. Un jour Traddles (je n'ai jamais vu garçon plus malencontreux) casse par malheur un carreau de la fenêtre avec sa balle. À l'heure qu'il est, je frissonne encore en songeant à ce moment fatal; la

balle a dû rebondir jusque sur la tête sacrée de M. Creakle.

Pauvre Traddles! Avec sa veste et son pantalon bleu de ciel devenus trop étroits, qui donnaient à ses bras et à ses jambes l'air de saucissons bien ficelés, c'était bien le plus gai, mais aussi le plus malheureux de nous tous. Il était battu régulièrement tous les jours: je crois vraiment que pendant ce semestre entier, il n'y échappa pas une seule fois, sauf un lundi, jour de congé, où il ne reçut que quelques coups de règle sur les doigts. Il nous annonçait tous les jours qu'il allait écrire à son oncle pour se plaindre, et jamais il ne le faisait. Après un moment de réflexion, la tête couchée sur son pupitre, il se relevait, se remettait à rire, et dessinait partout des squelettes sur son ardoise, jusqu'à ce que ses yeux fussent tout à fait secs. Je me suis longtemps demandé quelle consolation Traddles pouvait trouver à dessiner des squelettes; je le prenais au premier abord pour une espèce d'ermite, qui cherchait à se rappeler, au moyen de ces symboles de la brièveté de la vie, que l'exercice de la canne n'aurait qu'un temps. Mais je crois qu'en réalité il avait adopté ce genre de sujets, parce que c'était le plus facile, et qu'il n'y avait pas de traits à faire sur les lignes.

Traddles était un garçon plein de coeur; il considérait comme un devoir sacré pour tous les élèves de se soutenir les uns les autres. Plusieurs fois il eut à en porter la peine. Un jour surtout où Steerforth avait ri pendant l'office, le bedeau crut que c'était Traddles, et le fit sortir. Je le vois encore, quittant l'église, suivi des regards de toute la congrégation. Il ne voulut jamais dire quel

était le vrai coupable, et pourtant le lendemain il fut cruellement châtié, et il passa tant d'heures en prison, qu'il en sortit avec un plein cimetière de squelettes entassés sur toutes les pages de son dictionnaire latin. Mais aussi il fut bien récompensé. Steerforth dit que Traddles n'était pas un capon, et quelle louange à nos yeux aurait pu valoir celle-là? Quant à moi, j'aurais supporté bien des choses pour obtenir une pareille indemnité (et pourtant j'étais bien plus jeune que Traddles, et beaucoup moins brave).

Un des grands bonheurs de ma vie, c'était de voir Steerforth se rendre à l'église en donnant le bras à miss Creakle. Je ne trouvais pas miss Creakle aussi belle que la petite Émilie; je ne l'aimais pas, jamais je n'aurais eu cette audace, mais je la trouvais remarquablement séduisante, et d'une distinction sans égale. Quand Steerforth, en pantalon blanc, tenait l'ombrelle de miss Creakle, je me sentais fier de le connaître, et il me semblait qu'elle ne pouvait s'empêcher de l'adorer de tout son coeur. M. Sharp et M. Mell étaient certainement à mes yeux de grands personnages, mais Steerforth les éclipsait comme le soleil éclipe les étoiles.

Steerforth continuait à me protéger, et son amitié m'était des plus utiles, car personne n'osait s'attaquer à ceux qu'il daignait honorer de sa bienveillance. Il ne pouvait me défendre vis-à-vis de M. Creakle, qui était très-sévère pour moi: il n'essayait même pas; mais quand j'avais eu à souffrir encore plus que de coutume, il me disait que je n'avais pas de toupet; que, pour son compte, jamais il ne supporterait un pareil traitement; cela me redonnait

un peu de courage, et je lui en savais gré. La sévérité de M. Creakle eut pour moi un avantage, le seul que j'aie jamais pu découvrir. Il s'aperçut un jour que mon écriteau le gênait quand il passait derrière le banc, et qu'il voulait me donner, en circulant, un coup de sa canne, en conséquence l'écriteau fut enlevé, et je ne le revis plus.

Une circonstance fortuite vint encore augmenter mon intimité avec Steerforth, et cela d'une manière qui me causa beaucoup d'orgueil et de satisfaction. Un jour qu'il me faisait l'honneur de causer avec moi pendant la récréation, je me hasardai à lui faire observer que quelqu'un ou quelque chose (j'ai oublié les détails), ressemblait à quelqu'un ou à quelque chose dans l'histoire de Peregrine Pickle. Steerforth ne répondit rien; mais le soir, pendant que je me déshabillais, il me demanda si j'avais cet ouvrage.

Je lui dis que non, et je lui racontai comment je l'avais lu, de même que tous les autres livres dont j'ai parlé au commencement de ce récit.

«Est-ce que vous vous en souvenez? dit Steerforth.

– Oh! oui, répondis-je: j'avais beaucoup de mémoire, et il me semblait que je me les rappelais à merveille.

– Écoutez-moi, Copperfield, dit Steerforth, vous me les raconterez. Je ne peux pas m'endormir de bonne heure le soir, et je me réveille généralement de grand matin. Nous les prendrons les uns après les autres. Ce sera juste comme dans les *Mille et une Nuits*.»

Cet arrangement flatta singulièrement ma vanité, et le soir même, nous commençâmes à le mettre à exécution. Je ne saurais dire, et je n'ai nulle envie de le savoir, comment j'interprétais les oeuvres de mes auteurs favoris; mais j'avais en eux une foi profonde, et je racontais, autant que je puis croire, avec simplicité et avec gravité ce que j'avais à raconter: ces qualités-là faisaient passer par-dessus bien des choses.

Il y avait pourtant un revers à la médaille; bien souvent le soir je tombais de sommeil, ou bien j'étais ennuyé et peu disposé à reprendre mon récit, et alors c'était bien pénible; mais il fallait pourtant le faire, car de désappointer Steerforth au risque de lui déplaire, il n'en pouvait pas être question. Le matin aussi, quand j'étais fatigué et que j'avais grande envie de dormir encore une heure, je trouvais très-peu divertissant d'être réveillé en sursaut comme la sultane Schéhérazade, et contraint à raconter une longue histoire avant que la cloche se mît à sonner; mais Steerforth tenait bon; et comme, en revanche, il m'expliquait mes problèmes et mes versions, et qu'il m'aidait à faire ce qui me donnait trop de peine, je ne perdais pas sur ce marché. Qu'il me soit permis cependant de me rendre justice. Ce n'était ni l'intérêt personnel, ni l'égoïsme, ni la crainte qui me faisaient agir ainsi; je l'aimais et je l'admirais, son approbation me payait de tout. J'y attachais un tel prix que j'ai le coeur serré aujourd'hui en me rappelant ces enfantillages.

Steerforth ne manquait pas non plus de prudence et, une fois entre autres, il la déploya avec une persistance qui dut, je

crois, faire venir un peu l'eau à la bouche au pauvre Traddles et à mes autres camarades. La lettre que m'avait annoncée Peggotty, et quelle lettre! m'arriva au bout de quelques semaines, et elle était accompagnée d'un gâteau enfoui au milieu d'une provision d'oranges, et de deux bouteilles de vin de primevère. Je m'empressai, comme de raison, d'aller mettre ces trésors aux pieds de Steerforth, en le priant de se charger de la distribution.

«Écoutez-moi bien, Copperfield, dit-il, nous garderons le vin pour vous humecter le gosier quand vous me raconterez des histoires.»

Je rougis à cette idée, et dans ma modestie, je le conjurai de n'y pas songer. Mais il me dit qu'il avait remarqué que j'étais souvent un peu enroué, ou, comme il disait, que j'avais des chats dans la gorge et que ma liqueur serait employée jusqu'à la dernière goutte à me rafraîchir le gosier. En conséquence, il l'enferma dans une caisse qui lui appartenait; il en mit une portion dans une fiole, et de temps à autre, lorsqu'il jugeait que j'avais besoin de me restaurer, il m'en administrait quelques gouttes au moyen d'un chalumeau de plume. Parfois, dans le but de rendre le remède encore plus efficace, il avait la bonté d'y ajouter un peu de jus d'orange ou de gingembre, ou d'y faire fondre de la muscade; je ne puis pas dire que la saveur en devint plus agréable, ni que cette boisson fût précisément stomachique à prendre le soir en se couchant ou le matin en se réveillant, mais ce que je puis dire c'est que je l'avalais avec la plus vive reconnaissance pour les soins dont me comblait Steerforth.

Peregrine nous prit, à ce qu'il me semble, des mois à raconter; les autres contes plus longtemps encore. Si l'institution s'ennuyait, ce n'était toujours pas faute d'histoires, et la liqueur dura presque aussi longtemps que mes récits. Le pauvre Traddles (je ne puis jamais songer à lui sans avoir à la fois une étrange envie de rire et de pleurer), remplissait le rôle des choeurs dans les tragédies antiques; tantôt il affectait de se tordre de rire dans les endroits comiques; tantôt, lorsqu'il arrivait quelque événement effrayant, il semblait saisi d'une mortelle épouvante. Cela me troublait même très-souvent au milieu de mes narrations. Je me souviens qu'une de ses plaisanteries favorites, c'était de faire semblant de ne pouvoir s'empêcher de claquer des dents lorsque je parlais d'un alguazil en racontant les aventures de Gil Blas; et le jour où Gil Blas rencontra dans les rues de Madrid le capitaine des voleurs, ce malheureux Traddles poussa de tels cris de terreur que M. Creakle l'entendit, en rôdant dans notre corridor, et le fouetta d'importance pour lui apprendre à se mieux conduire au dortoir.

Rien n'était plus propre à développer en moi une imagination naturellement rêveuse et romanesque, que ces histoires racontées dans une profonde obscurité, et sous ce rapport je doute que cette habitude m'ait été fort salutaire. Mais, en me voyant choyé dans notre dortoir comme un joujou récréatif, et en songeant au renom que m'avait fait et au relief que me donnait mon talent de narrateur parmi mes camarades, bien que je fusse le plus jeune, le sentiment de mon importance me stimulait infiniment.

Dans une pension où règne une cruauté barbare, quelque soit le mérite de son directeur, il n'y a pas de danger qu'on apprenne grand'chose. En masse, les élèves de Salem-House ne savaient absolument rien; ils étaient trop tourmentés et trop battus pour pouvoir apprendre quelque chose; peut-on jamais rien faire au milieu d'une vie perpétuellement agitée et malheureuse? Mais ma petite vanité, aidée des conseils de Steerforth, me poussait à m'instruire, et si elle ne m'épargnait pas grand'chose en fait de punition, du moins elle me faisait un peu sortir de la paresse universelle, et je finissais par attraper au vol par-ci par-là quelques bribes d'instruction.

En cela j'étais soutenu par M. Mell, qui avait pour moi une affection dont je me souviens avec reconnaissance. J'étais fâché de voir que Steerforth le traitait avec un dédain systématique, et ne perdait jamais une occasion de blesser ses sentiments, ou de pousser les autres à le faire. Cela m'était d'autant plus pénible que j'avais confié à Steerforth que M. Mell m'avait mené voir deux vieilles femmes; il m'aurait été aussi impossible de lui cacher un pareil secret que de ne pas partager avec lui un gâteau ou toute autre douceur; mais j'avais toujours peur que Steerforth ne se servit de cette révélation pour tourmenter M. Mell.

Pauvre M. Mell! Nous ne nous doutions guère, ni l'un ni l'autre, le jour où j'allai déjeuner dans cette maison, et faire un somme à l'ombre des plumes de paon, au son de la flûte, du mal que causerait plus tard cette visite insignifiante à l'hospice de sa mère. Mais on en verra plus tard les résultats imprévus; et, dans

leur genre, ils ne manquèrent pas de gravité.

Un jour, M. Creakle garda la chambre pour indisposition: la joie fut grande parmi nous, et l'étude du matin singulièrement agitée. Dans notre satisfaction, nous étions difficiles à mener, et le terrible Tungby eut beau paraître deux ou trois fois, il eut beau noter les noms des principaux coupables, personne n'y prit garde; on était bien sûr d'être puni le lendemain, quoi qu'on pût faire, et mieux valait se divertir en attendant.

C'était un jour de demi-congé, un samedi. Mais comme nous aurions dérangé M. Creakle en jouant dans la cour, et qu'il ne faisait pas assez beau pour qu'on pût aller en promenade, on nous fit rester à l'étude pendant l'après-midi; on nous donna seulement des devoirs plus courts que de coutume. C'était le samedi que M. Sharp allait faire friser sa perruque. M. Mell avait alors le privilège d'être chargé des corvées, c'est lui qui nous faisait travailler ce jour-là.

S'il m'était possible de comparer un être aussi paisible que M. Mell à un ours ou à un taureau, je dirais que ce jour-là, au milieu du tapage inexprimable de la classe, il ressemblait à un de ces quadrupèdes assailli par un millier de chiens. Je le vois encore, appuyant sur ses mains osseuses sa tête à moitié brisée; s'efforçant en vain de poursuivre son aride labeur, au milieu d'un vacarme qui aurait rendu fou jusqu'au président de la chambre des Communes. Une partie des élèves jouaient à colin-maillard dans un coin; il y en avait qui chantaient, qui parlaient, qui dansaient, qui hurlaient: les uns faisaient des glissades, les autres

sautaient en rond autour de lui; on faisait cinquante grimaces; on se moquait de lui devant ses yeux et derrière son dos; on parodiait sa pauvreté, ses bottes, son habit, sa mère, toute sa personne enfin, même ce qu'on aurait dû le plus respecter.

«Silence! cria M. Mell en se levant tout à coup, et en frappant sur son pupitre avec le livre qu'il tenait à la main. Qu'est-ce que cela veut dire? Ça n'est pas tolérable. Il y a de quoi devenir fou. Pourquoi vous conduisez-vous ainsi envers moi, messieurs?»

C'était mon livre qu'il tenait en ce moment; j'étais debout à côté de lui; lorsqu'il promena ses yeux autour de la chambre, je vis tous les élèves s'arrêter subitement, les uns un peu effrayés, les autres peut-être repentants.

La place de Steerforth était au bout de la longue salle. Il était appuyé contre le mur, l'air indifférent, les mains dans les poches; toutes les fois que M. Mell jetait les yeux sur lui, il faisait mine de siffler.

«Silence, monsieur Steerforth! dit M. Mell.

– Silence vous-même, dit Steerforth en devenant très-rouge, à qui parlez-vous?

– Asseyez-vous, dit M. Mell.

– Asseyez-vous vous-même, dit Steerforth, et mêlez-vous de vos affaires!»

Il y eut quelques chuchotements, même quelques applaudissements; mais M. Mell était d'une telle pâleur que le silence se rétablit immédiatement, et, un élève qui s'était précipité derrière la chaise de notre maître d'études dans le but de

contrefaire encore sa mère, changea d'idée et fit semblant d'être venu lui demander de tailler sa plume.

«Si vous croyez, Steerforth, dit M. Mell, que j'ignore l'influence que vous exercez sur tous vos camarades, et ici il posa la main sur ma tête (sans savoir probablement ce qu'il faisait), ou que je ne vous ai pas vu, depuis un moment, exciter les enfants à m'insulter de toutes les façons imaginables, vous vous trompez.

– Je ne me donne seulement pas la peine de penser à vous, dit froidement Steerforth; ainsi vous voyez que je ne cours pas le risque de me tromper sur votre compte.

– Et quand vous abusez de votre position de favori, monsieur, continua M. Mell, les lèvres tremblantes d'émotion, pour insulter un *gentleman*.

– Un quoi? Qu'est-ce qu'il a dit? cria Steerforth.»

Ici quelqu'un, c'était Traddles, s'écria:

«Fi donc! Steerforth! C'est mal!»

Mais M. Mell lui ordonna immédiatement de se taire.

«En insultant quelqu'un qui n'est pas heureux en ce monde, monsieur, et qui ne vous a jamais fait le moindre tort; quelqu'un dont vous n'avez ni assez d'âge ni assez de raison pour pouvoir apprécier la situation, dit M. Mell d'une voix toujours plus tremblante, vous commettez une bassesse et une lâcheté. Maintenant, monsieur, vous pouvez vous asseoir ou rester debout, comme bon vous semble. Copperfield, continuez.

– Copperfield, dit Steerforth en s'avançant au milieu de la chambre, attendez un instant. Monsieur Mell, une fois

pour toutes, entendez-moi bien. Quand vous avez l'audace de m'appeler un lâche, ou de me donner quelque autre nom de ce genre, vous n'êtes qu'un impudent mendiant. Vous êtes toujours un mendiant en tout temps, vous le savez bien, mais dans le cas présent, vous êtes un impudent mendiant.»

Je ne sais ce qui se préparait. Steerforth allait peut-être sauter au collet de M. Mell, ou peut-être M. Mell allait-il commencer les coups. Mais en une seconde tous les élèves semblèrent changés en blocs de pierre; M. Creakle était au milieu de nous, Tungby debout à côté de lui; mistress Creakle et sa fille passaient la tête à la porte d'un air effrayé. M. Mell s'accouda sur son pupitre, la tête cachée dans ses mains, sans prononcer une seule parole.

«Monsieur Mell, dit M. Creakle, en le secouant par le bras; et sa voix généralement si faible avait pris assez de vigueur pour que Tungby jugeât inutile de répéter ses paroles; vous ne vous êtes pas oublié, j'espère?

– Non, monsieur, non, répondit le répétiteur en relevant la tête et en se frottant les mains avec une sorte d'agitation convulsive. Non, monsieur, non. Je me suis souvenu... je... Non, monsieur Creakle... je ne me suis pas oublié... je... je me suis souvenu, monsieur... je... j'aurais seulement voulu que vous vous souvinssiez un peu plus tôt de moi, monsieur Creakle. Cela aurait été plus généreux, monsieur, plus juste, monsieur. Cela m'aurait épargné quelque chose, monsieur.»

M. Creakle, les yeux toujours fixés sur M. Mell, s'appuya sur l'épaule de Tungby, et, montant sur l'estrade, il s'assit devant son

pupitre. Après avoir, du haut de ce trône, contemplé quelques instants encore M. Mell qui continuait à branler la tête et à se frotter les mains, dans son agitation, M. Creakle se tourna vers Steerforth:

«Puisqu'il ne daigne pas s'expliquer, voulez-vous me dire, monsieur, ce que tout ceci signifie?»

Steerforth éluda un moment la question; il se taisait et regardait son antagoniste d'un air de colère et de dédain. Je ne pouvais en ce moment, il m'en souvient, m'empêcher d'admirer la noblesse de sa tournure, et de le comparer à M. Mell, qui avait l'air si commun et si ordinaire.

«Eh bien! alors, dit enfin Steerforth, qu'est-ce qu'il a voulu dire en parlant de favori?»

– De favori? répéta M. Creakle, et les veines de son front se gonflaient de colère. Qui a parlé de favori?

– C'est lui, dit Steerforth.

– Et qu'entendiez-vous par là, monsieur, je vous prie? demanda M. Creakle en se tournant d'un air irrité vers M. Mell.

– J'entendais, monsieur Creakle, répondit-il à voix basse, ce que j'ai dit, c'est qu'aucun de vos élèves n'avait le droit de profiter de sa position de favori pour me dégrader.

– Vous dégrader? dit M. Creakle. Bon Dieu! Mais permettez-moi de vous demander, monsieur je ne sais qui (et ici M. Creakle croisant ses bras et sa canne sur sa poitrine, fronça tellement les sourcils que ses petits yeux disparurent presque absolument), permettez-moi de vous demander si, en osant prononcer le mot

de favori, vous montrez pour moi le respect que vous me devez? Que vous me devez, monsieur, dit M. Creakle en avançant tout à coup la tête, puis la retirant aussitôt: à moi, qui suis le chef de cet établissement, et dont vous n'êtes que l'employé.

– C'était peu judicieux de ma part, monsieur, je suis tout prêt à le reconnaître, dit M. Mell; je ne l'aurais pas fait, si je n'avais pas été poussé à bout.»

Ici Steerforth intervint.

«Il a dit que j'étais lâche et bas; alors je l'ai appelé un mendiant. Peut-être ne l'aurais-je pas appelé mendiant, si je n'avais pas été en colère; mais je l'ai fait, et je suis tout prêt à en supporter les conséquences.»

Je me sentis tout glorieux de ces nobles paroles, sans probablement me rendre compte que Steerforth n'avait pas grand'chose à redouter. Tous les élèves eurent la même impression que moi, car il y eut un murmure d'approbation, quoique personne n'ouvrît la bouche.

«Je suis surpris, Steerforth, bien que votre franchise vous fasse honneur, dit M. Creakle, certainement, elle vous fait honneur; mais cependant je dois le dire, Steerforth, je suis surpris que vous ayez prononcé une semblable épithète en parlant d'une personne employée et salariée dans Salem-House, monsieur.»

Steerforth fit entendre un petit rire.

«Ce n'est pas une réponse, monsieur, dit M. Creakle, j'attends de vous quelque chose de plus, Steerforth.»

Si un moment auparavant M. Mell m'avait paru bien vulgaire

auprès de la noble figure de mon ami, je ne saurais dire combien M. Creakle me semblait plus vulgaire encore.

«Qu'il le nie! dit Steerforth.

– Comment! qu'il nie être un mendiant, Steerforth? s'écria M. Creakle. Est-ce qu'il mendie par les chemins?

– S'il ne mendie pas lui-même, alors c'est sa plus proche parente, dit Steerforth, n'est-ce pas la même chose?»

Il jeta les yeux sur moi, et je sentis la main de M. Mell se poser doucement sur mon épaule. Je le regardai le coeur plein de regrets et de remords, mais les yeux de M. Mell étaient fixés sur Steerforth. Il continuait à me caresser affectueusement l'épaule, mais c'était Steerforth qu'il regardait.

«Puisque vous m'ordonnez de me justifier, M. Creakle, dit Steerforth, et de m'expliquer plus clairement, je n'ai qu'une seule chose à dire: sa mère vit par charité dans un hospice d'indigents.»

M. Mell le regardait toujours, sa main toujours aussi posée doucement sur mon épaule; il murmura à voix basse, à ce que je crus entendre:

«C'est bien ce que je pensais.»

M. Creakle se tourna vers son répétiteur, les sourcils froncés, et d'un air de politesse contrainte:

«Monsieur Mell, vous entendez ce qu'avance M. Steerforth. Soyez assez bon, je vous prie, pour rectifier son assertion devant mes élèves réunis.

– Il a raison, monsieur; je n'ai rien à rectifier, répondit M. Mell au milieu du plus profond silence; ce qu'il a dit est vrai.

– Soyez assez bon alors pour déclarer publiquement, je vous prie, dit M. Creakle en promenant les yeux tout autour de la chambre, si jusqu'à l'instant présent ce fait était jamais parvenu à ma connaissance.

– Je ne crois pas que vous l'ayez su positivement, reprit M. Mell.

– Comment! vous ne croyez pas, dit M. Creakle. Que voulez-vous dire, malheureux?

– Je ne suppose pas que vous m'ayez jamais cru dans une brillante position de fortune, repartit notre maître d'études. Vous savez ce qu'est et ce qu'a toujours été ma situation dans cette maison.

– Je crains, dit M. Creakle, et les veines de son front devenaient formidables, que vous n'ayez été en effet ici dans une fausse position, et que vous n'ayez pris ma maison pour une école de charité. Monsieur Mell, il ne nous reste plus qu'à nous séparer, et le plus tôt sera le mieux.

– En ce cas, ce sera tout de suite, dit M. Mell en se levant.

– Monsieur! dit M. Creakle.

– Je vous dis adieu, monsieur Creakle, et à vous tous, messieurs, dit M. Mell en promenant ses regards tout autour de la chambre, et en me caressant de nouveau doucement l'épaule. James Steerforth, tout ce que je peux vous souhaiter de mieux, c'est qu'un jour vous veniez à vous repentir de ce que vous avez fait aujourd'hui. Pour le moment, je serais désolé de vous avoir pour ami ou de vous voir l'ami de quelqu'un auquel je

m'intéresserais.»

Il me passa doucement la main sur le bras, prit dans son pupitre quelques livres et sa flûte, remit la clef au pupitre pour l'usage de son successeur, puis sortit de la chambre avec ce léger bagage sous le bras. M. Creakle fit alors une allocution par l'intermédiaire de Tungby; il remercia Steerforth d'avoir défendu (quoiqu'un peu trop chaleureusement peut-être) l'indépendance et la bonne renommée de Salem-House, puis il finit en lui donnant une poignée de main pendant que nous poussions trois hurras, je ne savais pas trop pourquoi, mais je supposai que c'était en l'honneur de Steerforth, et je m'y joignis de toute mon âme, bien que j'eusse le coeur très-gros. M. Creakle donna des coups de canne à Tommy Traddles, parce qu'il le surprit à pleurer, au lieu d'applaudir au départ de M. Mell; puis il alla retrouver son canapé, son lit ou n'importe quoi.

Nous nous retrouvâmes tout seuls, et nous ne savions trop que nous dire. Pour ma part, j'étais tellement désolé et repentant du rôle que j'avais joué dans l'affaire, que je n'aurais pu retenir mes larmes si je n'avais craint que Steerforth, qui me regardait très-souvent, n'en fût mécontent, ou plutôt qu'il ne le trouvât peu respectueux envers lui, tant était grande ma déférence pour son âge et sa supériorité! En effet, il était très en colère contre Traddles, et se plaisait à dire qu'il était enchanté qu'on l'eût puni d'importance.

Le pauvre Traddles avait déjà passé sa période de désespoir sur son pupitre, et se soulageait comme à l'ordinaire en dessinant

une armée de squelettes; il répondit que ça lui était bien égal: qu'il n'en était pas moins vrai qu'on avait très-mal agi envers M. Mell.

«Et qui donc a mal agi envers lui, mademoiselle? dit Steerforth.

– Mais c'est vous, repartit Traddles.

– Qu'est-ce que j'ai donc fait? dit Steerforth.

– Comment, ce que vous avez fait? reprit Traddles, vous l'avez profondément blessé, et vous lui avez fait perdre sa place.

– Je l'ai blessé! répéta dédaigneusement Steerforth. Il s'en consolera un de ces quatre matins, allez. Il n'a pas le coeur aussi sensible que vous, mademoiselle Traddles. Quant à sa place, qui était fameuse, n'est-ce pas? croyez-vous que je ne vais pas écrire à ma mère pour lui envoyer de l'argent?»

Nous admirâmes tous la noblesse des sentiments de Steerforth: sa mère était veuve et riche, et prête, disait-il, à faire tout ce qu'il lui demanderait. Nous fûmes tous ravis de voir Traddles ainsi remis à sa place, et on éleva jusqu'aux nues la magnanimité de Steerforth, surtout quand il nous eut informés, comme il daigna le faire, qu'il n'avait agi que dans notre intérêt, et pour nous rendre service, mais qu'il n'avait pas eu pour lui la moindre pensée d'égoïsme.

Mais je suis forcé d'avouer que ce soir-là, tandis que je racontais une de mes histoires, le son de la flûte de M. Mell semblait retentir tristement à mon oreille, et lorsque Steerforth fut enfin endormi, je me sentis tout à fait malheureux à la pensée de notre pauvre maître d'études qui peut-être, en cet instant,

faisait douloureusement vibrer son instrument mélancolique.

Je l'oubliai bientôt pour contempler uniquement Steerforth qui travaillait tout seul, en amateur, sans l'aide d'aucun livre (il les savait tous par coeur, me disait-il), jusqu'à ce qu'on eût trouvé un nouveau répéteur. Cet important personnage nous vint d'une école secondaire, et avant d'entrer en fonctions, il dîna un jour chez M. Creakle, pour être présenté à Steerforth. Steerforth voulut bien lui donner son approbation, et nous dit qu'il avait du chic. Sans savoir exactement quel degré de science ou de mérite ce mot impliquait, je respectai infiniment notre nouveau maître, sans me permettre le moindre doute sur son savoir éminent; et pourtant il ne se donna jamais pour ma chétive personne le quart de la peine que s'était donnée M. Mell.

Il y eut, pendant ce second semestre de ma vie scolaire, un autre événement, qui fit sur moi une impression qui dure encore; et cela pour bien des raisons.

Un soir que nous étions tous dans un terrible état d'agitation, M. Creakle, frappant à droite et à gauche dans sa mauvaise humeur, Tungby entra et cria de sa plus grosse voix:

«Des visiteurs pour Copperfield!»

Il échangea quelques mots avec M. Creakle, lui demanda dans quelle pièce il fallait faire entrer les nouveaux venus; puis on me dit de monter par l'escalier de derrière pour mettre un col propre, et de me rendre ensuite dans le réfectoire. J'étais debout, suivant la coutume, pendant ce colloque, prêt à me trouver mal d'étonnement. J'obéis, dans un état d'émotion difficile à décrire;

et avant d'entrer dans le réfectoire, à la pensée que peut-être c'était ma mère, je retirai ma main qui soulevait déjà le loquet, et je versai d'abondantes larmes. Jusque-là je n'avais songé qu'à la possibilité de voir apparaître M. ou Mlle Murdstone.

J'entrai enfin; et d'abord je ne vis personne; mais je sentis quelqu'un derrière la porte, et là, à mon grand étonnement, je découvris M. Peggotty et Ham, qui me tiraient leurs chapeaux avec la plus grande politesse. Je ne pus m'empêcher de rire, mais c'était plutôt du plaisir que j'avais à les voir que de la drôle de mine qu'ils faisaient avec leurs plongeons et leurs révérences. Nous nous donnâmes les plus cordiales poignées de main, et je riais si fort, mais si fort, qu'à la fin je fus obligé de tirer mon mouchoir pour m'essuyer les yeux.

M. Peggotty, la bouche ouverte pendant tout le temps de sa visite, parut très-ému lorsqu'il me vit pleurer, et il fit signe à Ham de me dire quelque chose.

«Allons, bon courage, monsieur Davy! dit Ham de sa voix la plus affectueuse. Mais, comme vous voilà grandi!

– Je suis grandi? demandai-je en m'essuyant de nouveau les yeux. Je ne sais pas bien pourquoi je pleurais; ce ne pouvait être que de joie en revoyant mes anciens amis.

– Grandi! monsieur Davy? Je crois bien qu'il a grandi! dit Ham.

– Je crois bien qu'il a grandi! dit M. Peggotty.»

Et ils se mirent à rire de si bon coeur que je recommençai à rire de mon côté, et à nous trois nous rîmes, ma foi, si longtemps,

que je voyais le moment où j'allais me remettre à pleurer.

«Savez-vous comment va maman, monsieur Peggotty? lui dis-je. Et comment va ma chère, chère vieille Peggotty?

– Admirablement, dit M. Peggotty.

– Et la petite Émilie, et mistress Gummidge?

– Ad...mirablement, dit M. Peggotty.»

Il y eut un moment de silence. Pour le rompre, M. Peggotty tira de ses poches deux énormes homards, un immense crabe et un grand sac de crevettes, entassant le tout sur les bras de Ham.

«Nous avons pris cette liberté, dit M. Peggotty, sachant que vous aimiez assez nos coquillages quand vous étiez avec nous. C'est la vieille mère qui les a fait bouillir. Vous savez, mistress Gummidge, c'est elle qui les a fait bouillir. Oui, dit lentement M. Peggotty en s'accrochant à son sujet comme s'il ne s'avait où en prendre un autre, c'est mistress Gummidge qui les a fait bouillir; je vous assure.»

Je leur exprimai tous mes remerciements; et M. Peggotty, après avoir jeté les yeux sur Ham qui regardait les crustacés d'un air embarrassé, sans faire le moindre effort pour venir à son secours, il ajouta: «Nous sommes venus, voyez-vous, avec l'aide du vent et de la marée, sur un de nos radeaux de Yarmouth à Gravesend. Ma soeur m'avait envoyé le nom de ce pays-ci, et elle m'avait dit de venir voir M. Davy, si jamais j'allais du côté de Gravesend, de lui présenter ses respects, et de lui dire que toute la famille se portait admirablement bien. Et, voyez-vous, la petite Émilie écrira à ma soeur, quand nous serons revenus, que je vous ai vu,

et que vous aussi vous alliez admirablement bien; ça fait que tout le monde sera content: ça fera la navette.»

Il me fallut quelques moments de réflexion pour comprendre ce que signifiait la métaphore employée par M. Peggotty pour figurer les nouvelles respectives qu'il se chargeait de faire circuler à la ronde. Je le remerciai de nouveau, et je lui demandai, non sans rougir, ce qu'était devenue la petite Émilie, depuis le temps où nous ramassions des cailloux et des coquillages sur la plage.

«Mais elle devient une femme, voilà ce qu'elle devient, dit M. Peggotty. Demandez-lui.»

Il me montrait Ham qui faisait un signe de joyeuse affirmation tout en contemplant le sac de crevettes.

«Quelle jolie figure! dit M. Peggotty, et ses yeux rayonnaient de plaisir.

– Et si savante! dit Ham.

– Elle écrit si bien! dit M. Peggotty. C'est noir comme de l'encre, et si gros qu'on pourrait le voir de dix lieues à la ronde.»

Avec quel enthousiasme M. Peggotty parlait de sa petite favorite! Il est là devant moi; son visage s'épanouit avec une expression d'amour et de joyeux orgueil, que je ne saurais peindre; ses yeux honnêtes brillent et s'animent comme s'ils lançaient des étincelles. Sa large poitrine se soulève de plaisir; ses grandes mains se pressent l'une contre l'autre dans son émotion, et il gesticule d'un bras si vigoureux, qu'avec mes yeux de pygmée je crois voir un marteau de forge.

Ham était tout aussi ému que lui. Je crois qu'ils m'auraient

parlé beaucoup plus longuement de la petite Émilie, s'ils n'avaient été intimidés par l'entrée inattendue de Steerforth, qui, me voyant causer dans un coin avec deux inconnus, cessa aussitôt de chanter et me dit: «Je ne savais pas que vous fussiez ici, Copperfield» (car ce n'était pas le parloir des visites), puis il passa son chemin.

Je ne sais si c'est que j'étais fier de montrer que j'avais un ami comme Steerforth, ou si je voulais lui expliquer comment il se faisait que j'avais un ami tel que M. Peggotty, mais je le rappelai et je lui dis modestement (grand Dieu! comme tous ces souvenirs sont encore présents à mon esprit): «Ne vous en allez pas, Steerforth, je vous en prie. Ce sont deux marins de Yarmouth, d'excellentes gens, des parents de mon ancienne bonne; ils sont venus de Gravesend pour me voir.

– Ah! ah! dit Steerforth en revenant sur ses pas. Je suis charmé de les voir. Comment allez-vous?»

Il y avait une aisance dans toutes ses manières, une grâce facile et naturelle qui semblait d'une séduction irrésistible.

Dans sa tournure, dans sa gaieté, dans sa voix si douce, dans sa noble figure, il y avait je ne sais quel attrait mystérieux auquel on cédaient sans le vouloir. Je vis tout de suite qu'il les charmait l'un et l'autre, et qu'ils étaient tout disposés à lui ouvrir leurs cœurs.

«Quand vous enverrez la lettre à Peggotty, dis-je à ces braves gens, vous leur ferez savoir, je vous prie, que M. Steerforth est très-bon pour moi, et que je ne sais pas ce que je deviendrais ici sans lui.

– Quelle bêtise! dit Steerforth en riant. N'allez pas leur dire ça.

– Et si M. Steerforth vient jamais en Norfolk ou en Suffolk, monsieur Peggotty, continuai-je, vous pouvez être bien sûr que je l'amènerai à Yarmouth pour voir votre maison. Vous n'avez jamais vu une si drôle de maison, Steerforth: elle est faite d'un bateau!

– Faite d'un bateau! dit Steerforth. Eh bien, c'est la maison qui convient à un marin pur-sang.

– C'est bien vrai, monsieur; c'est bien vrai, dit Ham en riant. Vous avez raison. Monsieur Davy, ce jeune monsieur a raison. Un marin pur-sang! Ah, ah! C'est bien ça.»

M. Peggotty était tout aussi ravi que son neveu, mais sa modestie ne lui permettait pas de s'approprier aussi bruyamment un compliment tout personnel.

«Mais oui, monsieur, dit-il en saluant et en rentrant les bouts de sa cravate dans son gilet; je vous suis obligé, monsieur, je vous remercie. Je fais de mon mieux, dans ma profession, monsieur.

– On ne peut rien demander de plus, monsieur Peggotty, dit Steerforth. Il savait déjà son nom.

– C'est ce que vous faites vous-même, j'en suis sûr, monsieur, dit M. Peggotty eu secouant la tête, et vous y réussissez, j'en suis certain, monsieur. Je vous remercie, monsieur, de m'avoir si bien accueilli. Je suis un peu rude, monsieur, mais je suis franc; je l'espère, du moins, vous comprenez. Ma maison n'est pas belle, monsieur, mais elle est toute à votre service, si jamais vous voulez venir la voir avec M. Davy. Mais je reste là comme un

colimaçon, dit M. Peggotty, ce qui signifiait qu'il restait attaché là, sans pouvoir s'en aller. Il avait essayé, après chaque phrase, de se retirer, mais sans jamais en venir à bout. «Allons, je vous souhaite une bonne santé et bien du bonheur.»

Ham s'associa à ce voeu, et nous nous quittâmes le plus affectueusement du monde. J'avais un peu envie, ce soir-là, de parler à Steerforth de la jolie petite Émilie, mais la timidité me retint, j'avais trop peur qu'il ne se moquât de moi. Je réfléchis longuement, et non sans anxiété, à ce qu'avait dit M. Peggotty, qu'elle devenait une femme; mais je décidai en moi-même que c'était une bêtise.

Nous transportâmes nos crustacés dons notre dortoir avec un profond mystère, et nous fîmes un grand souper. Mais Traddles n'en sortit pas à son honneur. Il n'avait pas de chance: il ne pouvait pas même se tirer d'un souper comme un autre. Il fut malade toute la nuit, mais malade comme il n'est pas possible, grâce au crabe; et après avoir été forcé d'avalier des médecines noires et des pilules, à une dose suffisante pour tuer un cheval, du moins s'il faut en croire Demple (dont le père était docteur), il eut encore des coups de canne par-dessus le marché avec six chapitres grecs du Nouveau Testament à traduire, pour le punir de n'avoir voulu faire aucun aveu.

Le reste du semestre se confond dans mon esprit avec la routine journalière de notre triste vie: l'été a fini et l'automne est venu; il fait froid le matin, à l'heure où on se lève; quand on se couche, la nuit est plus froide encore; le soir, notre salle

d'études est mal éclairée et mal chauffée, le matin c'est une vraie glacière; nous passons du boeuf bouilli au boeuf rôti, et du mouton rôti au mouton bouilli; nous mangeons du pain avec du beurre rance; puis c'est un horrible mélange de livres déchirés, d'ardoises fêlées, de cahiers salis par nos larmes, de coups de canne, de coups de règle, de cheveux coupés, de dimanches pluvieux et de puddings aigres: le tout enveloppé d'une épaisse atmosphère d'encre.

Je me rappelle cependant que la lointaine perspective des vacances, après être restée longtemps immobile, semble enfin se rapprocher de nous; que nous en vînmes bientôt à ne plus compter par mois, ni par semaines, mais bien par jours; que j'avais peur qu'on ne me rappelât pas chez ma mère, et que, lorsque j'appris de Steerforth que ma mère me réclamait, je fus saisi d'une vague terreur à l'idée que je me casserais peut-être la jambe avant le jour fixé pour mon départ. Je me rappelle que je sentais ce jour béni se rapprocher d'heure en heure. C'est la semaine prochaine, c'est cette semaine, c'est après-demain, c'est demain, c'est aujourd'hui, c'est ce soir; je monte dans la malle-poste de Yarmouth, je vais revoir ma mère.

Je fis bien des sommes à bâtons rompus dans la malle-poste, et bien des rêves incohérents où se retrouvaient toutes ces pensées et ces souvenirs. Mais quand je me réveillais de temps à autre, j'avais le bonheur de reconnaître, par la portière de la voiture, que le gazon que je voyais n'était pas celui de la récréation de Salem-House, et que le bruit que j'entendais n'était plus celui des

coups que Creakle administrait à Traddles, mais celui du fouet dont le cocher touchait ses chevaux.

CHAPITRE VIII

Mes vacances, et en particulier certaine après-midi où je fus bien heureux

À la pointe du jour, en arrivant à l'auberge où s'arrêtait la malle poste (ce n'était pas celle dont je connaissais trop bien le garçon), on me mena dans une petite chambre très-propre sur laquelle était inscrit le nom de DAUPHIN. J'étais gelé en dépit de la tasse de thé chaud qu'on m'avait donnée, et du grand feu près duquel je m'étais installé pour la boire, et je me couchai avec délices dans le lit du Dauphin, en m'enveloppant dans les couvertures du Dauphin jusqu'au col, puis je m'endormis.

M. Barkis, le messenger, devait venir me chercher à neuf heures. Je me levai à huit heures, un peu fatigué par une nuit si courte, et j'étais prêt avant le temps marqué. Il me reçut exactement comme si nous venions de nous quitter quelques minutes auparavant, et que je ne fusse entré dans l'hôtel que pour changer une pièce de six pence.

Dès que je fus monté dans la voiture avec ma malle, le conducteur reprit son siège et le cheval partit à son petit trot accoutumé.

«Vous avez très-bonne mine, monsieur Barkis, lui dis-je, dans l'idée qu'il serait bien aise de l'apprendre.»

M. Barkis s'essuya la joue avec sa manche, puis regarda

sa manche comme s'il s'attendait à y trouver quelque trace de la fraîcheur de son teint mais ce fut tout ce qu'obtint mon compliment.

«J'ai fait votre commission, monsieur Barkis, repris-je, j'ai écrit à Peggotty.

«Ah! dit M. Barkis qui semblait de mauvaise humeur et répondait d'un ton sec.

– Est-ce que je n'ai pas bien fait, monsieur Barkis? demandai-je avec un peu d'hésitation.

– Mais non, dit M. Barkis.

– N'était-ce pas là votre commission?

– La commission a peut-être été bien faite, dit M. Barkis, mais tout en est resté là.»

Ne comprenant pas ce qu'il voulait dire, je répétais d'un air interrogateur:

«Tout en est resté là, monsieur Barkis?

– Oui, répondit-il en me jetant un regard de côté. Il n'y a pas eu de réponse.

– On attendait donc une réponse, monsieur Barkis? dis-je en ouvrant les yeux, car l'idée était toute nouvelle pour moi.

– Quand un homme dit qu'il veut bien, dit M. Barkis en tournant lentement vers moi ses regards, c'est comme si on disait que cet homme attend une réponse.

– Eh bien! monsieur Barkis?

– Eh bien, dit M. Barkis en reportant son attention sur les oreilles de son cheval, on est encore à attendre une réponse depuis

ce moment-là.

– En avez-vous parlé, monsieur Barkis?

– Non... non... grommela M. Barkis d'un air pensif, je n'ai pas de raison d'aller lui parler. Je ne lui ai jamais adressé dix paroles. Je n'ai pas envie d'aller lui conter ça.

– Voulez-vous que je m'en charge, monsieur Barkis? demandai-je d'un ton timide.

– Vous pouvez lui dire si vous voulez, dit M. Barkis en me regardant de nouveau, que Barkis attend une réponse. Vous dites que le nom est?..

– Son nom?

– Oui, dit M. Barkis avec un signe de tête.

– Peggotty.

– Nom de baptême ou nom propre? dit M. Barkis.

– Oh! ce n'est pas son nom de baptême. Elle s'appelle Clara.

– Est-il possible! dit M. Barkis.»

Il semblait trouver ample matière à réflexions dans cette circonstance, car il resta plongé dans ses méditations pendant quelque temps.

«Eh bien, reprit-il enfin. Dites: «Peggotty, Barkis attend une réponse. «Une réponse, à quoi? dira-t-elle peut-être. Alors vous direz «à ce dont je vous ai parlé. «De quoi m'avez vous parlé?» dira-t-elle. Vous répondrez, «Barkis veut bien.»

À cette suggestion pleine d'artifice, M. Barkis ajouta un coup de coude qui me donna un point de côté. Après quoi il concentra toute son attention sur son cheval comme d'habitude, et ne fit

plus d'allusion au même sujet. Seulement au bout d'une demi-heure, il tira un morceau de craie de sa poche et écrivit dans l'intérieur de sa carriole: «Clara Peggotty» probablement pour se souvenir du nom.

Quel étrange sentiment j'éprouvais: revenir chez moi, en sentant que je n'y étais pas chez moi, et me voir rappeler par tous les objets qui frappaient mes regards le bonheur du temps passé qui n'était plus à mes yeux qu'un rêve évanoui! Le souvenir du temps où ma mère et moi et Peggotty nous ne faisons qu'un, où personne ne venait se placer entre nous, m'assaillit si vivement sur la route, que je n'étais pas bien sûr de ne pas regretter d'être venu si loin au lieu de rester là-bas à oublier tout cela dans la compagnie de Steerforth. Mais j'arrivais à la maison, et les branches dépouillées des vieux ormes se tordaient sous les coups du vent d'hiver qui emportait sur ses ailes les débris des nids des vieux corbeaux.

Le conducteur déposa ma malle à la porte du jardin et me quitta. Je pris le sentier qui menait à la maison, en regardant toutes les fenêtres, craignant, à chaque pas, d'apercevoir à l'une d'elles le visage rébarbatif de M. Murdstone ou de sa soeur. Je ne vis personne, et arrivé à la maison, j'ouvris la porte sans frapper. Il ne faisait pas nuit encore, et j'entrai d'un pas léger et timide.

Dieu sait comme ma mémoire enfantine se réveilla dans mon esprit au moment où j'entrai dans le vestibule, en entendant la voix de ma mère quand je mis le pied dans le petit salon. Elle chantait à voix basse, tout comme je l'avais entendue chanter

quand j'étais un tout petit enfant reposant dans ses bras. L'air était nouveau pour moi, et pourtant il me remplit le coeur à pleins bords, et je l'accueillis comme un vieil ami après une longue absence.

Je crus, à la manière pensive et solitaire dont ma mère murmurait sa chanson, qu'elle était seule, et j'entrai doucement dans sa chambre. Elle était assise près du feu, allaitant un petit enfant dont elle serrait la main contre son cou. Elle le regardait gaiement et l'endormait en chantant. Elle n'avait point d'autre compagnie.

Je parlai, elle tressaillit et poussa un cri, puis m'apercevant, elle m'appela son David, son cher enfant, et venant au devant de moi, elle s'agenouilla au milieu de la chambre et m'embrassa en attirant ma tête sur son sein près de la petite créature qui y reposait, et elle approcha la main de l'enfant de mes lèvres. Je regrette de ne pas être mort alors. Il aurait mieux valu pour moi mourir dans les sentiments dont mon coeur débordait en ce moment. J'étais plus près du ciel que cela ne m'est jamais arrivé depuis.

«C'est ton frère, dit ma mère en me caressant, David, mon bon garçon! Mon pauvre enfant!» et elle m'embrassait toujours en me serrant dans ses bras. Elle me tenait encore quand Peggotty entra en courant et se jeta à terre à côté de nous, faisant toute sorte de folies pendant un quart d'heure.

On ne m'attendait pas sitôt, le conducteur avait devancé l'heure ordinaire. J'appris bientôt que M. et miss Murdstone

étaient allés faire une visite dans les environs et qu'ils ne reviendraient que dans la soirée. Je n'avais pas rêvé tant de bonheur. Je n'avais jamais cru possible de retrouver ma mère et Peggotty seules encore une fois; et je me crus un moment revenu au temps jadis.

Nous dînâmes ensemble au coin du feu. Peggotty voulait nous servir, mais ma mère la fit asseoir et manger avec nous. J'avais ma vieille assiette avec son fond brun représentant un vaisseau de guerre voguant à pleines voiles. Peggotty l'avait cachée depuis mon départ, elle n'aurait pas voulu pour cent livres sterling, dit-elle, qu'elle fût cassée. Je retrouvai aussi ma vieille timbale avec mon nom gravé dessus, et ma petite fourchette, et mon couteau qui ne coupait pas.

À dîner, je crus l'occasion favorable pour parler de M. Barkis à Peggotty, mais avant la fin de mon récit, elle se mit à rire et se couvrit la figure de son tablier.

«Peggotty, dit ma mère, de quoi s'agit-il? Peggotty riait encore plus fort, et serrait contre sa figure le tablier que ma mère essayait de tirer; elle avait l'air de s'être mis la tête dans un sac.

«Que faites-vous donc, folle que vous êtes? dit ma mère en riant.

– Oh! le drôle d'homme, s'écria Peggotty. Il veut m'épouser.

– Ce serait un très-bon parti pour vous, n'est-ce pas? dit ma mère.

– Oh! je n'en sais rien, dit Peggotty. Ne m'en parlez pas. Je ne voudrais pas de lui quand il aurait son pesant d'or. D'ailleurs

je ne veux de personne.

– Alors, pourquoi ne le lui dites-vous pas?

– Le lui dire, dit Peggotty en écartant un peu son tablier. Mais il ne m'en a jamais dit un mot lui-même. Il s'en garde bien. S'il avait l'audace de m'en parler je lui donnerais un bon soufflet.»

Elle était rouge, rouge comme le feu, mais elle se cacha de nouveau dans son tablier, et après deux ou trois violents accès d'hilarité, elle reprit son dîner.

Je remarquai que ma mère souriait quand Peggotty la regardait mais que sans cela elle avait pris un air sérieux et pensif. J'avais vu dès le premier moment qu'elle était changée. Son visage était toujours charmant, mais délicat et soucieux, et ses mains étaient si maigres et si blanches qu'elles me semblaient presque transparentes. Mais un nouveau changement venait de se faire dans ses manières, elle semblait inquiète et agitée. Enfin elle avança la main et la posa sur celle de sa vieille servante en lui disant d'un ton affectueux.

«Peggotty, ma chère, vous n'allez pas vous marier?

– Moi, madame, répondit Peggotty en ouvrant de grands yeux, bien certainement non!

– Pas tout de suite? insista tendrement ma mère.

– Jamais, dit Peggotty.»

Ma mère lui prit la main et lui dit:

«Ne me quittez pas, Peggotty, restez avec moi. Ce ne sera peut-être pas bien long. Qu'est-ce que je deviendrais sans vous?

– Moi, vous quitter, ma chérie! s'écria Peggotty. Pas pour tout

l'or du monde. Mais qui est-ce qui a pu mettre une semblable idée dans votre petite tête?» Car Peggotty avait depuis longtemps l'habitude de parler quelquefois à ma mère comme à un enfant.

Ma mère ne répondit que pour remercier Peggotty, qui continua à sa façon.

«Moi, vous quitter! il me semble que je n'en ai pas envie. Peggotty, vous quitter! Je voudrais bien voir cela! Non, non, non, dit Peggotty en secouant la tête et en se croisant les bras, il n'y a pas de danger ma chérie. Ce n'est pas qu'il n'y ait de bonnes âmes qui en seraient fort aises, mais on ne s'inquiète guère de ce qui leur plaît. Tant pis pour eux s'ils sont mécontents; je resterai avec vous jusqu'à ce que je sois une vieille femme impotente. Et quand je serai trop sourde, trop infirme, trop aveugle, que je ne pourrai plus parler faute de dents, et que je ne serai plus bonne à rien, même à me faire gronder, j'irai trouver mon David et je le prierai de me recueillir.

– Et je serai bien content de vous voir, Peggotty, et je vous recevrai comme une reine.

– Dieu bénisse votre bon coeur! dit Peggotty, j'en étais bien sûre;» et elle m'embrassa d'avance en reconnaissance de mon hospitalité. Après cela elle se couvrit de nouveau la tête de son tablier, et se mit à rire encore de M. Barkis; après cela elle prit mon petit frère dans son berceau et donna quelques soins à sa toilette; après cela elle desservit le dîner; après cela elle reparut avec un autre bonnet, sa boîte à ouvrage, son mètre, le morceau de cire pour lisser son fil, tout enfin comme par le passé.

Nous étions assis auprès du feu, et nous causions avec délices. Je leur racontai comme M. Creakle était un maître sévère, et elles me témoignèrent une grande compassion. Je leur dis aussi quel bon et aimable garçon c'était que Steerforth et comme il me protégeait, et Peggotty déclara qu'elle ferait bien six lieues à pied pour aller le voir. Mon petit frère se réveillait et je le pris dans mes bras tout doucement pour l'endormir, puis je me glissai près de ma mère comme j'en avais l'habitude autrefois, et je mis mes bras autour de sa taille, en appuyant ma tête sur son épaule, et ses cheveux tombaient sur moi comme les ailes d'un ange. Dieu! que j'étais heureux!

Assis ainsi devant le feu, à voir des figures innombrables dans les charbons ardents, il me semblait presque que celles de M. et miss Murdstone n'existaient que dans mon imagination et qu'elles disparaîtraient comme les autres quand le feu s'éteindrait, mais qu'au fond il n'y avait de réel, dans tous mes souvenirs, que ma mère, Peggotty et moi.

Peggotty ravaudait un bas, elle y travailla tant qu'il fit jour, et resta ensuite la main gauche dans son bas comme dans un gant, et son aiguille dans la main droite prête à faire un point quand le feu jetterait un éclat de lumière. Je ne puis imaginer à qui appartenaient les bas que Peggotty ravaudait toujours, ni d'où pouvait venir une provision si inépuisable de bas à raccommoder. Depuis ma plus tendre enfance je l'ai toujours vue occupée de ce genre de travaux à l'aiguille et de celui-là seulement.

«Je me demande, dit Peggotty qui était saisie parfois d'accès

de curiosité dans lesquels elle s'adressait des questions sur les sujets les plus inattendus, je me demande ce qu'est devenue la grand'tante de Davy?

– Bon Dieu! Peggotty! dit ma mère sortant de sa rêverie, quelles folies vous dites!

– Mais, madame, je vous assure vraiment que cela m'étonne, dit Peggotty.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «Литрес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на Литрес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.